LE PREMIER MAGAZINE CULTUREL SUR LA BD ET LES ARTS VISUELS - GRATUIT

BD ★ CINÉ ★ JEUX VIDÉO ★ EXPOS ★ POP CULTURE

ZOO

www.zoolemag.com

GASTON

INVITÉ D'HONNEUR À LIVRE PARIS 2018

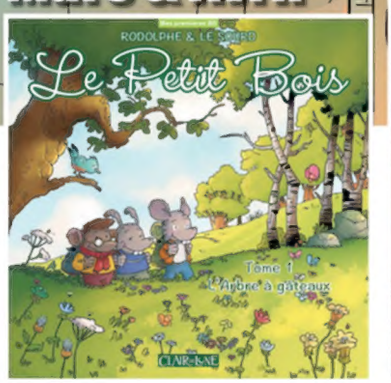
OBLIVION SONG / L'AIGLE DES MERS / EXPO PRATT À LYON / TYLER CROSS / JONAS FINK...

LIVRE PARIS 2018 - GRATUIT
3 760204 580551

La nouvelle série de la dessinatrice du Donjon de Naheulbeuk

Flacons & Baston

À découvrir en Mars & Avril



CLAIR DE LUNE

Diffusion et Distribution INTERFORUM

Petit Pierre & Ieiazel

Édito

Un petit dernier pour la route (comprendront ceux qui ont lu l'édito du numéro précédent). Avec plus de 5000 sorties BD, mangas, comics par an, comment s'y retrouver ? Qui peut se targuer d'avoir tout lu ? (Si cette personne existe, on la plaint.) Que lire ? Qu'acheter ? Bien sûr, les réseaux sociaux, recommandations d'amis, peuvent aiguiller. Les conseils du libraire aussi (lequel n'aura bien sûr pas tout lu non plus). À la rédaction de *Zoo*, personne n'a tout lu, mais collectivement, nous lisons une sacrée bonne partie de la production, nous recoupons nos impressions, et nous sortons de nos conférences de rédaction avec une certaine idée de ce qu'il nous semble intéressant de lire (ou de ne surtout pas lire). C'est ce que nous vous faisons partager dans chaque numéro. C'est la collection, l'addition, la confrontation de nos points de vue qui fait notre force. *Zoo* vous a guidé pendant ces dix dernières années, sans compromission. En espérant que cela vous a apporté.
À une prochaine.

OLIVIER THIERRY

Zoo est édité par
Arcadia Media
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Envoyez vos contributions à :
contact@zoolemag.com

Directeur de la publication & rédacteur en chef :
Olivier Thierry

Rédacteur en chef adjoint :
Olivier Pisella, redaction@zoolemag.com

Conseillers artistiques :
Kamil Plejwaltzsky, Howard LeDuc
Rédaction de ce numéro :
Olivier Pisella, Olivier Thierry, Julien Foussereau, Thierry Lemaire, Jean-Philippe Renoux, Michel Dartay, Yaneck Chareyre, Cecil McKinley, Hélène Beney, Kamil Plejwaltzsky, Vladimir Lecointre, Jean-Laurent Truc, Alex Métais, Julie Bordenave, Vincent Facélina, Jérôme Briot, Gersende Bollut, Louisa Amara, John Molodoy, Didier Pasamonik, Boris Henry, Yves Frémion
Publicité :
• pub@zoolemag.com, 06 08 75 34 23
• Geneviève Mechali, genevieve@zoolemag.com
Couverture :
© Dupuis 2018
Abonnements et administratif :
roselyne@zoolemag.com

Collaborateurs : Yannick Bonnant et Audrey Retou

Dépôt légal à parution.
Imprimé en Italie par TIBER S.P.A.

Les documents reçus ne pourront être retournés.
Tous droits de reproduction réservés.

www.zoolemag.com

Zoommaire

Livre Paris 2018

LIVRE PARIS 2018

08 - **TIMOTHÉ LE BOUCHER :** l'auteur dont tout le monde parle
10 - **OBLIVION SONG :** le jour de la transférance
12 - **L'ATELIER DES SORCIERS :** la mécanique des sorts
13 - **L'ENFANT ET LE MAUDIT :** super nanny

ACTU BD

14 - **JONAS FINK** au bout de son destin
16 - **TYLER CROSS :** Miami Vice
18 - **BOTS :** une mécanique bien huilée
20 - **ON SÈME LA FOLIE :** 30 ans, mode d'emploi
22 - **CONTES ORDINAIRES D'UNE SOCIÉTÉ RÉSIGNÉE**
23 - **LE PÈRE TURC :** de dictature éclairée en fondamentalisme
24 - **LE CŒUR DES AMAZONES,** de Géraldine Bindi et Christian Rossi
25 - **LE CHEMIN DU COUCHANT :** maudits métis !
26 - Embedded avec **LA CAVALERIE ROUGE**
27 - **MAKAKA ÉDITIONS** a 10 ans
28 - **L'AIGLE DES MERS :** faire corps avec l'ennemi

RUBRIQUES

04 - **AGENDA NEWS :** Artémisia 2018, 48H BD, Young Romance...
30 - **ART & BD :** Hugo Pratt à Lyon, L'Heure des mirages
32 - **JEUNESSE :** Les Mythics
34 - **REDÉCOUVERTE :** Misty, Lovecraft
36 - **COMICS :** L'Éveil du maître du donjon, Ballistic...
42 - **MANGAS & ASIE :** Black Torch, Scary Town, Kedamame...
46 - **LA RUBRIQUE EN TROP :** les graveurs sur pierre du Mont Bégo
47 - **SEXE & BD :** Inguinis, La Décharge mentale

CINÉ & DVD

48 - **L'ÎLE AUX CHIENS :** no country for old dogs
49 - **MY FRIEND DAHMER :** genèse du cannibale

JEUX VIDÉO

50 - **MONSTER HUNTER WORLD :** la chasse est ouverte

Prochain numéro de Zoo : première semaine de mai 2018

BLACK TORCH : PAGE 42

Le logo « coup de cœur Zoo » distingue les albums, films ou jeux vidéo que certains de nos rédacteurs ont beaucoup appréciés.

Retrouvez quelques planches de certains albums cités par Zoo à l'adresse www.zoolemag.com/preview/ Le logo ci-contre indique ceux dont les planches figurent sur le site.

Zoo est partenaire de :

la cité internationale de la bande dessinée et de l'image

Forum des images

france culture

en bref

Écoutez la BD sur France Culture

© Radio France / Christophe Abramowitz

Chaque vendredi matin, rendez-vous avec les auteurs qui font l'actualité de la bande dessinée au micro de Tewfik Hakem.
Podcastez les dernières interviews : Matt Kindt, auteur de BD, pour *Du sang sur les mains - De l'art subtil des crimes étranges*, aux éditions Monsieur Toussaint Louverture ; Herr Seele, auteur de BD, pour *Cowboy Henk et le gang des offreurs de chevaux* aux éditions Fremok ; Benoît Guillaume, auteur de BD, pour *La Sorcière* aux éditions Actes Sud BD.

Bananas n°10

Pour ce dixième numéro de la revue annuelle *Bananas*, les thèmes abordés sont une nouvelle fois très variés puisqu'ils concernent entre autres la presse BD de la seconde moitié du XX[e] siècle (dans un mini-dossier), *Les Mange-bitume* de Lob et Bielsa (1972), deux tables rondes du 6[e] SoBD (« La légende de Futuropolis » et « La sexualité vue par des femmes dans la BD contemporaine »), une analyse graphique des *Tours de Bois-Maury* d'Hermann et la parodie dans la BD franco-belge. Des articles sur des sujets pointus ou plus « grand public », mais immanquablement intéressants. Une des lectures incontournables lorsqu'on se pique de réfléchir sur la bande dessinée.
***Bananas* n°10, collectif, 116 p., 12 €**

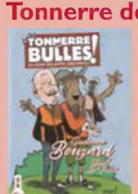
THIERRY LEMAIRE

(À Suivre) de A à Z

Réédition d'un ouvrage publié en 2004, le présent volume est en réalité entièrement revu, corrigé et augmenté. Évidemment, le contenu traite toujours de l'histoire du magazine *(À Suivre)*, qui se démarqua de ses concurrents en portant bien haut la bannière du roman graphique de 1978 à 1997. Porté par les éditions Casterman, le mensuel révèle des auteurs qui concourent à rendre la BD définitivement adulte. Nicolas Finet présente de manière chronologique cette saga, en décortiquant les différentes périodes du magazine. Accompagné par 24 entretiens des principaux intéressés, ce livre est passionnant pour qui veut se replonger dans ce périodique charnière pour la BD franco-belge.
***L'Aventure (À suivre)*, de Nicolas Finet, PLG, 222 p., 15 €**

THL

Tonnerre de bulles ! n°16



La revue bretonne d'entretiens BD met cette fois-ci Ruben Pellejero et Guillaume Bouzard à l'honneur, et innove en proposant un poster détachable en pages centrales. Pour les amateurs de confessions et anecdotes d'auteurs, *Tonnerre de Bulles* est toujours un régal.
***Tonnerre de bulles* n°16, collectif, Les Petits Sapristains, 64 p., 6,50 €**

Palmarès Artémisia 2018

© Aude Picault / DARGAUD
IDÉAL STANDARD

L'Association Artémisia œuvre pour la promotion de la bande dessinée faite par des femmes ; elle n'aime pas le terme BD « *girly* » (synonyme de réduction sexiste), les comportements machistes des auteurs et des éditeurs, et regrette que les femmes soient moins payées que les hommes.

L'édition 2018 des prix Artémisia a couronné les albums suivants : *Verdad* (Ici Même) de Lorena Canottiere obtient le Grand Prix avec cette histoire de jeune femme obstinée pendant la guerre d'Espagne, le Prix Humour revient à Aude Picault pour sa chronique du quotidien *Idéal Standard*, chez Dargaud. Le Prix de la Fiction Historique est attribué à *La Guerre de Catherine* de Julia Billet et Claire Fauvel chez Rue de Sèvres (la vie d'une adolescente juive pendant la Seconde Guerre mondiale) et le Prix Avenir est décerné à Cécile Bidault pour *L'Écorce des choses*, paru chez Warum.

JEAN-PHILIPPE RENOUX

ASSOCIATION ARTEMISIA
http://www.assoartemisia.fr/

48H BD, SIXIÈME

Les « 48H BD », équivalent français du « *Free Comic Book Day* » américain, rempilent pour la sixième année.
Les albums publiés pour l'occasion par les 11 éditeurs partenaires (Bamboo, Casterman, Dargaud, Delcourt, Dupuis, Glénat, Jungle, Kana, Kazé, Le Lombard, Pika) passent à deux euros au lieu d'un seul. Cette hausse de prix permet de « *multiplier les animations et d'enrichir la programmation* [...], *de mieux rémunérer l'ensemble des acteurs de la chaîne du livre impliqués dans cette manifestation* », ainsi que « *d'aller encore plus loin dans* [les] *partenariats caritatifs* », comme le précise Moïse Kissous, initiateur et président de l'association des 48H BD.

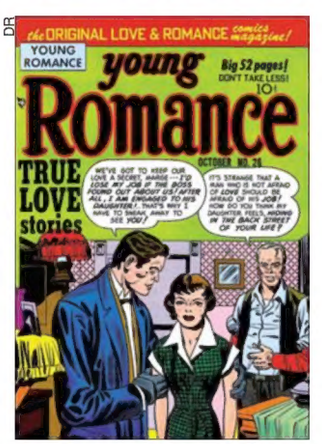
Plus de 200 000 albums seront à saisir les 6 et 7 avril prochains au tarif toujours très abordable de deux euros, avec un choix varié comprenant des mangas, des œuvres jeunesse, de l'aventure, de l'humour ou encore du fantastique. Rendez-vous en librairies !

LA RÉDACTION

48H BD, les 6 et 7 avril 2018
http://www.48hbd.com

YOUNG ROMANCE

DR



Apparu en 1947 aux États-Unis, *Young Romance* est un comic novateur de Jack Kirby et Joe Simon (le duo créateur du personnage de Captain America) qui s'est révélé à l'origine d'un genre : les « *romance comics* ».
En 2003, à l'initiative d'un passionné ayant restauré une sélection d'épisodes, l'œuvre donne lieu à une édition confidentielle. Celle-ci, reprise par l'éditeur Fantagraphic, sera publiée en deux volumes (2012 et 2014).
Pour faire revivre ce titre en langue française, l'éditeur Komics Initiative, qui s'était déjà fait remarquer l'an dernier en publiant *Kirby and Me*, a lancé une opération de financement participatif sur la plateforme Ulule. Fin de l'appel à participation le 30 mars.

Voici ce que dit l'éditeur des bandes qu'il veut exhumer : « *Les femmes de la série sont fortes, indépendantes, presque redoutables.* Young Romance *fait preuve de maturité et, surtout, de respect vis-à-vis de l'intelligence de ses lecteurs. Kirby et Simon ont proposé des histoires d'amour, certes, mais des histoires humaines à des années-lumière des mièvreries avec lesquelles leurs concurrents ont noyé le marché (et compromis le genre par la même occasion).* »

Cette édition de Komics Initiative aura plus d'un mérite. Elle reprend le contenu des deux volumes précités, soit 38 épisodes, augmentés d'illustrations inédites. De plus, la chronologie de parution originelle (entre 1947 à 1959) est rétablie. Le travail du « king des comics », Jack Kirby, sera désormais à portée d'un public francophone plus large que celui acquis par les superhéros. Marc Duveau et Jean Depelley, érudits émérites en comics, apportent également leur contribution à cet ouvrage dont nous guetterons impatiemment la sortie.

VINCENT FACÉLINA

YOUNG ROMANCE
de Jack Kirby et Joe Simon, Komics Initiative, 416 p. couleurs, 50 €
https://fr.ulule.com/young-romance/

45e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINÉE ANGOULÊME PALMARÈS 2018

1 • **FAUVE D'OR**
PRIX DU MEILLEUR ALBUM
La Saga de Grimr
Jérémie Moreau • Delcourt

2 • **FAUVE D'ANGOULÊME**
PRIX SPÉCIAL DU JURY
Les Amours Suspendues
Marion Fayolle • Magnani

3 • **FAUVE D'ANGOULÊME**
PRIX DE LA SÉRIE
Happy Fucking Birthday - Megg, Mogg & Owl
Simon Hanselmann • Misma

4 • **FAUVE D'ANGOULÊME**
PRIX RÉVÉLATION
Beverly
Nick Drnaso • Presque Lune

5 • **FAUVE D'ANGOULÊME**
PRIX DU PATRIMOINE
Je suis Shingo tome 1
Kazuo Umezu • Le Lézard Noir

6 • **FAUVE D'ANGOULÊME**
PRIX DU PUBLIC CULTURA
Dans la Combi de Thomas Pesquet
Marion Montaigne • Dargaud

7 • **FAUVE POLAR SNCF**
Jean Doux et le Mystère de la disquette molle
Philippe Valette • Delcourt

8 • **FAUVE D'ANGOULÊME**
PRIX JEUNESSE
La guerre de Catherine
Julia Billet et Claire Fauvel • Rue de Sèvres

9 • **FAUVE D'ANGOULÊME**
PRIX DE LA BANDE DESSINÉE ALTERNATIVE
Bien Monsieur. #8
collectif

©Le Fauve / Lewis Trondheim / 9e Art+

1 2 3 4 5 6 francetélévisions
France Inter
20 minutes
Konbini
Le Point
ELLE

FESTIVAL INTERNATIONAL
DE LA BANDE DESSINÉE
ANGOULÊME

#FIBD
bdangouleme.com

© Arnaud Borrel / UGC

GASTON LAGAFFE sous le sceau de la fidélité

Gaston Lagaffe est l'invité d'honneur du salon Livre Paris cette année. La circonstance ? Un film qui sort sur le grand écran le 4 avril prochain. En live ? Oui, sac à papier, en live !, sacré pari ! Dans la foulée, Dupuis nous propose une collection « remastérisée » de la collection complète de ses gaffes.

Ses 60 ans lui avaient valu en 2017 l'honneur des cimaises du Centre Georges Pompidou. Un an plus tard, c'est un film qui le met dans l'actualité, présenté en avant-première à Livre Paris où une exposition et plusieurs événements saluent le génial personnage d'André Franquin.

L'annonce de l'adaptation de Gaston Lagaffe au cinéma suscite autant d'appréhension que de scepticisme. Après tout, la première tentative faite par Paul Boujenah en 1981, *Fais gaffe à Lagaffe*, avec Roger Mirmont, Marie-Anne Chazel et Daniel Prévost au casting, avait disparu – et c'est tant mieux – aux oubliettes des nanars du cinéma français… Cette adaptation suivrait-elle le même chemin ? Les réseaux sociaux nous annonçaient le pire.

© Arnaud Borrel / UGC

Il faut dire que cette critique drolatique et géniale du tertiaire des années 1960, à l'univers finalement assez peu creusé, bénéficiait de personnages fortement caractérisés (Prunelle, De Mesmaeker, Mam'selle Jeanne…), inoubliables à tout dire. Cet « humour de bureau » pouvait-il être adapté dans un monde aujourd'hui complètement connecté ? Pierre-François Martin-Laval a sauté l'obstacle en le faisant vivre dans une start-up d'Internet…

Pour le reste, il est d'une fidélité exemplaire : « *Je comprends la réaction des fans,* nous explique-t-il, *parce que, moi-même, lorsque j'ai été choisi pour faire le film, je n'ai pas sauté de joie car je savais que ce grand honneur comportait neuf chances sur dix d'être voué à l'échec. Je me suis donc d'abord concentré sur ce qui paraissait inadaptable et seulement là-dessus. Pour la fidélité, je n'ai aucun mérite car quand on adore une œuvre, cela vient naturellement. Mais quand on adapte une BD à l'écran, on est hélas un peu obligé de la trahir…* »

UN ESPRIT PRÉSERVÉ

Dans les faits, certes, et encore, car le film reprend bon nombre d'inventions du gaffeur, mais l'esprit est cependant préservé. D'abord grâce à un casting très réussi : le jeune Théo Fernandez rappelle que Gaston est en fait un grand adolescent, préfiguration de la « génération Tanguy » à venir. Pierre-François Martin-Laval l'a découvert dans l'accueil de sa maison de production UGC : « *La première fois que l'on a rencontré l'acteur, c'était lors d'un rendez-vous pour… un autre casting ! Il dormait à l'accueil et il avait laissé passer l'heure… Il incarnait le rôle avant de l'avoir !* »

Le faire jouer ne s'est pas fait sans mal, car le rôle était très physique : « *Franquin expliquait très bien comment il dessinait la fameuse posture de Gaston, en forme de « S ». J'ai pris plein d'images de Gaston et, avec Théo, je travaillais le corps dans une salle de répétition, avec lui pour être solidaire, pour obtenir cette attitude en forme de « S ». Cela a été très dur pour Théo qui ne possède pas trop de muscles, en tout cas apparents. Il a donc beaucoup tremblé sur ses jambes les premières semaines car c'était très physique, mais il fallait à tout prix qu'il soit ainsi, courbé.* »

« 90 % de ma direction a été dans le choix des acteurs, poursuit celui que l'on surnomme Pef. *J'ai passé des mois et des mois à les choisir. Cela faisait bizarre pour la production qui attendait que je me mette au travail.* »

UN CONTRAT PASSÉ AVEC LE LECTEUR

Cette performance nous rappelle l'importance que Franquin accordait au jeu de ses personnages, à la justesse et au réalisme de ses attitudes, même les plus caricaturales. Il est presque plus important que le mécanisme de la fiction qui consiste à établir un

contrat (que Monsier De Mesmaeker n'a pas besoin de signer…) avec le lecteur ou le spectateur. Ainsi, le bureau de Gaston était-il déjà une pure convention de ce qu'on imaginait être une rédaction d'un journal pour enfants dans les années 1960. Les éditions Dupuis n'ont jamais ressemblé à cela. Gaston était d'ailleurs – c'est ainsi que Delporte l'a désigné – un « *héros sans emploi* », c'est-à-dire sans rôle, contrairement au cow-boy Lucky Luke, au chevalier Johan, au détective Valhardi ou à l'aviateur Buck Danny… Ce contrat passé avec le lecteur fait fi des absurdités intrinsèques propres à la convention proposée, à l'instar de Spirou que l'on voit se promener en costume de groom dans les bureaux d'une rédaction.
Pierre-François Martin-Laval a su insuffler à la fois du rythme et une continuité dans ce film où l'on rit souvent, ce qui n'était pas évident au départ car l'univers de Gaston est composé de sketchs en une page à la mécanique fine, avec une tension qui se résout au bout de quelques images, et toute une dimension philosophique et même poétique. Gaston est une réflexion sur la nature du travail, une question de plus en plus pertinente à l'heure où le transhumanisme nous promet un univers commandé par l'Intelligence Artificielle, laissant de plus en plus de loisirs aux humains.

UNE PERFORMANCE NUMÉRIQUE

Une fois encore, c'est le numérique qui sauve la mise. De la même façon qu'il a permis à Spider-Man de bondir d'une tour à l'autre de Manhattan, il a fallu y avoir recours pour bon nombre des inventions de Gaston, et en particulier pour l'incarnation du chat – un vrai chat, amélioré numériquement – et de la mouette, qui restera, elle, complètement virtuelle : « *En discutant avec les gens qui s'occupaient des effets spéciaux en plateau, c'est-à-dire ceux faits en vrai, je leur expliquais ce que je voulais faire des animaux, sachant qu'on ne peut évidemment pas leur faire de mal. Il faut savoir qu'un chat n'écoute pas comme un chien. Surtout, un chat à qui l'on fait faire quelque chose qui ne lui plaît pas : sans même que cela lui fasse mal, il ne le refera plus jamais. Or, dans le cinéma, on fait toujours plusieurs prises… Le dresseur du chat m'expliquait donc au préalable ce qu'il aimait ou non. Il y a un moment une scène où je tombe tendrement avec lui : dans le film, c'est une scène d'une grande violence où il me saute dessus. Pour la mouette, tout a été fait en numérique : on n'aurait jamais pu la faire passer comme cela dans un bâtiment…* »

L'INTÉGRALE DE GASTON RESTAURÉE PAR FRED JANNIN

La recherche de la fidélité est aussi ce qui a conduit les éditions Dupuis à restaurer la qualité des albums de Franquin. Avec le temps en effet, l'évolution des

© Franquin / DUPUIS

© Franquin / DUPUIS

techniques de mise en couleurs et d'impression nécessitaient une révision complète des pages reproduites. Un peu comme dans une édition de la Pléiade qui en réfèrerait directement au manuscrit. Le dessinateur Frédéric Jannin, qui avait fait ses débuts grâce à Franquin dans *Le Trombone Illustré* en 1977, s'est chargé de cette « remise en état », le plus souvent à partir des planches originales, souvent mal reproduites dès l'origine. Il a également repris toutes les couleurs pour lesquelles le plus souvent Franquin donnait des indications précises, bien souvent trahies par les coloristes du Studio Léonardo, en dépit du soin apporté à ces travaux. « *J'ai l'impression d'avoir fait un travail pour l'humanité* », dit Fred Jannin, non sans émotion. Rares sont les auteurs qui, comme Franquin, suscitent tant d'amour pendant si longtemps.

DIDIER PASAMONIK

AU CINÉMA

➪ **GASTON LAGAFFE**
de Pierre-François Martin-Laval, avec Théo Fernandez, Arnaud Ducret, Alison Wheeler...
Sortie le 4 avril 2018

AU SALON LIVRE PARIS

➪ **EXPOSITION**
consacrée au film Gaston Lagaffe

➪ **RENCONTRE**
avec Pierre-François Martin-Laval et Théo Fernandez, le 16 mars à 15h sur la Scène BD-Comics-Manga

➪ **GASTON LAGAFFE AUX PRUD'HOMMES**
Faux procès des éditions Dupuis qui attaquent Gaston pour les trop nombreux préjudices subis. Sur la Grande Scène, le 17 mars à 18h.

EN LIBRAIRIES / KIOSQUES

➪ **GASTON ÉDITION 2018 (MARS)**
réédition de tous les tomes, nouvelles couvertures et couleurs restaurées, Dupuis, 48 p. couleurs, 10,95 €

➪ **MÉGA SPIROU HORS-SÉRIE (AVRIL)**
collectif, Dupuis, 120 p. couleurs, 11,90 €

➪ **EN DIRECT DE LA RÉDACTION (AVRIL)**
collectif, Dupuis, 256 p. couleurs, 32 €

LE BOUCHER, tout en délicatesse

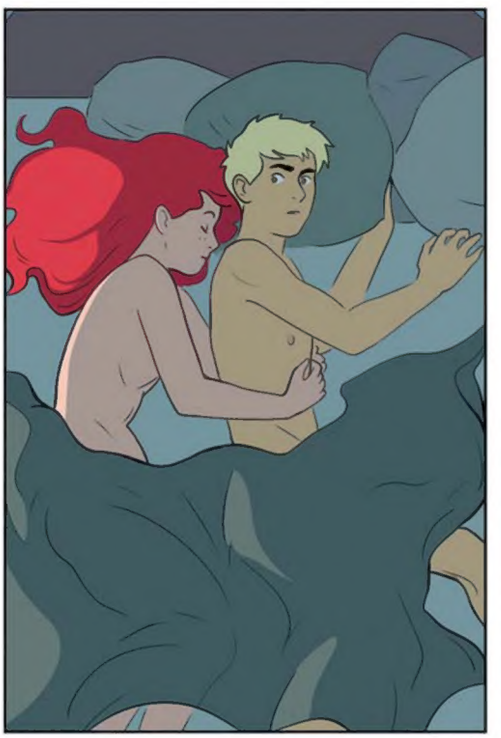
Livre Paris 2018 accueille un nouveau petit prodige : Timothé Le Boucher, dont le récent *Ces jours qui disparaissent* a bousculé la sphère bédéphile. Rendez-vous le 17 mars à midi sur la scène pour évoquer « La BD dont tout le monde parle ».

Poignante histoire que celle de Lupin, un jeune homme rendu absent à lui-même par une facétie du sort. Inutile de dévoiler plus avant le pitch de *Ces jours qui disparaissent*, en Sélection lors du dernier festival d'Angoulême. L'important est de se plonger dans les 192 pages du récit qui se dévorent d'une traite, bien que leur trait *shônen* puisse en rebuter certains. Ce n'est pas la moindre des singularités de Timothé Le Boucher, qui revendique le paradoxe : « *J'aime bien les leurres ! On me dit souvent que mon dessin est en contraste avec le ton de l'album, on lui reproche parfois d'être trop lisse, trop froid… Je dessine assez vite, et de manière suffisamment lisible, pour accompagner la narration sur de longs albums. Je veille aussi à créer des éléments iconiques facilement identifiables, comme la couleur des cheveux de certains personnages.* »

Car c'est bien l'envie de raconter des histoires qui prime chez Timothé, repéré dès l'âge de 23 ans par les éditions Manolosanctis. Après deux récits post-adolescents – scrutant les atermoiements propres à cet âge, entre quête d'identité et violence inhérente aux groupes constitués – l'auteur a entamé son œuvre d'adulte avec *Ces jours qui disparaissent*, paru en septembre 2017 chez Glénat. L'uppercut fut évident : oscillant entre SF et récit intimiste, cette histoire tout en délicatesse, démarrant sous les auspices de la badinerie, laisse peu à peu place à une littérale tragédie. En filigrane, le récit peut évoquer l'inexorable fuite du temps à échelle humaine, les choix draconiens de vie, mais aussi les troubles mentaux, qui raptent parfois un malade à l'affection de ses proches, contraints alors d'en faire le deuil de son vivant…

DR

TIMOTHÉ LE BOUCHER



© Timothé le Boucher / GLÉNAT

DES RÉCITS NON FORMATÉS

Des idées plein la besace, Timothé ne compte pas en rester là. S'il prépare un nouveau one-shot pour Glénat – « *sur des thématiques encore plus sombres* » –, l'auteur se verrait bien s'esbaudir dans d'autres contrées. Du côté de l'*heroic fantasy*, pourquoi pas. « *Même si c'est une niche souvent mal considérée, j'ai l'impression qu'elle peut permettre une certaine ampleur dans la créativité, tout en s'attardant sur la psychologie des personnages. SF, horreur… tant qu'on peut raconter des choses et expérimenter, tous les genres m'intéressent !* » C'est la BO de *Vertigo* qui a bercé la création de *Ces jours qui disparaissent* : « *Chez Hitchcock, la simplicité n'enlève rien à l'élégance. Cette musique avait tendance à m'hypnotiser, à créer une aura que j'ai eu envie de transposer dans l'album.* » Car, fort d'un bagage transdisciplinaire – vidéo, sculpture, expos, performances… – acquis aux Beaux-Arts d'Angoulême, c'est bien du côté du cinéma que Timothé puise ses inspirations. « *Quand je regarde un film, j'analyse les plans, les cadrages… Ce sont des choses que j'essaie ensuite de retranscrire. Je m'imagine parfois faire des travellings, alors que ça n'a pas de sens en BD !* », s'amuse-t-il.

Au rayon bandes dessinées, c'est aux sources indépendantes qu'il s'abreuve – Cornélius, L'Association, les Requins Marteaux… –, mais surtout à celles du manga. « *C'est sans doute l'un des genres qui m'influence le plus. Il laisse la place à la narration de s'émanciper des schémas habituels. À l'inverse, je ne lis quasiment pas de 48CC, c'est un format dans lequel je ne me reconnais pas. Je privilégie des récits qui vont à l'encontre des stéréotypes.* » L'auteur affectionne aussi les ruptures de ton, tant dans le déploiement de ses arcs narratifs que dans le traitement de ses personnages : « *J'aime la liberté de faire disparaître ou réapparaître des acteurs, dans certaines séries ou récemment dans le film* 120 battements par minute. *Ces ruptures sont proches de ce qu'on voit dans la vraie vie.* » C'est sans doute là le secret : les récits de Timothé exhalent le mélancolique fumet du réel.

JULIE BORDENAVE

BIBLIOGRAPHIE

➪ **SKINS PARTY**
Manolosanctis, 112 p. couleurs, 16,50 €
(voir aussi *Zoo* n°31 p. 7)

➪ **PHANTASMES ; 13M28 ; VIVRE DESSOUS**
3 collectifs parus chez Manolosanctis

➪ **LES VESTIAIRES**
La Boîte à bulles, 128 p. couleurs, 20 €
(voir aussi *Zoo* Été 2014, p. 16)

➪ **CES JOURS QUI DISPARAISSENT**
Glénat, 192 p. couleurs, 22,50 €
(voir aussi *Zoo* novembre 2017, p. 13)

LA NOUVELLE GRANDE SÉRIE DU CRÉATEUR DE WALKING DEAD

OBLIVION SONG™

Oblivion Song © & ™ 2018 Robert Kirkman, LLC. Tous droits réservés. © 2018 Éditions Delcourt pour la version française.

DELCOURT

PAR ROBERT KIRKMAN & LORENZO DE FELICI

TOME 1 AU RAYON BD

Intégrale Félix, T.2, de Maurice Tillieux

Rien à voir avec le célèbre chat, ce Félix est en fait le prototype du mythique Gil Jourdan, imaginé quelques années plus tard pour le journal *Spirou* après la cessation de parution des *Heroïc-Albums*. Ce volume couvre les années 1949 et 1950, où le trio a pris sa forme définitive. Reporter, Félix voyage beaucoup, à Berlin ou en Amérique centrale. Les récits complets oscillent entre la résolution d'énigmes, l'horreur, l'enquête policière et l'aventure (et Tillieux sera prié de refréner ses ardeurs à son arrivée chez Dupuis). Imprimé en quadrichromie, ce livre propose des fac-similés des quelques pages bicolores publiées à l'époque.

Éd. de l'Elan, 136 p. coul. et n&b, 29 €

MICHEL DARTAY

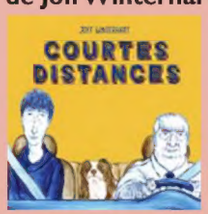
Ma vie de réac, T.2, de Morgan Navarro

Ces gags ont été vus pour la première fois sur un blog du journal *Le Monde*, mais Navarro a eu l'idée de les concevoir pour une reprise ultérieure en album classique, donc cela ne nuit pas trop à la lecture, même si les références à l'actualité s'estompent après quelques mois. Le personnage principal est un quadra père de famille qui s'appelle Navarro et qui ne peut s'empêcher de réagir à certaines tendances de l'époque moderne. S'agit-il vraiment d'autobiographie ? N'oublions pas que l'auteur a débuté chez les Requins Marteaux, dans la revue *Ferraille*. En tout cas, de nombreux lecteurs du blog ont réagi, parfois avec une indignation amusante !

Dargaud, 120 p. couleurs, 17,99 €

MD

Courtes distances, de Joff Winterhart



Un grand dadais de 27 ans s'installe chez sa mère, dans une petite ville, pour se remettre d'une dépression. Elle lui trouve un travail par lequel il va tenter de se resocialiser. De fait, il passe désormais l'essentiel de son temps dans la voiture de son patron, qui l'emmène d'une zone industrielle à l'autre. Curieux homme qui, en dehors de la compagnie de sa chienne, est lui aussi très seul. Entre ces deux personnages très différents finit par se tisser quelque chose. L'Anglais Joff Winterhart n'a pas son pareil pour retranscrire, par de minutieux détails et des moyens propres à la bande dessinée, les états d'âmes de chacun. Il se montre également un décrypteur du monde du travail aussi fin que Michel Houellebecq, la bienveillance en plus.

çà et là, 128 p. couleurs, 24 €

VLADIMIR LECOINTRE

LE JOUR DE LA TRANSFÉRANCE

Fans d'anticipation et de mondes parallèles, plongez sans hésitation dans *Oblivion Song* de Robert Kirkman et Lorenzo de Felici. Et vous saurez pourquoi il ne faut pas sauver les gens malgré eux, même s'ils sont prisonniers d'une dimension débordant d'une faune extraterrestre sanguinaire. Une rencontre avec Lorenzo de Felici est organisée à Livre Paris le 18 mars à 17h.

Oblivion Song © & ™ 2018 Robert Kirkman, LLC. Tous droits réservés. © 2018 Éditions Delcourt pour la version française.

Imaginez des centaines de créatures sauvages extraterrestres qui déboulent sans crier gare d'un monde parallèle et mettent Philadelphie à feu et à sang. Imaginez 50 km² de cette même ville de Pennsylvanie transférés illico presto dans ledit monde parallèle. Des dizaines de milliers d'habitants soudainement disparus, déracinés à la suite d'un phénomène inconnu baptisé la « transférance ». Si vous êtes prêt à imaginer tout cela, alors vous êtes mûr pour entrer dans la lecture d'*Oblivion Song*.

C'est en effet le cadre de ce récit d'anticipation, qui démarre dix ans après ce tragique événement qui a bouleversé la Terre. Mais qui n'est plus qu'un souvenir, juste bon à remplir un musée entier en son honneur et à ériger un mur où sont gravés des milliers de noms, sur le modèle du Memorial Wall pour les morts et portés disparus de la guerre du Vietnam. Car la cause est entendue. La totalité des Philadelphiens prisonniers dans cette dimension parallèle est considérée comme perdue par les autorités. Toutefois, c'est loin d'être l'avis de Nathan Cole, un scientifique à l'origine de la technologie permettant de se rendre sur ce monde baptisé Oblivion. Ses fréquents séjours sur place lui ont permis de rapatrier un certain nombre d'humains. Par son action courageuse, Cole a montré qu'il restait des Terriens vivants dans cette jungle peuplée de créatures terrifiantes. Contrairement à ce que voudrait faire croire le gouvernement, il y a encore des gens à sauver.

© Skybound Entertainment

ROBERT KIRKMAN

ON N'EST PAS BIEN LÀ ?

Fort de son expérience de scénariste à (méga) succès avec *Walking Dead*, Robert Kirkman distille les informations avec la maestria du feuilletoniste (*Oblivion Song* est publié aux États-Unis sous la forme de fascicules). Les zones d'ombre se dispersent au fil des pages et il faut attendre un bon tiers de l'album pour avoir une vue globale de ce qui s'est passé pendant la fameuse « transférance ». Mais il en faut beaucoup moins pour être accroché par cette intrigue qui mêle science-fiction à grand spectacle et fins ressorts psychologiques des personnages. L'élément qui fait la différence, c'est l'idée que les humains transportés malgré eux dans un monde aux mille dangers n'ont pas forcément envie de revenir sur Terre. Une réaction difficile à comprendre, en particulier par Nathan Cole, dont le lien avec ces déracinés est particulier. Avec ce récit, on soupçonne Robert Kirkman de vouloir retrouver la recette magique du feuilleton triomphal et surtout au long cours. À la lecture des 160 premières pages, on doit bien reconnaître qu'on n'y serait pas du tout opposé.

THIERRY LEMAIRE

OBLIVION SONG, T.1

de Robert Kirkman et Lorenzo de Felici, Delcourt, 160 p. coul., 16,50 €

CHRISTIAN ROSSI

GERALDINE BINDI

LE CŒUR DES AMAZONES

Plus jamais elles ne se soumettront…

© 2018 Casterman | Rossi | Bindi

Le 14 mars en librairie

CASTERMAN

Lyla & la bête qui voulait mourir, T.1, d'Ejiwa Saita et Asato Konami

Un lecteur de *Fullmetal Alchemist* tremblera à la lecture du pitch de la série, de peur de revivre le traumatisme de l'arc chimérique de la saga. Qu'il n'ait crainte. Cette histoire prend le parti de Lyla la survivante, qui choisit d'entrée de jeu de se plier aux *desiderata* du tueur monstrueux. On s'attend alors à une intrigue qui s'attachera à approfondir leur relation, notamment leur probable tendresse naissante. Tueur sans état d'âme, cette machine à éviscérer n'est surtout qu'une coquille vide aux capacités relationnelles de bambin. Une rédemption par l'humanisation sera-t-elle seulement possible ?

Ki-oon, 208 p. n&b, 7,90 €

ALEX MÉTAIS

Centaures, T.1 et 2, de Ryo Sumiyoshi

Les Centaures, peuple fier et noble, représentent ici un puissant vivier d'intrigues brutales. *Bestiarius*, chez Kazé, a renouvelé la *fantasy* bestiale en replaçant l'inhumain comme force contestataire violente, animale mais juste. *Centaures* suit cette logique en présentant ces êtres, mi-homme mi-chevaux, en tant que victimes de l'infamie expansionniste humaine. Plus direct, plus rapide, le premier arc de *Centaures*, formé par les deux tomes que sort simultanément Glénat, est aussi beaucoup plus touchant. Fable d'apprentissage autant que bouillonnant conte anti-colonialiste, la série représente surtout un magnifique élan vers la liberté à suivre passionnément jusqu'au bout.

Glénat, 180 p. n&b, 7,60 €

AM

Issak, T.1, de DOUBLE-S et Shinji Makari

Rarement lecteur n'aura vu de scène de siège aussi intense, surtout lorsque ledit affrontement se déroule en introduction d'un récit, monopolisant la moitié d'un tome en multipliant les gros plans. *Issak* débute très fort en nous rappelant avec brio un mélange de *Berserk* et de *Hawkwood*. Il nous tarde de savoir vers quels champs de bataille européens mèneront les pas vengeurs du héros japonais, déterminé à venger son maître. Un mélange de précision historique et d'extrémisme aventurier, qui n'est jamais pour déplaire aux spectateurs, devrait lancer les protagonistes de cette guerre dans un maelström qu'il nous tarde de découvrir plus en détails.

Ki-oon, 216 p. n&b, 7,90 €

AM

La mécanique des sorts

L'Atelier des sorciers de Kamome Shirahama **mélange avec félicité absolument tous les bons ingrédients d'une aventure fantastique tout public bien léchée.** La mangaka est invitée au salon Livre Paris 2018 dans le cadre d'une « entrevue dessinée », **le 18 mars à 12h30 sur la Scène BD-Comics-Manga.**

Ambiance champêtre fournie, découvertes magiques réjouissantes non dépourvues de tragédies, bestiaire ou environnement féerique et une certaine dose d'inventivité discrète, de foisonnement bien balisé, la recette est connue et est à l'origine d'un bon nombre de grands succès modernes qu'il est inutile de nommer. *L'Atelier des sorciers* reprend tout ceci à sa sauce, sans en changer grand chose mais plutôt en le raffinant efficacement. Le premier choc est toutefois visuel. Si rien ne vient véritablement ébahir au tout premier coup d'œil, l'auteur, habitué à la composition de couvertures pour le marché américain (DC, Marvel), propose, dispose, étoffe avec une puissance qui repose sur sa précision et une richesse de ses textures et environnements. C'est ensuite l'efficace mélange d'ahurissement candide et de dangers mortels qui fait son office.

MAGIE, MAGIE, ET VOS IDÉES…

Coco n'est pas des plus heureuses. Elle meurt d'envie d'être apte à utiliser la magie mais il est communément admis dans son monde que cette pratique est un privilège réservé aux élus qui disposent de cette capacité dès la naissance. Coco ne peut ainsi que rêver. En vérité, la magie est question d'outils et non de prédispositions. Coco découvrira ce terrible secret en pétrifiant sa mère au passage. Accueillie par un sorcier qui s'engage à la former en échange de son silence, elle devra découvrir comment inverser son sort malheureux tout en s'extasiant de l'incroyable autant que dangereux monde des magiciens. Émerveillement autant que crainte sont à constater dans ce tout premier album qui sonne déjà comme une belle aventure.

LA VOIE DE COCO

D'ailleurs, tous les éléments de l'intrigue initiatique sont disséminés dans ce tome. Une rupture violente et traumatisante est au cœur de l'évolution psychologique de l'héroïne qui devra s'en remettre sans perdre son enthousiasme, la traque d'un mystérieux groupe d'anarchistes de la magie servira de péripétie à plus grande échelle pour la figure du mentor, un amalgame de jeunes apprenties farouches liera tout ça grâce aux inévitables querelles et autres chamailleries adolescentes. Bien qu'étant plutôt connue pour son travail d'illustratrice, Kamome Shirahama maîtrise son rythme narratif. Elle pose très rapidement des bases solides dans un monde qu'il nous tarde de découvrir plus en détails. *L'Atelier des sorciers* s'avère un réel plaisir à lire mais l'avenir seul nous dira si le titre pourra s'élever de divertissement élégant efficace à référence indispensable. Tous les éléments sont là, ne reste plus qu'à constater l'intelligence scénaristique de l'auteur à plus long terme.

ALEX MÉTAIS

L'ATELIER DES SORCIERS T.1

de Kamome Shirahama, Pika, 208 p. n&b, 7,50 €

© Nagabe / MAG Garden

L'Enfant et le Maudit de Nagabe suit son rythme tranquille de parution, au grand dam de lecteurs transis de passion, et atteint placidement son quatrième volume chez Komikku. Nagabe est l'invité d'honneur de son éditeur français à Livre Paris.

Crier au chef-d'œuvre est toujours risqué tant les potentialités d'effondrement narratif d'une série en cours, ajoutées au facteur évident de subjectivité à la fois du porteur de conseil et de son receveur, portent à conséquence sur un tel sujet. Appliqué à *L'Enfant et le Maudit*, toutefois, un tel titre ne semble ni galvaudé ni démérité. Ne nous reste-t-il qu'à vous enjoindre de constater par vous-même la puissance visuelle et narrative, la force herméneutique et d'intention de cette série ? Il y a beaucoup à dire sur tous les aspects objectifs et quantifiables qui font d'un récit un objet qui se dépasse lui-même. *L'Enfant et le Maudit* commence comme un simple conte, une fable un peu sombre, douce, amère, énigmatique, magnifiquement illustrée. Le récit se développe ensuite pour devenir percutant, sans jamais perdre son allure *a priori* nonchalante, à la façon d'une balade dans les bois qui nous emmènerait de plus en plus profondément dans de dangereux bosquets assombris. D'aucuns lui prêtent des prétentions politiques. Peut-être est-ce envisager les choses un peu trop profondément. Reste que cette parabole de tendresse et de tolérance représente un véritable joyau narratif et thématique dans cette mer de séries formatées.

CORNE DE BOUC !

L'Enfant et le Maudit narre le questionnement quotidien d'une jeune enfant abandonnée, recueillie par un être maudit à la mémoire défaillante dont le simple toucher pourrait la contaminer. Le monde qui l'entoure lui est hostile mais elle ne dispose pas des outils lui permettant de le percevoir. Lecteur comme Maudit devront l'accompagner dans la compréhension de cette complexe situation, en proie autant à d'hostiles humains manipulateurs que d'entités déifiés perverties. Ce chemin en sa compagnie, nous voulons continuer à l'arpenter le plus longtemps possible et, cher Nagabe, le plus rapidement possible !

ALEX MÉTAIS

L'ENFANT ET LE MAUDIT, T.4

de Nagabe,
éditions Komikku,
224 p. n&b, 7,90 €

Zatopek, de Novac et Jaromir 99

Aussi connu en Union soviétique qu'à travers le monde, Emil Zatopek est de ces athlètes qui sont entrés dans la légende du sport. De la course de fond au marathon, Zatopek a tout couru, raflant toutes les médailles, poussant son corps au maximum de la souffrance et inventant l'entraînement fractionné, utilisé aujourd'hui par tous les athlètes. Mais qui se cache vraiment derrière ce petit homme, formidable coureur dont on se souvient de la tête grimaçante et des baskets usées ? Cette biographie, au graphisme et aux couleurs collant à l'époque décrite, nous dévoile son ambition mais aussi sa soif de vaincre, sa fidélité aux proches et son amitié sans faille.

Des ronds dans l'O, 204 p. couleurs, 24 €

HÉLÈNE BENEY

Arthur Cravan, de Jack Manini

Sa stature en impose, son tempérament et sa langue bafouent toutes convenances. Provocateur caustique ou amant d'un soir, Arthur Cravan brise les amours propres, les chaises et les mâchoires avec un zèle tout dadaïste. C'est l'époque des Duchamps, Picabia, des artistes indépendants, des fuites pacifistes et salvatrices devant une guerre qui enflamme le monde. Directeur de la revue littéraire éphémère *MAINTENANT*, Arthur est aussi boxeur, pas le meilleur, qui ose se confronter au champion venu d'Amérique... Jack Manini, avec un dynamisme et une lisibilité sans fard, fait vivre cet insupportable personnage avec brio. Le trait est efficace et les couleurs vivantes enchantent ce fulgurant destin devenu épopée.

Grand Angle, 216 p. couleurs, 21,90 €

VINCENT FACÉLINA

Quatre sœurs, T.4, Geneviève, de Baur, d'après Ferdjoukh

Comment ? Déjà la fin de la série *Quatre sœurs* ? Quel désastre ! Car enfin, comment réussir à se séparer d'Enid, Hortense, Bettina, Geneviève et Charlie Verdelaine, cinq jeunes sœurs – oui, elles sont cinq – touchées par le drame de la mort de leurs deux parents. Telle une tétralogie wagnérienne, *Quatre sœurs* alterne drame et bonheur, joie et larmes de crocodile, gravité et légèreté, dans ce gynécée de 9, 11, 14, 16 et 23 ans. Frais comme un épisode du *Club des 5*, tendre comme un Chamallow rose, *Quatre sœurs* réserve quelques séquences émotion qui prennent par surprise. Nous vous regretterons mesdemoiselles.

Rue de Sèvres, 160 p. couleurs, 15 €

THIERRY LEMAIRE

JONAS FINK AU BOUT DE SON DESTIN

On sait enfin ce qu'est devenu Jonas Fink, héros mythique de l'univers de Vittorio Giardino et qui aura mis plus de 20 ans pour nous dévoiler son destin. *Le Libraire de Prague*, dernier titre de la saga, est sorti. Vittorio Giardino avait même fait pour l'occasion le déplacement jusqu'à Angoulême, ce qui a permis d'en savoir plus, non seulement sur Fink, mais aussi sur un certain Max Fridman.

Un rapide retour en arrière. Vittorio Giardino a publié en 1994 le tome 1 de *Jonas Fink, L'Enfance*, histoire d'un jeune garçon dont le père est emprisonné en Tchécoslovaquie communiste, à Prague. En 1997 c'était le tome 2, *L'Apprentissage*. Ensuite, silence radio. On aurait pu espérer que le tout début de ce siècle allait apporter le tome 3, la fin des aventures de Jonas Fink. Eh bien non. Pas une rencontre avec Vittorio Giardino sans lui demander au moins une fois : « La suite de *Jonas Fink*, c'est pour quand ? » Petit sourire mystérieux et on passait généralement à Max Fridman, un autre de ses héros qui avait un peu pris le dessus sur Fink.

Et puis *Le Libraire de Prague*, dernier opus de *Jonas Fink*, a été annoncé pour début 2018. À n'y pas croire. Eh bien si. Giardino s'explique sur ce long décalage : « *Si on commence un album important et long à faire, il faut savoir si on pourra le finir. Mais je suis très optimiste de nature. Il y a eu* Fridman *qui s'est intercalé. Avec* Jonas Fink, *j'ai relevé deux défis. Le premier, c'est que j'ai imaginé une histoire où le temps passe vraiment pour les personnages. Ils vieillissent. En Italie, on appelle cela un roman de la "formation", raconter la vie de quelqu'un sur des années. Le second défi a été d'écrire une histoire où livres et littérature ont une place importante. Dans la BD en général, il y a des références littéraires, mais en arrière-plan seulement. Là, dans* Fink, *j'ai choisi un libraire (d'où le titre de l'album) pour pouvoir parler de livres et d'auteurs qui ne sont pas choisis au hasard* ». De la littérature engagée alors ? « *Pas vraiment. En Tchécoslovaquie communiste, Kafka était interdit. Les dictatures appréciaient paradoxalement la littérature pour pouvoir la combattre comme un danger. Donc elle est importante et nécessaire à leurs yeux* ». Pour justifier en quelque sorte déviationnisme et répression.

© Jean-Laurent Truc

© Giardino / CASTERMAN

LE PRINTEMPS DE PRAGUE

On est en août 1968 pour ce tome 3, Jonas Fink vit à Prague avec sa petite amie, Fuong, une Vietnamienne étudiante en médecine. Il tient une librairie réputée subversive. La vie commence à se libéraliser en Tchécoslovaquie, même si les anciens dirigeants complotent en sous-main pour un retour au bon vieux communisme d'État. L'amour de jeunesse de Jonas, Tatjana, soviétique, est devenue journaliste et revient à Prague. Dans un premier temps, ce sera un rendez-vous manqué. *Le Libraire* de Giardino a pour cadre ce fameux Printemps de Prague, quand les troupes soviétiques envahissent le pays pour le remettre sous tutelle. L'Histoire rejoint le romanesque : « *Je l'ai fait exprès. C'est la vie quotidienne de quelqu'un qui pourrait être moi. Si j'avais vécu à 500 km de l'Italie, ma vie aurait été différente. Il fallait montrer comment l'Histoire peut déterminer certains destins. Jusqu'à un certain point. On tombe quand même amoureux sous les dictatures. En Italie comme ailleurs, on commémore par exemple le jour du souvenir de la Shoah. On sait que les jeunes connaissent mal le sujet et cela finit par les ennuyer. Pour garder la mémoire, ce n'est pas suffisant de raconter la grande Histoire. Plus marquante sera celle d'une vie, celle de mon voisin, d'un ami et de ce qui lui arrive. C'est plus facile à comprendre et c'est pour cela que je ne fais pas de BD didactique. Ce n'est pas assez efficace* ».

FINK, TÉMOIN DE SON ÉPOQUE

Un témoignage *Jonas Fink*, dans les moindres détails. Comment va-t-il réagir, devenu adulte, lui dont la mère a perdu la raison, persuadée qu'on va l'arrêter à tout moment et dont le père

© Giardino / CASTERMAN

injustement condamné est mort dans un camp ? Après mai 68 qui avait soufflé son vent de liberté en France et en Europe de l'Ouest, la fin du Printemps de Prague a touché au cœur la génération de l'époque et laissé de marbre les démocraties. Avec ce tome 3 de *Jonas Fink*, Vittorio Giardino en décortique aussi les causes, les effets et les conséquences. On peut lire *Le Libraire de Prague* à plusieurs niveaux. Il ramène à la mainmise soviétique sur les pays « frères », le communisme pur et dur que le PC français cautionnait. Jan Palach, Vaclav Havel, Walesa… avec Giardino on revit ces grands moments, qui finiront par la chute du mur de Berlin.

Mais pour tous les inconditionnels de l'auteur italien, ce *Libraire de Prague* est la conclusion, la touche finale à ce que l'on pourra considérer comme son grand œuvre. Le destin de Jonas, ses amours, sa vie, ses emmerdes, on le voit, n'est pas un chemin couvert de roses. Et il n'a jamais été un héros, Jonas. Mais Giardino ne juge pas, il raconte, constate.

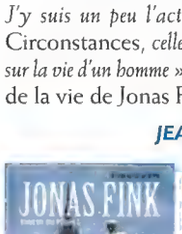
MAX FRIDMAN DE RETOUR ?

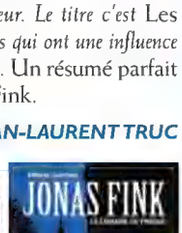
Alors, comment Giardino se sent-il maintenant qu'il en a fini avec Fink ? « *J'étais prisonnier de l'ambiance, je continuais à faire des illustrations, je restais dans l'histoire puis, peu à peu, je me suis éloigné de Fink. Ce qui se passe dans la dernière page c'est exactement ce que j'avais imaginé depuis le début. C'est un scoop que je vous donne. La fin est inspirée d'un film italien des années 50 peu connu,* La Longue Nuit de 43. *Un type revient après la guerre et il reconnaît un homme qui aurait été le meurtrier de son père. Mais il ne fait rien. Tout simplement, je suis heureux d'être arrivé à le finir ce* Jonas Fink ».

Un délice bien sûr le trait de Giardino, cette ligne claire inimitable, cette virtuosité que dégage le dessin finalement très italien, renaissance, brillant et riche mais trompeusement simple. Le format en revanche a changé, s'est réduit entre les deux premiers albums et le troisième qui fait 172 pages. Casterman l'a aligné sur celui de l'édition italienne. Un peu frustrant mais on ne boude pas son plaisir pour cette arrivée à destination de Jonas Fink. À noter aussi que les deux premiers tomes *L'Enfance* et *L'Apprentissage* sont rassemblés pour l'occasion en un seul tome sous le titre *Jonas Fink, Ennemi du peuple*, enrichi d'une préface et d'illustrations inédites au même format que *Le Libraire de Prague*.

Adieu Jonas Fink, mais quels sont les projets de Vittorio Giardino ? Question classique et Giardino, malicieux en diable, module ses réponses : « *Oui, je suis sur un* Fridman *aujourd'hui, qui pourrait sortir dans un peu plus d'un an. Un* Fridman *hybride (rires). J'ai bien une autre idée mais motus (rires). Malgré les apparences, je suis un dessinateur rapide si je n'ai pas à me lancer dans des recherches de documentation importantes. Par contre je peux parler d'un film de 53' sur Fridman et Fink fait par des Italiens. J'y suis un peu l'acteur. Le titre c'est* Les Circonstances, *celles qui ont une influence sur la vie d'un homme* ». Un résumé parfait de la vie de Jonas Fink.

JEAN-LAURENT TRUC





⇨ **JONAS FINK, T.1,**
ENNEMI DU PEUPLE
de Vittorio Giardino,
Casterman, 160 p. couleurs, 22 €

⇨ **JONAS FINK, T.2,**
LE LIBRAIRE DE PRAGUE
de Vittorio Giardino,
Casterman, 176 p. couleurs, 22 €

Retrouvez
les tirages de tête de
BD EMPHER
en vente sur
www.bdempher.fr
INDIA DREAMS de Maryse et Jean-François Charles. Ce tome 9 clôture la série haletante se déroulant en Inde (219 exemplaires)
LACRIMA CHRISTI
Didier Convard et Denis Falque nous plongent en plein cœur du suspens de cette série diabolique... (150 exemplaires)
AZIMUT de W. Lupano et JB Andreae Tirage de tête du tome 4 de l'histoire de la belle Manie
(à paraître en mai)
LA GESTE
Magnifique Tirage de Luxe
LA GESTE DES CHEVALIERS DRAGONS
d'Alexe tiré à 199 exemplaires seulement !
Très attendu : le tome 2
LES CHEVALIERS D'HELIOPOLIS
de A. Jodorowsky et Jeremy
(paraitra en avril !)
Pour tout renseignement, contactez
Jean-Marc au 06 99 00 92 60
Retrouvez-nous sur Facebook !

MIAMI VICE !

Territoire immense, les États-Unis proposent des paysages contrastés. Après le Texas et la Louisiane, le sinistre gangster Tyler Cross séjourne en Floride.

© Nury et Bruno / DARGAUD

Ce n'est pas vraiment pour prendre des vacances, mais plutôt pour récupérer le fruit de son travail que son avocat véreux, Sid Kabikoff, a eu le courage de vouloir s'accaparer ($72.000 venant de l'affaire des bijoux Van Geld, histoire évoquée dans le précédent album). Il fallait oser, mais Sid croyait son client mort !

Le problème, c'est qu'il est difficile d'échapper au redoutable Tyler, ce tueur au sang-froid, alors l'avocat marron va se voir fort déconfit lorsque son client et ancien ami viendra interrompre une belle et tarifée nuit d'amour.

La coquette somme n'a pas été dilapidée, elle a au contraire été sagement investie dans la promotion immobilière. Le climat agréable et les plages de rêve attirent les Américains du Nord soucieux de se faire bronzer deux semaines par an. À proximité, pour une escapade de quelques jours, Cuba, ses casinos, ses clubs musicaux, le bon rhum, les petites nanas et les gros cigares !

Tyler rencontre le promoteur doué en marketing puisqu'il envisage un projet censé accueillir des touristes des classes populaires, histoire de se différencier des complexes de luxe. Le procureur de Miami l'a mis sous surveillance, le lourd passif de Tyler fait qu'il est aussi bien recherché par les forces de l'ordre que par de nombreux malfrats.

Dans cet épais album, on notera la présence d'une jolie assistante de direction, mêlée malgré elle à cette sombre histoire.

On a là un polar *hard boiled* plus compliqué que les précédents. Tyler n'est pas que la sombre brute sanguinaire que l'on aurait pu imaginer, il sait aussi être correct avec ses « associés » lorsqu'ils lui sont fidèles. De plus, la complexité de l'intrigue l'oblige à réfléchir, à effectuer des recoupements, à amener les protagonistes à se trahir. Parfois, il utilise le chantage et la menace, il arrive même à se faire passer pour un inspecteur de police avec son associé du moment, l'avocat véreux qui ne l'emportera pas au paradis ! Expérimenté, et bon comédien !

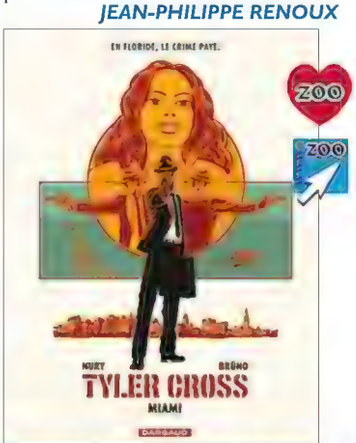
UNE EFFICACE STYLISATION

Ponctuée de quelques séquences sanglantes ou violentes, l'histoire est agrémentée de commentaires laconiques d'un narrateur qui n'est pas le personnage principal. La mise en scène et le découpage ont été particulièrement travaillés : de nombreux panoramiques (images s'étalant de la marge gauche à la marge droite de la page) permettent d'installer le décor et l'ambiance ou de marquer la progression de l'action, alors que des séquences de cases plus étroites (de trois à quatre par bande) voient une succession de dialogues taillés au cordeau, le plus souvent avec des gros-plans. Tout a été chronométré au millimètre près entre Nury et Brüno pour atteindre la plus grande efficacité. Il en résulte une histoire dense et complexe, à la pagination généreuse de double album de 88 planches. Tyler sait espacer ses apparitions en librairie !

Parlons maintenant du dessin atypique de Brüno ; pour une histoire aussi sombre, ceux qui s'attendent à un trait réaliste (ou même semi-réaliste à la Uderzo, comme dans le *Katanga* du même scénariste dessiné par Sylvain Vallée) vont certainement être déçus par les cases qui illustrent cette page. Brüno ne cherche pas à donner une dimension semi-photographique à ses cases. Son trait personnel, stylisé et épuré à l'extrême, va à l'essentiel. Il en résulte une œuvre BD des plus personnelles et d'autant plus appréciable !

JEAN-PHILIPPE RENOUX

MONSIEUR SUTTREE ?
JE NE M'APPELLE PAS SUTTREE. MONTEZ.
QUE VOULEZ-VOUS ? COMMENT AVEZ-VOUS EU MON ADRESSE ?
JE..JE VOUS PRÉVIENS QU'IL Y A UN HOMME CHEZ MOI. IL EST TRÈS COSTAUD.
TOMMY RAY ? IL A SES PROPRES PROBLÈMES..NE LE DÉRANGEZ PAS POUR RIEN.
© Nury et Brüno / DARGAUD



TYLER CROSS T 3
MIAMI

de Nury et Brüno,
Dargaud, 96 p. coul., 16,95 €

EXO

LA VIE EXTRATERRESTRE.

CE QU'ON CHERCHE SI LOIN SERAIT-IL TOUT PROCHE ?

PAR L'AUTEUR DE *MÉTA-BARON*

DEUX SÉRIES COMPLÈTES CHEZ LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

ĪZUNAS

UN RÉCIT PLEIN DE POÉSIE ET DE MAGIE, DANS L'UNIVERS MÉDIÉVAL-FANTASTIQUE DES NUÉES ÉCARLATES

zoom

Insulaires, petites histoires de Groix, de Prosperi Buri

Ah la Bretagne, son cidre, ses crêpes, son alcoolisme, sa consanguinité… La petite île de Groix hérite non seulement de toutes les caractéristiques d'un village de campagne bretonne, mais en plus les renforce par son caractère insulaire. Peuplée de pauvres pêcheurs, l'île regorge de mythes que Buri s'amuse à nous narrer avec ironie dans de petites histoires truculentes. La Korrigez, l'épidémie de dysentrie, la montgolfière… Non sans rappeler, dans le style et le ton, les albums de Bruno Heitz, Buri nous amuse, et on retrouve l'atmosphère propre à toutes les îles côtières !

Warum, 104 p. n&b, 18 €

HÉLÈNE BENEY

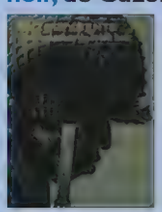
Algériennes 1954-1962, de Meralli et Deloupy

La guerre d'Algérie. On parlait alors des « événements ». Deux peuples meurtris, des violences des deux côtés, un sentiment de gâchis, d'amertume. Comment parler de l'innommable, les tortures, les crimes de guerre, sans être indécent ? C'est ce qu'ont réussi Swann Meralli et Deloupy en choisissant un axe marquant : donner la parole aux femmes, puisque les hommes ne veulent pas parler, pour différentes raisons. Le graphisme fort, qui rappelle parfois *Persepolis* et *Valse avec Bachir*, sert une histoire bien ficelée, inspirée d'événements et opinions réalistes de l'époque. C'est pourquoi les personnages nous semblent si proches. Un récit passionnant et un superbe ouvrage.

Marabulles, 128 p. couleurs, 17,95 €

LOUISA AMARA

Cinq branches de coton noir, de Cuzor et Y. Sente



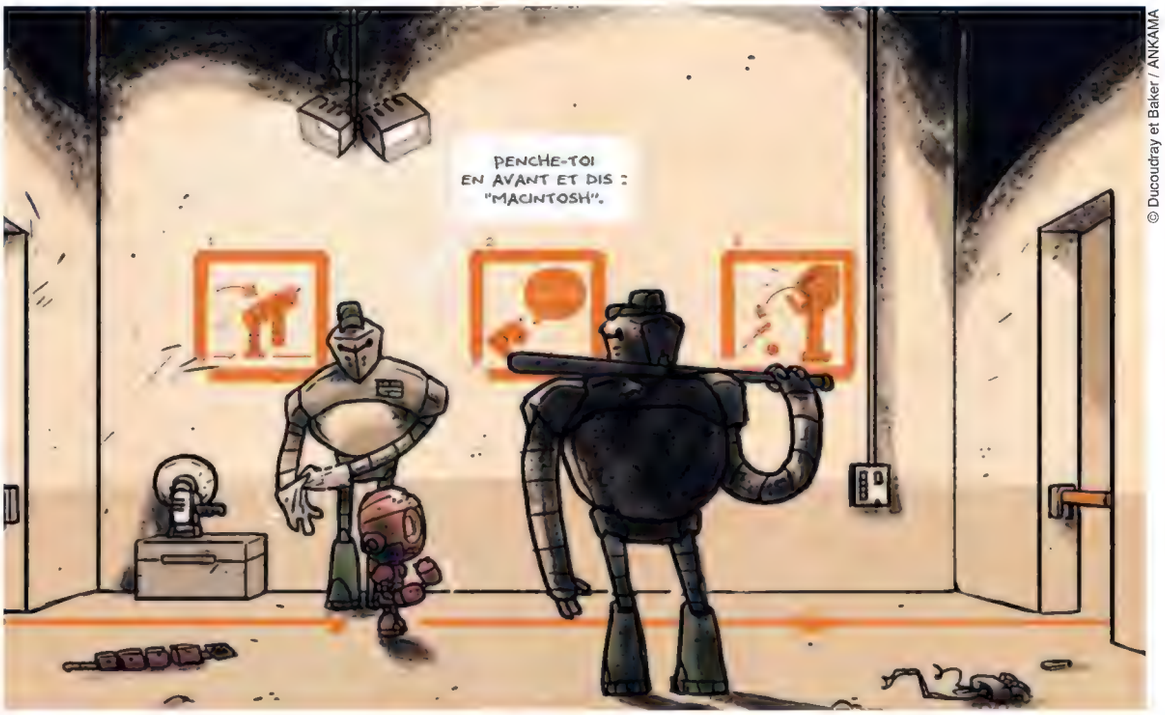
On pourrait y voir un roman à trame historique contre le racisme. Comment les soldats noirs ont été relégués aux tâches les plus ingrates en 1944 ? Les héros, GI's de couleur, sont en quelque sorte les sauveurs d'un soldat Ryan en tissu étoilé. Yves Sente est parti d'une idée séduisante : où est donc passé le premier drapeau des USA, qui détient un mystérieux secret, volé par des mercenaires teutons pendant la guerre d'Indépendance en 1777 et planqué en Allemagne nazie en 1944 ? Le commando va se battre pour une cause, la reconnaissance des Noirs comme partie intégrante combattante de la nation américaine. Et ce n'est pas gagné. Une histoire d'action au long cours un peu fourre-tout. Cuzor assure en revanche avec un grand talent le dessin réaliste nécessaire, documenté, très travaillé que mérite ce genre de récit. Le sujet était ambitieux. Il aurait mérité plus de concision, moins de textes aussi.

Dupuis, 176, p. couleurs, 24 €

JEAN-LAURENT TRUC

BOTS : mécanique bien huilée

Les robots au centre de *Bots* permettent de parler de l'humain, de son organisation sociale comme de ses travers. Si l'idée n'est pas des plus originales, son développement est efficace et tout à fait réjouissant.



© Ducoudray et Baker / ANKAMA

RIP-R, robot mécanicien, et son acolyte WAR-HOL, robot de combat, sont arrêtés, jugés et emprisonnés suite à des dommages causés au sein du Musée de la propagande. Incarcérés au pénitencier de RYK-ER, ils constatent qu'il va être compliqué de s'en échapper. C'est pourtant ce qu'ils vont s'attacher à faire, ce d'autant plus qu'ils doivent s'occuper du bébé humain que WAR-HOL protège en l'abritant en son sein.

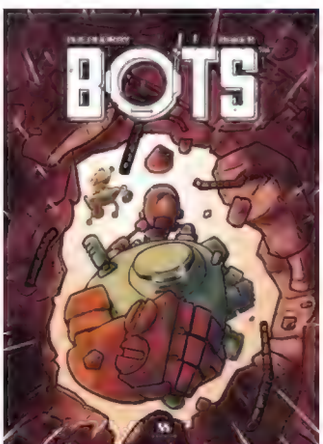
LES ROBOTS, CES HUMAINS QUI S'IGNORENT

Récit de prison riche en action et chronique teintée de comédie, *Bots* aborde les questions de la parentalité, de la filiation et de la prédestination sociale par l'intermédiaire de robots. Ces derniers représentent et véhiculent ainsi de nombreuses facettes humaines. Cela est accentué par la construction du récit : le découpage en chapitres permet aux auteurs d'effectuer des ellipses, voire parfois des retours en arrière afin de saisir le passé de certains personnages et d'étoffer leur profil comme leur caractère. Un rôle primordial est accordé aux dialogues. Ceux-ci, savoureux, utilisent et détournent le lexique informatique. Ils contribuent à la dimension décalée et mordante de l'aventure, comme à la mise en place des ambiances.

ROBOTS ET CIE

Les deux robots s'occupant d'un bébé évoquent immanquablement les deux créatures recueillant la petite Boo dans *Monstres et Cie* (2001) de Pete Docter, David Silverman et Lee Unkrich, l'usine de l'excellent dessin animé des studios Pixar étant remplacée ici par une prison. L'une des particularités de *Bots* est de multiplier les références et les clins d'œil : à des événements (la Première Guerre mondiale, le débarquement de Normandie), des dialogues (ceux du *Bon, la brute et le truand* (1966) de Sergio Leone), mais surtout à des personnages : le golem, le Sergent Hartman du *Full Metal Jacket* (1987) de Stanley Kubrick, Hannibal Lecter, les moutons électriques de Philip K. Dick ou encore… Sophie la girafe ! Le fait de naviguer en territoires connus n'amoindrit pas le plaisir de la lecture, bien au contraire : *Bots* est de ces œuvres qui font de la citation une force. Le dessin de Steve Baker contribue pleinement à cela, apportant lui aussi malice et ironie.

BORIS HENRY

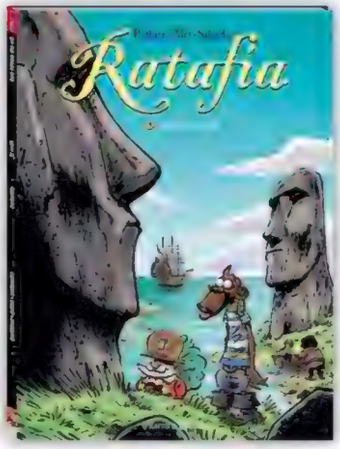


BOTS, T.2

d'Aurélien Ducoudray et Steve Baker, Ankama, 96 p. couleurs, 14,90 €

Glénat, éditeur de talents

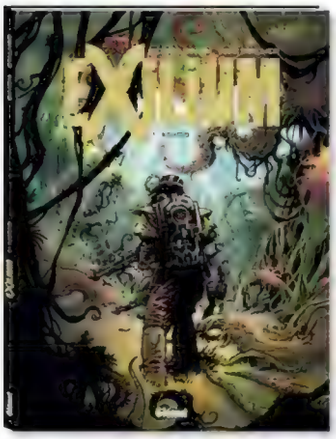
Ratafia



Nicolas Pothier et Johan Pilet

Le Capitaine n'a pas dit son dernier mot !

TOME 8
LE 14 MARS



EXILIUM

Cédric Simon & Éric Stalner

Sur Terre, l'homme a réussi à dominer la nature. Ici, c'est plutôt l'inverse.

TOME 1
LE 14 MARS

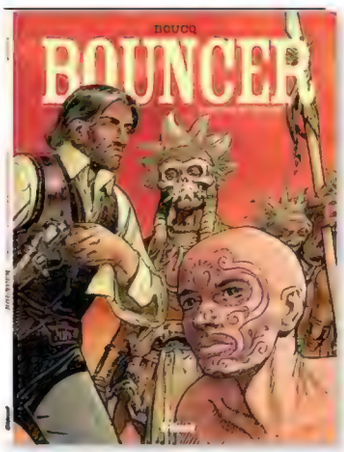
BOUNCER

Boucq

Et le western devint légende.

TOME 11 DISPONIBLE

Exposition à la Galerie Glénat du 14 mars au 3 avril www.galerie-glenat.com



LE TROISIEME TESTAMENT

JVLIVS V

Alex Alice & Thimothée Montaigne, avec la participation de Xavier Dorison

L'ultime chapitre de la BD culte.

TOME 5 DISPONIBLE

RETROUVEZ-NOUS SUR

VENTS D'OUEST

Glénat
www.glenatbd.com

© Editions Glénat - 18

Dévasté, de Julia Gftörer

Drôle de petit format au dessin délicat qui s'attaque à un sujet plutôt souvent traité, celui de la peste médiévale. Est-ce la fameuse épidémie de 1348 ? Est-ce vraiment la peste ? Peu importe. Dans ce village décimé par la maladie, c'est le rapport à la mort qui est étudié, disséqué, mis en scène. Une mort omniprésente, complètement intégrée par la population qui se demande juste qui sera le prochain. Un tête-à-tête avec la faucheuse vécu par quelques personnages principaux et renforcé par la fréquence des visages en gros plan. L'évocation est belle et juste, à hauteur de femmes et d'hommes. Un petit bijou de finesse.

Atrabile, 88 p. n&b, 14 €

THIERRY LEMAIRE

Chaka, de Chanson et N'Guessan, d'après l'œuvre de Thomas Mofolo

L'enfant bâtard mué en chef charismatique qu'est Chaka Zulu (1787-1828) représente autant la force que la tyrannie. En tous cas, son extrême puissance et ses idées stratégiques vont révolutionner l'histoire de la nation Zoulou et de l'Afrique du Sud en général. Entre mythe et Histoire, Thomas Mofolo fut le premier en 1925 à « écrire » son épopée, la faisant entrer dans la légende. Voici une adaptation BD condensée de son récit : bien que doté d'un graphisme peu dynamique, ce one-shot donne une idée de ce qu'était Chaka. Et invite à se plonger dans la bibliographie de fin d'ouvrage pour découvrir qui fut ce Napoléon africain !

L'Harmattan BD, 100 p. coul., 14,90 €

HÉLÈNE BENEY

Je suis un autre, de Gnoni et Rodolphe

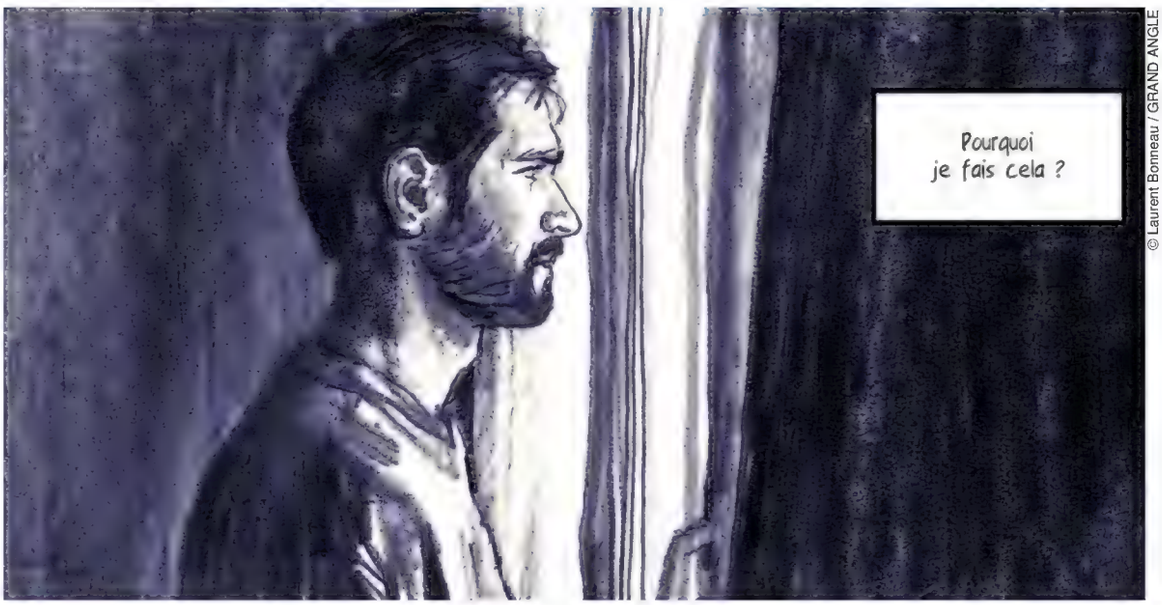
Comme tous les étés, les jumeaux Peppo et Sylvio passent leurs vacances sur cette petite île de la Méditerranée. Délaissés par leurs parents, ils ont l'habitude de passer leur journée à pêcher. Mais cette année, Peppo s'intéresse aux filles, particulièrement à cette artiste peintre qui devient vite sa maîtresse, provoquant la jalousie de Sylvio. Quand la jeune femme est découverte assassinée, Peppo comprend que son frère est le coupable… Mais que penser quand on découvre que Sylvio est mort depuis des années ? Flirtant avec la folie et le surnaturel, ce one-shot schyzophrénique est particulièrement bien mené. Un bon album sur la duplicité !

Soleil, 144 p. couleurs, 18,95 €

HB

TRENTE ANS, MODE D'EMPLOI

Ça fait quoi d'avoir 30 ans ? Laurent Bonneau et ses proches amis se frottent à cette question. Il en résulte une chronique sincère, douce et bienveillante, touchante et passionnante.



© Laurent Bonneau / GRAND ANGLE

Deux amis se retrouvent pour faire du surf. Puis une discussion par écrans interposés a lieu afin d'organiser une réunion prochaine de l'ensemble de la bande. Le week-end des retrouvailles venu, les amis se promènent, boivent, mangent et discutent. L'entrée dans la trentaine s'annonce et elle charrie tout un cortège de réflexions.

ÊTRE AUX CÔTÉS DES PERSONNAGES

On sème la folie débute par quelques considérations sur la création avant d'élargir son champ de questionnements à ce qui fonde un être humain : ses pensées, ses aspirations, ses craintes, sa manière d'appréhender les relations sociales et, en particulier, celles amicales. Laurent Bonneau se représentant, il est aisé de voir ici une autobiographie. L'auteur précise : « *ma volonté première avec ce projet n'était pas de faire une autobiographie, mais un hommage à l'amitié, en mettant en scène mes propres amis. Par la force des choses, en m'incluant, le récit est devenu autobiographique. Mais on peut se demander si de par ma mise en scène et mon découpage, il ne devient pas fiction de toute façon, même s'il garde l'authenticité du vécu et de l'intime.* ». L'enjeu paraît effectivement reposer avant tout dans la retranscription des pensées et des relations entre les personnes en présence. Au fil des pages, des situations aux dessins en passant par les dialogues, tout sonne juste. Nous avons alors l'impression de suivre les personnages comme si nous étions à leurs côtés. Cette sensation, pas si fréquente, est à la fois déconcertante et très agréable.

© Laurent Bonneau / GRAND ANGLE

L'ART ET LA MANIÈRE

Le dessin de Laurent Bonneau, vif et charbonneux, joue sur la trace, parfois sur le flou ou sur la répétition – des traits esquissés indiquent la position passée du personnage et, ainsi, son mouvement. Il contraste avec la mise en couleur qui privilégie les aplats et une palette assez réduite (principalement un rose orangé et du gris). Ce parti pris visuel convient parfaitement au propos comme à son expression : l'énergie brute cohabite avec un aspect raffiné, de même que les bientôt trentenaires au centre du récit arrivent à un point de bascule de leur existence, entre la volonté de continuer à surfer sur les vagues – littéralement comme métaphoriquement – et celle de se poser quelque peu.

Au final, Laurent Bonneau réussit un album aux partis pris minimalistes mais aux effets maximalistes tant ils génèrent une véritable luxuriance.

BORIS HENRY

ON SÈME LA FOLIE

de Laurent Bonneau, Bamboo, coll. Grand Angle, 120 p. couleurs, 21,90 €

« C'EST VISUELLEMENT SUBLIME...
LE BRAQUEUR LE PLUS CLASSE DE LA BD »
FranceInfo

« UN PETIT BIJOU À DÉGUSTER
AVEC UN WHISKY PUR, SANS GLACE »
Le Point

NURY BRÜNO

TYLER CROSS

MIAMI

LE 23 MARS 2018

DARGAUD
LAISSEZ-VOUS SURPRENDRE !

© Nury - Brüno / Dargaud 2018

Bouncer, T.11, L'Échine du dragon, de Boucq

La fin du diptyque signé totalement par Boucq, scénario et dessin[1]. Le Bouncer poursuit avec une poignée de soldats français échappés de l'aventure mexicaine de Napoléon III le sanguinaire El Cuchillo et une diabolique comtesse. Ils ont enlevé une petite fille, Panchita. Elle a une carte tatouée sur le crâne qui doit permettre de retrouver l'or de Maximilien caché en plein désert. Il va y avoir aussi des Indiennes amazones, un canyon mortel et des invités surprises. Et peut-être un coup de cœur, enfin, pour le solitaire Bouncer. Une belle palette de personnages hauts en couleur, le tout dans des paysages impressionnants que Boucq restitue avec force et passion, dignes bien sûr des plus grands maîtres du western, en maîtrisant aussi parfaitement le scénario.

Glénat, 80 p. couleurs, 18 €

JEAN-LAURENT TRUC

Dieu, de Klub

La collection « Mamoute » accueille pas moins de sept nouveautés d'humour, petits livres carrés de strips autour d'un thème (la mort, la nature, les bonhommes de neige et les sportifs, les gros bûcherons et les poissons ou les hommes tatoués et les scientifiques…). Ici, Klub propose un recueil de strips absurdes et dessins d'humour autour de Dieu, s'amusant des idées reçues sur le Créateur. La couverture donne le ton bon enfant de l'album, on picore les gags avec plaisir et rapidité. On sourit, souvent, et c'est déjà une bénédiction, non ?

Rouquemoute, 82 p. couleurs, 9 €

HÉLÈNE BENEY

Deux ans de vacances, T.1, de Hamo, Chanoinat et Brrémaud, d'après J. Verne

L'aventure à la Robinson de 14 jeunes garçons inventée par Jules Verne se voit adaptée en BD ! Pensionnaires d'un collège néo-zélandais partis en balade en mer, les garçons dérivent par accident jusqu'à une île déserte et vont devoir se débrouiller seuls, sans adulte. Entre *Sa Majesté des mouches* et *Robinson Crusoé*, les auteurs adaptent fidèlement cet incontournable de la littérature jeunesse, tout en le rafraîchissant un peu. Prévu en trois tomes, cette série BD classique commence bien, plantant le décor d'une équipée sauvage qui réserve bien des surprises…

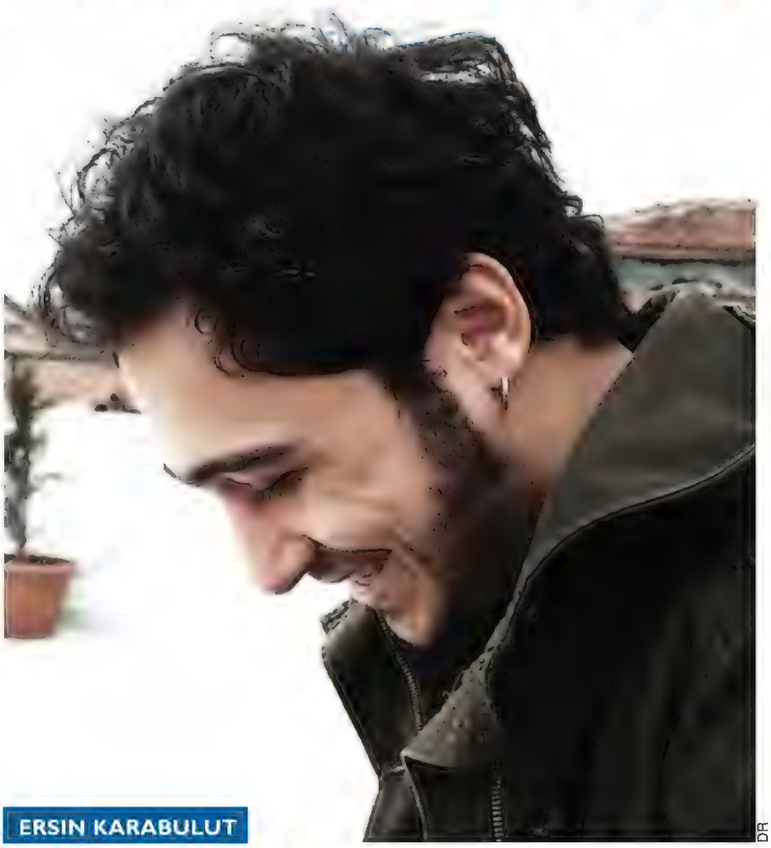
Vents D'Ouest, 48 p. couleurs, 13,90 €

HB

[1] Pas de Jodorowsky au scénario pour les tomes 10 et 11 de *Bouncer*, contrairement à ce que nous vous disions dans le numéro précédent. Nous présentons nos excuses aux auteurs et aux lecteurs.

La société turque au crible de Karabulut

Ersin Karabulut est un des fers de lance du 9e art turc. Avec *Contes ordinaires d'une société résignée*, il décrit et décrypte avec humour le quotidien de son pays. Mais pas seulement.



ERSIN KARABULUT

DR

Entendre dire que la Turquie est une terre de bande dessinée peut surprendre. Dans un pays comme la France où l'album est roi, la vitalité d'un marché est jugée à l'aune des volumes publiés en librairie. En Turquie, elle se mesure plutôt par la vigueur de ses magazines, et notamment des journaux satiriques issus d'une longue tradition de ce genre de presse. Pas étonnant donc que ces publications, dont les contenus ne sont pas publiés dans l'Hexagone, passent sous les radars des bédéphiles français. Né à Istanbul, Ersin Karabulut fait partie de ces auteurs biberonnés à la bande dessinée qui titille et irrite les puissants. Il y a 21 ans, il fait ses armes dans le journal de caricatures *Pismis Kelle*, puis co-fonde, dix ans plus tard, son propre hebdomadaire *Uykusuz*. Karabulut est moteur dans cette profusion de titres qui comprend également les magazines *Lombak*, *Penguen* et *LeMan*. Mais ce vent d'impertinence s'est récemment heurté au mur du pouvoir qui, après avoir vacillé, a repris le contrôle de la situation d'une main de fer. Aujourd'hui, *Uykusuz* est un des deux seuls magazines satiriques encore en activité. Les ventes sont en chute libre et sa rédaction reçoit les mêmes menaces de mort qu'a pu connaître celle de *Charlie Hebdo*. La publication de Karabulut en France est d'autant plus précieuse.

© Karabulut / FLUIDE GLACIAL

D'abord publié en France dans les pages de *Fluide glacial*, *Contes ordinaires d'une société résignée* est un mélange de récits courts dessinés spécialement pour le mensuel français et d'anciennes histoires revues et corrigées, parues dans *Lombak* et *Uykusuz*. Ces historiettes balancent entre le dessinateur israélien Asaf Hanuka et *Les Contes de la crypte*, entre une description un peu désabusée ou cynique du quotidien et un dérapage de la banalité vers le fantastique, voire l'horreur. Difficile de résumer ou de faire la liste de ces 15 contes, tant les scénarios partent dans des directions différentes. Restent des éléments communs, comme l'humour, la plupart du temps assez noir, le cadre urbain et la critique de la société. Car derrière chaque histoire – on pourrait presque parler de sketchs – transparaît quelque travers du monde actuel, et pas seulement de la Turquie, même si c'est le quotidien qui nourrit Karabulut. Les traits sont précis, drôles, parfois délirants, et d'une grande acuité. Une question de santé publique pour n'importe quelle société. Qui donne une furieuse envie de découvrir plus en profondeur le 9e art turc.

THIERRY LEMAIRE

CONTES ORDINAIRES D'UNE SOCIÉTÉ RÉSIGNÉE

d'Ersin Karabulut,
Fluide Glacial,
80 p. couleurs, 16,90 €

DE DICTATURE ÉCLAIRÉE EN FONDAMENTALISME

La place de la Turquie dans la géopolitique mondiale actuelle est compliquée. Un pouvoir en pleine islamisation dans un des rares pays laïques de confession musulmane, des liens avec les djihadistes en Syrie, rien n'est simple. Loulou Dedola scénarise un album qui traite de toutes ces questions en revenant au père de l'État turc moderne : Mustapha Kemal, dit Atatürk. Mais n'est-il pas trop complaisant ?

BONJOUR, MON NEVEU.
TU DÉJEUNES AVEC NOUS, J'AI PRÉPARÉ UN PLAT FRANÇAIS.
VIENS T'ASSEOIR À TABLE !
NON.
LE VIN EST HARAM, ON NE DOIT PAS EN CONSOMMER DANS UNE MAISON TURQUE...
© Dedola et Bonaccorso / GLÉNAT

Nouvel album tourné vers d'autres cultures pour le duo Dedola-Bonaccorso, après la mafia nigériane. Cette fois-ci, le dessin souple et lumineux de Lelio Bonaccorso nous fait découvrir un pays que l'on connaît mal – la Turquie –, grâce à un scénario tourné sur les enjeux modernes du pays. Doit-il demeurer fidèle à l'héritage du fondateur de la République, ou assumer un retour à un islam plus ancestral ?

PETIT TURC FRANÇAIS DÉRACINÉ

Ce sont les deux personnages principaux qui se confrontent autour de ces questions : Afife, femme turque universitaire, malade et en fin de vie ; Mehmet, jeune homme né en France, manipulé par des fondamentalistes religieux. La première prend le second sous son aile et entreprend de lui faire vivre l'Histoire de son pays à travers la figure d'Atatürk.

Loulou Dedola choisi d'aborder un sujet épineux, celui de la radicalisation islamiste et de la façon dont on peut en sortir. Il fait une proposition, remplacer une idéologie par une autre plus vertueuse. Mais pour ce faire, il se livre à un panégyrique du Père Turc qui manque peut-être de nuances. Le coup de force institutionnel qui donne tous les pouvoirs à Kemal est présenté de manière plutôt positive, par exemple, alors que c'est objectivement un coup d'État. Grand chef militaire, protecteur des sciences, Kemal est réellement glorifié dans ces pages. Remplacer une illusion par une autre, est-ce là la solution ? Il n'y a donc pas de place pour la recherche de la vérité ? Le temps des idéologies ne serait-il donc pas tout à fait terminé ?

Cela amène le scénariste à une fin peut-être un peu trop rapide. Comme si un peu de lien humain et les bons exemples pouvaient contrecarrer les mensonges fondamentalistes. Il est à craindre que la déradicalisation des esprits ne soit pas aussi facile. Mais peut-être est-ce pinaillage, que l'on peut aussi accepter l'idée que *Le Père Turc* puisse proposer simplement une belle histoire fondée sur la fierté d'un héritage politique basé sur la philosophie des Lumières. Comme un rappel et un appel à ce que la Raison finisse par l'emporter.

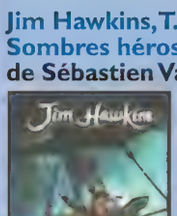
YANECK CHAREYRE

LE PÈRE TURC
de Loulou Dedola et Lelio Bonaccorso, Glénat, 120 p. coul., 22,50 €

Achevé d'imprimer, des studios Tanibis

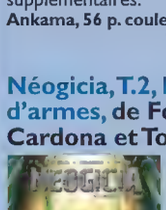
Un tout petit livre pas cher, uniquement disponible par correspondance sur le site de Tanibis ! Un rêveur d'édition, Gilbert Pinos, s'imagine que pour réussir une bonne BD, il suffit de réunir Aventure, Action, Animaux et Amour. Ne doutant de rien et ne connaissant pas grand chose au genre, il rachète les jeunes éditions Tanibis et publie son premier album. Il se fait arnaquer par un imprimeur indélicat, recrute un futur grand auteur lors d'un voyage aux États-Unis, démarche les libraires et va même jusqu'au FIBD d'Angoulême. Quelques caricatures et situations vécues amuseront le connaisseur de la petite édition, indé ou zinesque.
Tanibis, 72 p. n&b, 5 €
JEAN-PHILIPPE RENOUX

Jim Hawkins, T.2, Sombres héros de la mer, de Sébastien Vastra



Retour gagnant pour la dernière adaptation en date de *L'Île au trésor* de Stevenson, par Sébastien Vastra. Sa proposition d'intégrer l'histoire dans un univers d'animaux anthropomorphiques se montre toujours aussi pertinente. Vastra n'a pas à rougir au milieu des grands artistes qui se sont essayés à l'exercice. Ses personnages sont extrêmement expressifs et l'empathie se crée dès la première rencontre. Même avec Long John Silver. Et pourtant, vous savez qu'il ne faut pas faire confiance à ce gorille. Mais tout vous y pousse. Talent de l'artiste… Vastra est un excellent raconteur d'histoire, l'énergie qu'il insuffle par son trait et son découpage en sont deux illustrations supplémentaires.
Ankama, 56 p. couleurs, 14,90 €
YANECK CHAREYRE

Néogicia, T.2, Frères d'armes, de Fournier, Cardona et Torta



Fin de cycle pour l'adaptation BD du roman tiré de l'univers de *Noob*, la web-série culte. Sally Asigar passe enfin à l'action et nous permet d'explorer un pan peu traité de l'univers *Noob*, la faction de l'Ordre et son continent, Syrial. Mais surtout, celui de la faction de l'Empire qui est le cadre des aventures de *Noob*. C'est d'ailleurs fondamentalement de ce côté-là qu'arriveront les problèmes pour l'héroïne, qui découvre que la politique peut être menée très salement et à ses propres dépens. Une façon pour Fabien Fournier de forger le caractère du personnage, et en faire la *badass* qu'elle est devenue dans la web-série.
Olydri éditions, 48 p. couleurs, 13,50 €
YC

Les Amazones de Rossi découvrent l'amour

Elles sont un mythe, un fantasme, les Amazones. Guerrières et cavalières, belles et à demi-nue, archers aux flèches mortelles, elles vivent en Grèce dans l'Antiquité. C'est l'option choisie par Géraldine Bindi, qui signe le copieux et mouvementé scénario du *Cœur des Amazones*. Christian Rossi en a dessiné les 160 pages d'un trait fort, d'un réalisme tel que l'on est emporté par la chevauchée sauvage de ces femmes qui ont fait le choix d'une société où les hommes comptent (presque) pour du beurre.

© Bindi et Rossi / CASTERMAN

La Guerre de Troie a bien eu lieu et n'en finit pas. Des hommes dans le coin, il y en a plus que nécessaire et les Amazones qui vivent dans une forêt impénétrable les capturent. De préférence les plus beaux, les plus forts car ils sont destinés à leur faire des enfants. Ensuite, hormis une poignée de travailleurs, ces charmantes jeunes femmes les tuent comme tous les bébés masculins dont elles accouchent. Pas des marrantes ces dames qui ont créé, comme le dit dans le texte Géraldine Bindi, *« une cité fière et libre car interdite aux mâles autoritaires »*. Tout à fait d'actualité.

Christian Rossi dévoile comment cet album a vu le jour : *« Géraldine Bindi m'a juste proposé le thème. Les Amazones, on en parle dans la mythologie grecque mais aussi africaine, asiatique. C'est un mythe porteur. Géraldine a travaillé pendant ses études sur une pièce de Von Kleist,* Penthésilée reine des Amazones, *qui raconte son combat contre Achille, en tombe amoureuse, le tue et se suicide. Géraldine voulait en faire quelque chose depuis longtemps et on en est arrivés à l'idée d'une BD. Moi j'y ai aussi vu une guerre des sexes »*.

C'est vrai qu'elles ne font pas dans la dentelle et qu'au passage, capturer un héros comme Achille, un demi-dieu, pour se faire faire un enfant, ce serait royal. Mais les dieux et les déesses choisissent leur camp. *« À travers les récits d'Homère, on a gardé le côté épique effectivement, la continuation du mythe que l'on explore »*, confirme Rossi. Mais malgré leurs succès, leurs razzias et la Fête des Fleurs où elles s'en donnent à cœur et corps joie, les Amazones finissent par avoir des états d'âme. Le plaisir, la reproduction, parfait, mais pas de sentiments, au bout d'un moment, c'est frustrant.

© Jean-Laurent Truc

CHRISTIAN ROSSI

L'ÉNERGIE C'EST L'AMOUR

Et voilà Cupidon qui s'en mêle. C'est ce qui va semer la pagaille dans ce *Cœur des Amazones*, qui est aussi une histoire d'amour comme le constate Rossi : *« L'amour est plus fort que tout. La haine est un moteur, mais la grande énergie c'est l'amour. Il n'y a pas plus puissant. C'est le message de Géraldine Bindi »*.

Côté réalisme, on est servi par non seulement le dessin puissant de Rossi qui a mis trois ans à faire l'album avec batailles et combats au corps à corps dénudés, mais aussi par son choix pour la couleur : *« Avec l'album* Deadline, *j'avais goûté à la couleur directe. J'étais resté mitigé. Mon problème dans les* Amazones, *c'était le satin de la peau, car elles vivent presque nues. J'ai expérimenté le brou de noix que l'on peut délayer. Il devient clair, tire vers le jaune, le rose. C'est une teinte qui mute. J'ai seulement rajouté les arrière-plans au feutre car je ne voulais pas d'illustrations qui coupent le flux de la lecture. Il fallait garder une profondeur de champ »*. Un résultat impressionnant pour cette saga de feu et de sang.

Rossi maîtrise l'action avec sa montée en puissance, une progression logique et dramatique.

UN WESTERN MYTHOLOGIQUE

On pourrait presque parler de western. Rossi aime bien le terme *« mais un western mythologique. Il fallait des personnages variés pour suivre les joies et les tourments de ce groupe. La reine des Amazones est un héritage. Elles le sont de mère en fille. Je me suis calqué sur les Indiens des plaines américaines. La guérisseuse, c'est un peu un shaman. Elles sont avant tout solidaires et elles ont des rituels »*.

Cela n'a pas été facile pour Christian Rossi d'en finir avec ses Amazones : *« À la dernière planche j'ai pleuré, parce que je quittais une famille. Je me suis un peu écroulé car on avait aussi un vrai message bien incarné par cette histoire, avec une sortie honorable pour chaque héroïne »*.

Un tout autre registre pourrait s'offrir à Christian Rossi après les Amazones. Des guerriers certes, mais *« dans l'armée canadienne qui emploie des snipers indiens, un projet possible pendant la guerre 14-18, chez Casterman et écrit par un jeune scénariste cinéaste. À voir, et peut-être un* Salomé *avec Géraldine, mais pour l'instant on va attendre »*.

JEAN-LAURENT TRUC

LE CŒUR DES AMAZONES

de Géraldine Bindi et Christian Rossi, Casterman, 160 p. couleurs, 25 €

MAUDITS MÉTIS

Quand on évoque le sort des tribus indiennes, on a généralement l'habitude de penser aux massacres méthodiques ou aux spoliations ordonnées par les gouvernements américains pendant près de trois siècles. Mais le voisin canadien n'est pas en reste…

© Tisselli et Corteggiani / MOSQUITO

« JE ME SOUVIENS »[1]

En dépit de sa politique fédéraliste et bienveillante, le Canada n'est pas exempt de reproches sur ce sujet. On peut d'ailleurs soupçonner que la réhabilitation des autochtones dans ce pays vise en réalité à étouffer les volontés séparatistes – celle du Québec, notamment. Pendant longtemps, en effet, la Belle-Province a reçu le soutien des différentes tribus dans ses luttes contre la domination canadienne. La création de réserves indiennes bricolées à coups de passe-droits, de simulacres d'autonomie et de reconnaissance identitaire a participé au morcèlement de cette ancienne connexion ; les maladresses[2] du gouvernement québécois ont fait le reste. Il faut reconnaître dans cette entreprise de décohésion la marque de fabrique du libéralisme anglo-saxon qui, au sein de ses colonies, a toujours maintenu sa mainmise grâce à la discorde[3].

Exacerber les identités pour étouffer l'Histoire et ses vérités, tel serait donc la recette pour régner.

Si effectivement on examine la réalité historique, on ne peut qu'être frappé par la violence employée par le Canada pour annihiler les Indiens récalcitrants. En plus des massacres perpétrés pendant la guerre franco-indienne, des mesures comme la loi de « civilisation graduelle » (en 1857) s'ingénièrent à réduire à néant les cultures autochtones. Plusieurs révoltes furent aussi réprimées dans le sang comme celle dirigée par Pontiac (1763), celle des patriotes au Québec (1837-1838), mais aussi celles de Louis Riel et des métis du Manitoba (1869-1884).
Rappelons brièvement, en ce qui concerne cette dernière, que le Manitoba fut pendant quelque temps une sorte d'utopie où Indiens, métis, francophones et anglophones vécurent en bonne intelligence, jusqu'au jour où les autorités canadiennes décidèrent de prendre le contrôle de la province…

DR

GABRIEL DUMONT

NÉ SOUS X

L'album de Tisselli et Corteggiani prolonge l'épopée de Louis Riel en imaginant la fuite de Gabriel Dumont, l'un de ses plus importants alliés, après la bataille de Batoche. L'histoire commence avec la reddition de Riel aux forces armées canadiennes. Le chef des rebelles relativise sa défaite en parlant d'un espoir qui demeure intact. Si ses adversaires interprètent ses déclarations comme une preuve que tous les chefs insurgés n'ont pas été capturés, Riel fait davantage allusion à l'impact qu'auront les événements auprès des futures générations. Il comprend que son épopée est désormais inscrite dans l'Histoire.
La fuite de Gabriel Dumont assure donc la survie de la légende et la continuité du combat – chose que ce dernier porta après de nombreuses péripéties sur le terrain politique. Mais en dépit de cette échappée, l'album de Tisseli et Corteggiani souligne avec beaucoup d'à-propos que le véritable ennemi est loin d'avoir été vaincu. C'est effectivement l'indécision des métis, ou plutôt leur indétermination, qui permet aux Canadiens de faire la différence face à leur adversaire. Les sang-mêlé sont effectivement tiraillés entre deux identités antagonistes ; les uns portent l'uniforme royal, les autres fuient avec Dumont. Il en va de même pour les Québécois (ou Canadiens français) qui eux aussi s'affrontent dans les pages du *Chemin du couchant*. Aujourd'hui encore d'ailleurs, nos cousins d'Amérique peinent à se penser comme une nation et à se « déterminer ». Le brassage culturel en est l'une des causes.

Une société métissée est donc très souvent orpheline : elle est indécise, abandonnée à son sort et ne jouit pas de l'addition de deux identités. Elle n'en a en réalité aucune…

En plus des questions qu'il aborde et de son constat, *Le Chemin du couchant* illustre avec beaucoup d'élégance une tragédie aussi incroyable qu'exemplaire. Les paysages et les ambiances sont réalisés avec beaucoup de sensibilité et de nuances, comme le sont aussi les portraits des différents protagonistes
Un bel album intelligent qui mérite un coup de cœur.

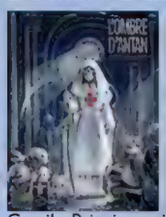
KAMIL PLEJWALTZSKY

[1] Devise du Québec
[2] La crise d'Oka en 1990 en est une parfaite illustration
[3] Tel est le cas en Irlande (opposition entre Catholiques et Protestants) et dans bien d'autres dominions ou colonies britanniques

LE CHEMIN DU COUCHANT

de Tisselli et Corteggiani, Mosquito, 56 p. coul., 14 €

L'Ombre d'antan, collectif



Un moment de l'histoire peu connu : la Serbie dans la guerre de 14-18. Si on sait que c'est à Sarajevo que l'assassinat de François Ferdinand par le nationaliste serbe de Bosnie Gavrilo Princip a mis le feu aux poudres, ce n'est pas pour autant que l'on connaît le lourd bilan que la Serbie a payé à la guerre – près de 1,5 millions de morts. Ces 14 histoires courtes, écrites et dessinées par une belle pléiade d'auteurs, de Rodolphe à Dobbs ou Dufranne pour la France, mais surtout une majorité de noms venus de l'Est, dont de Serbie comme Janjetov, Maza, Kordey ou Gajic, traitent de la Grande Guerre vue le plus souvent du côté serbe face à l'Autriche. Une préface à lire pour s'imprégner du contexte et un dossier historique en fin d'album bien fait rétablissent la mémoire de ce conflit sur un front oublié.

Inukshuk System Comics, 118 p. coul., 27 €

JEAN-LAURENT TRUC

Les Pionniers, collectif

Après l'expérience des dix premiers *Écho des savanes*, Gotlib fonde le journal d'humour *Fluide Glacial* le 1er avril 1975 ! Prudemment trimestrielle à ses débuts, la revue devient vite mensuelle. On y retrouve de nombreux collègues du *Pilote* de la grande époque, mais aussi des Américains et des découvertes, sans oublier le génial Franquin. Ce beau livre propose une compilation d'histoires des années 70 parfois oubliées, mais on y trouve également de nombreuses interviews des auteurs de cette période qui expliquent l'ambiance et les circonstances de départs, comme ceux de Boucq, Cabanes, Lucques ou Gibrat.

Fluide Glacial, 224 p. n&b, 25,90 €

MICHEL DARTAY

Leda Rafanelli - La Gitane anarchiste, de Sata, de Santis et Colaone

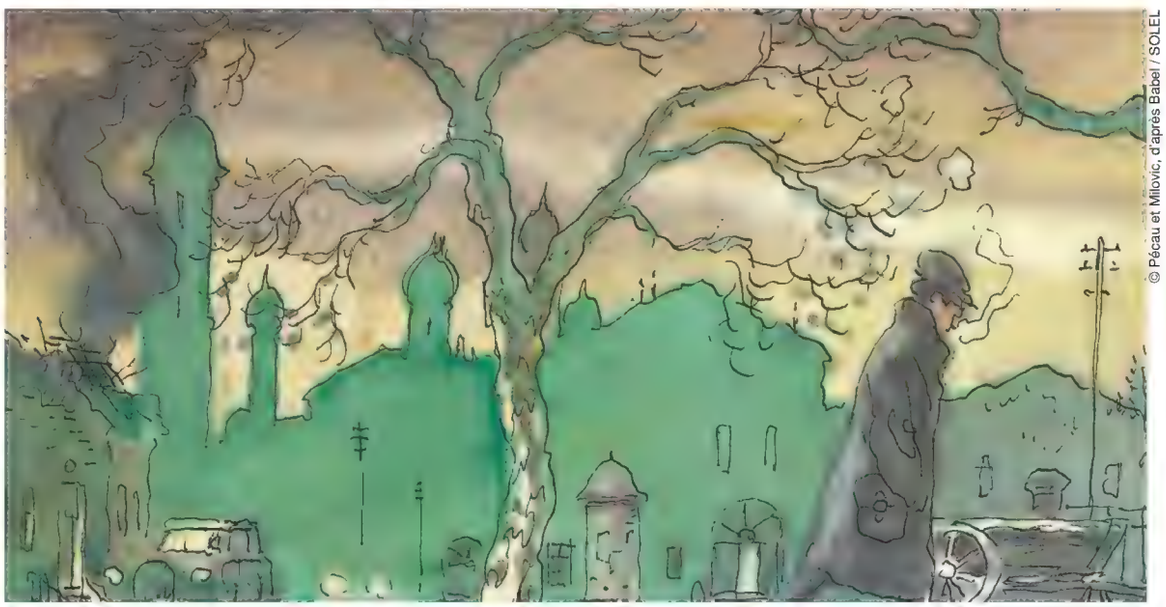
Libre et rebelle, Leda Rafanelli (1880-1971) est la femme aux milles vies ! Anarchiste, musulmane, chiromancienne, écrivain, partisane de l'amour libre, pacifiste, passionnée par l'Égypte… Elle n'était pas à une contradiction près et elle a marqué les milieux intellectuels du début du XXe siècle italien. Cette biographie, pleine de poésie et de rêve, montre comment elle a été l'artisane de son destin, sa constante inconstance la menant aussi au chagrin. Très beau (Colaone a reçu le prix de la meilleure dessinatrice pour ce titre au Festival de Lucca en 2017), ce one-shot donne aussi une image très précise et documentée de l'activisme du début du siècle dernier. Un excellent album pour en apprendre plus sur la vie de cette incroyable et méconnue héroïne romantique.

Steinkis, 216 p. n&b, 20 €

HÉLÈNE BENEY

Embedded avec LA CAVALERIE ROUGE

Un classique de la littérature russe adapté en BD par un amoureux de l'Histoire, une époque racontée avec virtuosité à travers un recueil de nouvelles…



© Pécau et Milovic, d'après Babel / SOLEIL

L'écrivain Isaac Babel rencontre Maxime Gorki en 1916. Intéressé par l'auteur, ce dernier lui intime cependant de mettre de côté ses envies d'écriture et de parcourir le monde afin de combler le manque d'une véritable expérience du vécu des hommes qui transparaît dans ses œuvres. Babel va donc s'engager dans l'Armée rouge en tant que correspondant de guerre. Pendant plusieurs mois, il accompagne la cavalerie et publie articles et nouvelles dans le journal *Le Cavalier rouge*. À son retour, Isaac Babel publie un recueil des histoires écrites pendant cette période. Cet ouvrage, considéré comme un chef-d'œuvre littéraire, va être l'objet de nombreuses critiques car la compagnie militaire qui en est le sujet y est présentée de manière ambiguë plutôt qu'avec la gloire et les faits d'arme qu'elle revendique.

Tour à tour critiques, oniriques, satiriques, importantes, ces nouvelles offrent un voyage dans la condition humaine de l'époque, souvent faite de choix politiques et de violence. On y croise un regard brut sur la barbarie de la guerre et des réflexions dissidentes sur les rapports des soldats aux chevaux, aux paysans, aux Juifs, aux infirmières. Au final, à la place d'un ouvrage de propagande sur la grandeur de l'armée russe, c'est la singularité des cosaques et la cruauté du monde qui sont représentées.

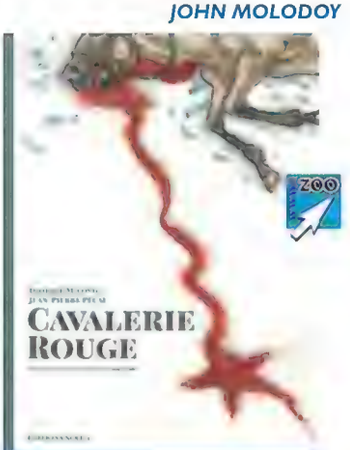
HAUTE FIDÉLITÉ

Ce sont les premières histoires de ce recueil que l'on retrouve adaptées aujourd'hui par Jean-Pierre Pécau dans cet album étonnant. Si l'on est bien dans les codes de la bande dessinée, le travail de transformation conserve le caractère littéraire de l'ensemble. Très proche de la traduction choisie par le scénariste, certaines pages comportent de longs récitatifs permettant de prendre connaissance du style originel de Babel. Cette fidélité permet également de s'imprégner du ton singulier de cette cavalerie rouge. Le lecteur qui y viendrait sans connaître l'œuvre initiale mettra sans doute un certain temps à recomposer la mosaïque de ces récits et à en trouver le rythme.

Visuellement, Djordje Milovic fait un travail admirable, ses noirs et blancs sont somptueux mais les pages qui se complètent de couleur sont encore plus impressionnantes. L'ambiance qui se dégage de l'ensemble vient à merveille renforcer l'univers unique de l'auteur.

Il est des albums qui confirment l'appartenance de la bande dessinée à la littérature, celui-ci en est sans nul doute un fort bon représentant.

JOHN MOLODOY



LA CAVALERIE ROUGE

de Jean-Pierre Pécau et Djordje Milovic d'après Isaac Babel, Soleil, 144 p. coul., 18,95 €

LE « MAKAKA SPIRIT »

En août 2017, Makaka Éditions a fêté ses 10 ans. Rencontre avec les co-fondateurs Karine Laca et Shuky Médina, installés dans le sud de la France.

Quel bilan tirez-vous de cette première décennie ?

Début 2007, nous avons créé le site 30joursdebd.com destiné à mettre en valeur des auteurs inconnus. En créant Makaka Éditions, nous voulions aller jusqu'au bout de notre démarche et, dix ans après, nous sommes fidèles à notre vocation : dénicher des talents. Nous avons fait connaître au grand public une quarantaine de jeunes auteurs, avec lesquels nous travaillons toujours : Ced, Gorobei, Johan Troïanowski, Stivo, Raoul Paoli, Iléana Surducan, MC, 2D, Boutanox, Ian Dairin... La confiance, la fidélité, la liberté de création et un état d'esprit professionnel mais amical, voilà ce qui fait notre spécificité… ce que nos auteurs appellent le « Makaka spirit » !

Quelle est la réception de votre catalogue auprès de votre lectorat ?

Nous avons fédéré une jolie communauté, nous le constatons sur notre page Facebook et lors des festivals, durant lesquels nos lecteurs fidèles viennent faire le plein de livres dédicacés chaque année. Nous avons également la chance de travailler avec des libraires qui nous soutiennent et invitent nos auteurs en dédicace, et avec un diffuseur qui défend nos ouvrages avec conviction. Cependant, il reste difficile d'obtenir la visibilité que nous souhaiterions en rayons. La surproduction éditoriale mène la vie dure aux éditeurs indépendants.

Comment définiriez-vous votre ligne éditoriale ?

Nous n'avons pas de « stratégie ». Nous ne passons aucune commande à nos auteurs après avoir flairé des sujets à succès, nous ne cherchons pas les coups marketing : nous éditons les projets que nous aimons, ceux qui nous inspirent, nous font rire et nous émeuvent. Nous offrons un maximum de liberté à nos auteurs, tout en leur assurant notre supervision. Nous travaillons vraiment en collaboration et mettons beaucoup d'énergie à les accompagner dans leurs envies. Nos titres sont majoritairement tous publics, avec plusieurs niveaux de lecture. Le potentiel du scénario et la qualité graphique sont au centre de notre décision, avec le « truc en plus » qui crée une aventure hors du commun, apte à éveiller l'intérêt des lecteurs. La création des couvertures est toujours un moment d'échanges intenses, car c'est un élément primordial que nous tenons à maîtriser. Nous veillons à éditer de beaux livres-objets, imprimés en France. En dix ans, notre catalogue compte 67 titres. Notre fierté : 33 titres ont été distingués à travers 56 labels, nominations et prix. C'est important pour nous, et la preuve que notre travail est légitime, apprécié et reconnu.

Pouvez-vous nous parler des « BD dont vous êtes le héros »©, lancées en 2012 ?

Le lecteur se voit confier une mission qu'il doit mener à bien en choisissant son personnage et en avançant de case en case, selon les chemins qui lui semblent opportuns. L'aventure est parsemée d'énigmes, de pièges, d'ennemis... Selon sa façon d'évoluer, le lecteur peut gagner des bonus pour terminer sa mission en beauté. À ce jour, cette collection compte une trentaine d'ouvrages aux univers variés : thriller, enquête, aventure… Il y en a pour tous les goûts et tous les âges, dès 7 ans ! En 2018, nous allons encore plus loin dans le concept en éditant le jeu de société *Baïam* – Le jeu dont VOUS êtes LES héros©. Il s'agit de quatre BD dont vous êtes le héros© coopératives, pour un à quatre joueurs. L'objectif est de mener à bien une quête commune, simultanément.

© Ced

Quels sont vos projets pour 2018 ?

Nous poursuivons la création de nos jeux de société, avec notamment un opus sur Sherlock Holmes. Pour cela, nous nous sommes associés à Blue Orange, avec qui nous travaillons déjà sur la vente des BD dont vous êtes le héros© à l'étranger (20 titres traduits dans cinq pays). Côté « BD classiques », nous nous ouvrons à la SF avec *Edge of skyet HVK*, et des suites très attendues avec *Féréüs le Fléau* 2, *Charlotte et moi* 2 et 3 et *Mystery* 3. 16 nouveautés paraîtront d'ici 2019. Enfin, nous fêterons nos 10 ans avec tous nos auteurs, du 25 au 27 mai, au festival BD de Puteaux.

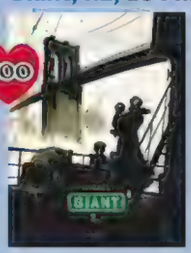
PROPOS RECUEILLIS PAR
JULIE BORDENAVE

© Ced et Iléana Surducan / MAKAKA ÉDITIONS

INFOS PRATIQUES

- **SITE :** www.makaka-editions.com
- **PAGE FACEBOOK :** Makaka Éditions
- **ACHAT DES LIVRES :** sur le site de Makaka Éditions (sans frais de port), ou dans toutes les librairies et boutiques de jeux (uniquement pour les BD dont vous êtes le héros©).

Giant, T.2, de Mikaël



Dans le premier tome, justement récompensé par le Prix BD RTL en 2017, on assistait à la vie pleine de danger des ouvriers irlandais qui construisaient les gratte-ciels de New York vers 1960. Le taiseux Giant avait pris sous sa protection un jeune Irlandais qui décéda. N'ayant pas le courage d'annoncer la triste nouvelle à la veuve restée au pays, Giant entretint avec elle une relation épistolaire, se faisant passer pour son mari disparu. Jusqu'au jour où, débarquée à New York, elle fit irruption à son domicile et lui demanda des comptes. Le trait est impressionnant, et l'histoire pleine d'émotions dans un contexte historique réel (la construction du célèbre Rockfeller Center).

Dargaud, 64 p.couleurs, 13,99 €

MICHEL DARTAY

Ira Dei, T.1, L'Or des caïds, de Brugeas et Toulhoat

Les auteurs des remarqués *Roy des Ribauds* et du *Block 109* démarrent une nouvelle série chez Dargaud ! L'action se situe dans un cadre et une époque peu fréquentée, la Sicile en 1040 ! Le contrôle de ce point stratégique permet de dominer la Méditerranée. Le mercenaire normand Tancrède (alias Robert) propose ses services au chef des Byzantins pour reprendre Taormine aux Musulmans. Baignée de couleurs lumineuses, l'histoire plaira aussi bien aux amateurs d'*heroic-fantaisy* qu'aux admirateurs de *Game of Thrones,* car il y a intrigues et trahisons, et bien évidemment de la violence et des combats épiques.

Dargaud, 64 p. couleurs, 13,99 €

MD

Yuna de la pension Yuragi, T.1, de Tadahiro Miura

« Je ne connais qu'une méthode d'exorcisme, le pain dans la gueule. » Difficile à appliquer lorsque l'esprit à évincer est celui d'une jolie jeune fille, inoffensive de surcroît. Voici les prémices du nouveau harem manga de pika. On commence par une pension plus ou moins désaffectée dont le héros doit s'occuper, on saupoudre de jeunes filles excentriques plus ou moins bourrées et on rajoute un fantôme pour faire bonne figure. On est en présence d'un pur mélange de *Bimbogami* et de *Love Hina,* pour le plus grand plaisir de tous les amateurs de comédies légères saupoudrées de petites culottes pas tout le temps éthérées.

Pika, 192 p. n&b, 6,95 €

ALEX MÉTAIS

Faire corps avec l'ennemi

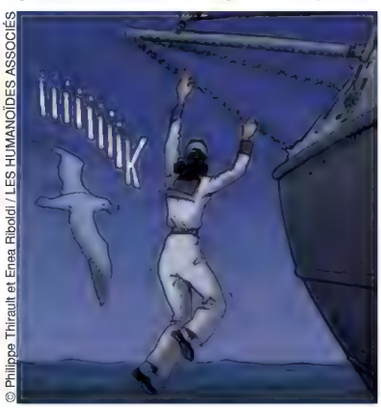
Philippe Thirault et Enea Riboldi signent le premier tome d'un diptyque à la croisée de l'aventure maritime, du récit d'espionnage et de la chronique romantique dans lequel se côtoient le feu et la glace, la séduction et la trahison.

© Philippe Thirault et Enea Riboldi / LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

En 1916, la Première Guerre mondiale bat son plein. Sur mer, un navire de guerre anglais arrête un voilier afin de vérifier qu'il ne s'agit pas du vaisseau corsaire allemand qui, depuis quelque temps, s'en prend à des navires marchands, s'appropriant leur cargaison avant de les couler. Le bateau est manifestement un navire norvégien. Le capitaine anglais ne s'est-il pas laissé abuser ? Et n'a-t-il pas, malgré lui, fourni des indications précieuses ?

JEUX DE DUPES

Ce premier tome de *L'Aigle des mers* se présente comme une partie de jeu du chat et de la souris entre belligérants, intérêts nationaux ou personnels, se combinant ou s'affrontant. Trahison, rébellion, utilisation d'un personnage pour faire ce qu'il est impossible d'effectuer soi-même, recours à la séduction… Tout, ici, tient du jeu de dupes. L'une des forces de cet album est la manière dont les auteurs laissent aux personnages le soin de se passer le relais, un premier conduisant à un deuxième qui, lui-même, amène à rencontrer un troisième… Cette procédure, pas si courante, permet de placer des leurres pour les personnages comme pour le lecteur. Ainsi, une fois les principaux personnages identifiés, les combinaisons entre eux varient et ne sont pas toujours telles qu'elles paraissent être.



© Philippe Thirault et Enea Riboldi / LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

L'ESPOIR D'UN MONDE MEILLEUR

Comme elle le précise, ayant *« vécu une jeunesse libre au Chili »*, mais désormais promise à un vieil armateur nantais qu'elle ne connaît pas, Pénélope, la jeune femme au centre de cette histoire, aimerait qu'après la guerre les femmes *« aient une place pleine et entière et ne soient plus obligées de se soumettre à un destin tout tracé ». L'Aigle des mers* parle ainsi d'un monde en train de disparaître et utilise une femme immergée dans un univers d'hommes comme témoin et guide du lecteur.

Si dialogues et situations sont parfois attendus, rebondissements et surprises se succèdent. Quant au dessin d'Enea Riboldi, élégant, il contribue à développer la dimension romantique du récit, celle-ci s'accentuant – peut-être même un peu trop ! – au fil des pages pour atteindre son paroxysme à la fin.

BORIS HENRY

L'AIGLE DES MERS, T.1
ATLANTIQUE 1916
de Philippe Thirault et Enea Riboldi, Les Humanoïdes Associés, 56 p. coul., 14,50 €

Les sorties Mosquito du mois d'avril-mai

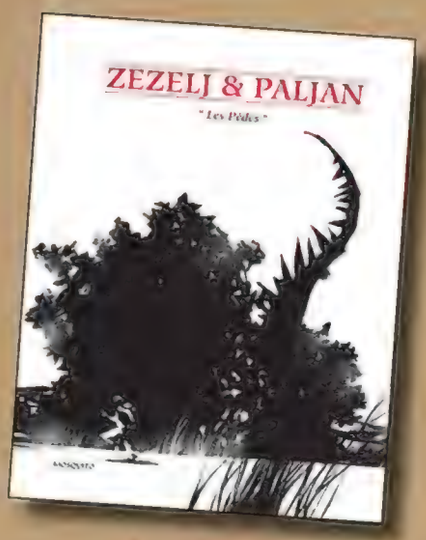
ZAO DAO

Cuisine chinoise

Zao Dao, la jeune prodige auteure de « **Le Souffle du vent dans les pins** », met en scène des moments de la vie quotidienne chinoise autour la gastronomie.

Le Petit Poucet

Louis Le Hir revisite de façon originale le célébrissime conte de Charles Perrault.



« Les Pédés »

Danijel Zezelj fait le récit poignant de deux adolescents victimes de l'homophobie.

Klon

Rome 2072, Rocco programmeur défoncé doit installer de nouveaux systèmes de sécurité au ministère de la santé. Hélas pour lui un commando lourdement armé s'est introduit dans les bureaux…

Infiltration en BD

En 2004, pour la Gamecube de Nintendo, sort le remake du troisième opus de la saga vidéoludique *Metal Gear*, un sommet du jeu tactique d'infiltration… Dans la foulée promotionnelle entourant cet événement, une adaptation en BD est commandée. Comment donner ses lettres de noblesse à un tel produit dérivé, dont l'intrigue reprend celle du jeu, à la fois tartignolle et tarabiscotée ? En confiant la partie graphique à une star alors montante du neuvième art : Ashley Wood. L'artiste australien, fort doué, torture sa palette graphique sur 300 planches, en alternant moments de bravoure et consternante paresse (la première moitié). Alors que les graphismes 3D du jeu ont forcément vieilli, ce pari d'avoir recours pour l'adaptation à un artiste au style pictural très éloigné de l'hyper-réalisme se révèle judicieux et les planches gardent énergie et fraîcheur.

***Metal Gear Solid : Projet Rex*, de Kris Oprisko et Ashley Wood, Mana Books, 304 p. couleurs, 18 €**

VLADIMIR LECOINTRE

Guibert en tête-en-tête

Les entretiens avec des auteurs de bande dessinée ne datent pas d'hier, mais celui réalisé par Bettina Egger est particulier en cela qu'il est entièrement dessiné. Faisant partie de son projet de thèse à l'université de Salzbourg, *Entretien avec Emmanuel Guibert* est le résultat d'une conversation entre les deux dessinateurs, dans l'atelier de l'auteur de *La Guerre d'Alan*. Bettina Egger évite l'écueil des plans répétés sur le visage des interlocuteurs en représentant le plus possible les sujets évoqués. L'album, de lecture très agréable, s'attache à décrire la façon de travailler d'Emmanuel Guibert plutôt que le contenu de son œuvre. Un petit côté « technique », que l'on n'a pas forcément l'habitude de lire.

***Entretien avec Emmanuel Guibert*, de Bettina Egger, Jarjille, 64 p. n&b, 14 €**

THIERRY LEMAIRE

Sous les pavés, des piafs

Apparus il y a 50 ans sur l'ORTF, les Shadoks ont fait voler les plumes d'une société rigide à coup de devises débiles et géniales à la fois, ainsi que d'un humour absurde qui a fait florès. Retrospectivement, ces volatiles stupidement logiques ont-ils été annonciateurs du vent de révolte qui s'est levé sur la France en mai 68 ? Ils ont en tous les cas été à l'origine d'une controverse significative, comme en témoignent les coupures de journaux d'époque reprises dans cet ouvrage. Grand spécialiste de l'œuvre de Jacques Rouxel, Thierry Dejean a rassemblé nombre de documents inédits sur la première floppée d'épisodes (la « saison 1 » comme on dirait aujourd'hui) en revenant sur l'usage de « l'animographe », la bande-son ou encore les influences d'une série qui a remarquablement bien vieilli.

***Les Shadoks de Jacques Rouxel*, par Thierry Dejean, Hoëbeke, 224 p. couleurs, 25 €**

OLIVIER PISELLA

HUGO PRATT
SOUS L'ŒIL DE L'ETHNOLOGUE

Hugo Pratt n'avait pas eu une telle exposition hommage depuis sa mort en 1995. Le musée des Confluences de Lyon accueille « Hugo Pratt - Lignes d'horizon », et propose un dialogue entre les cases de l'œuvre du Maestro et les objets ethniques qui s'y rapportent. Très appétissant.

QU'EST-CE QUE TU AS TROUVÉ CETTE FOIS-CI ?
TU ES UNE AUTORITÉ EN LA MATIÈRE, QUE PENSES-TU DE CETTE PETITE STATUE ?
C'EST UN CHEF D'ŒUVRE, UNE PIÈCE UNIQUE DE LA CIVILISATION TLATILCO, MAIS ÇA TU LE SAVAIS DÉJÀ… QUE VEUX-TU QUE JE TE DISE D'AUTRE ?

© Cong SA. Suisse. Tous droits réservés

L'idée était dans les cartons depuis une petite dizaine d'années. L'exposition a failli se faire avec le musée du Quai Branly. Et finalement c'est le musée des Confluences qui rafle la mise. La vision ethnographique de l'œuvre de Hugo Pratt sera donc présentée à Lyon, du 7 avril 2018 au 24 mars 2019. Presque un an pour découvrir les chefs-d'œuvre du Maestro à l'aune des collections d'un musée qui concernent aussi bien l'Afrique, l'Asie que l'Amérique. « *Les deux tiers de la petite centaine d'objets exposée viennent du musée des Confluences*, précise Michel Pierre, co-commissaire de l'exposition. *C'est une des raisons qui ont conduit à choisir cette institution.* » Le reste est prêté par le Quai Branly, le musée du Cinquantenaire à Bruxelles et des collections privées. L'ancrage des scénarios de Pratt dans la réalité des peuples autochtones du monde entier est en effet une des caractéristiques de son œuvre. Le début de son adolescence en Éthiopie, au contact des Danakils, n'y est sans doute pas étrangère. Dans ses bandes dessinées, Maoris, Indiens d'Amazonie et d'Amérique du Nord, Zoulous et bien d'autres encore ont un rôle de choix. Et le conteur vénitien prend plaisir à caractériser ces personnages par un objet, un vêtement, une arme ou encore une œuvre d'art traditionnels. Décrypter les récits à la lumière de l'ethnologie est donc d'une grande pertinence.

© Olivier Garcin - musée des Confluences

FACÉTIEUX HUGO PRATT

Dans un espace de 750 m², avec une hauteur sous plafond qui peut atteindre 12 mètres, des agrandissements de cases de Pratt dialoguent avec les objets ou motifs graphiques qu'elles contiennent. « *Dans les vitrines aux arêtes très marquées pour rappeler les contours d'une case de BD, une centaine d'objets rappellent ceux qui sont dessinés*, explique Yoann Cormier, chargé de projet au musée des Confluences. *La documentation joue un rôle important dans l'œuvre de Pratt.* » Documentation qu'il réinterprète souvent pour brouiller les pistes. « *Il joue avec le vrai et le faux*, ajoute Yoann Cormier. *Il déplace parfois volontairement une population dans une autre partie du globe. Il sait que les crânes de cristal sont des faux du XIXe siècle, mais il s'amuse à les placer dans les mains de prêtres précolombiens.* » Les visiteurs vont ainsi s'immerger dans l'univers de Pratt, rythmé suivant les aires géographiques abordées dans les albums. « *La première partie de l'exposition concerne la vie de Pratt et ses influences*, complète Michel Pierre. *Notamment le cinéma et les auteurs américains comme Milton Caniff, dont nous aurons cinq planches originales. Pour illustrer cette partie, nous aurons également 130 originaux de Pratt, planches et aquarelles. Nous avons voulu faire de cette invitation au voyage quelque chose de très visuel.* »

THIERRY LEMAIRE

HUGO PRATT LIGNES D'HORIZONS

du 7 avril 2018 au 24 mars 2019 au musée des Confluences, Lyon

© Manuele Fior / ICI MÊME

UN SUPERBE BOUQUET DE FIOR

Manuele Fior n'est pas qu'un auteur de bande dessinée. Avec *L'Heure des mirages*, recueil de ses meilleurs dessins, il montre qu'il est aussi un illustrateur hors pair. Plongée jouissive dans le monde de Fior.

Il y a les dessinateurs qui restent dans leur sillon, aussi talentueux soit-il, et ceux qui se renouvellent constamment, obsédés par l'idée de faire mieux car différemment. À l'exemple d'un Emmanuel Guibert ou d'un David Prudhomme, Manuele Fior fait partie de cette seconde catégorie. Celle des artisans, qui expérimentent à longueur de journées, passant des heures à choisir un papier, un pinceau ou un tube de gouache. « *Souvent, dans mon lit, je pense à la technique* », confesse le natif de Cesena. La lecture de *L'Heure des mirages* en est la preuve saisissante. Lecture, car les 156 illustrations choisies pour ce recueil sont régulièrement commentées par l'auteur. Ses réflexions portent à la fois sur le dessin en vis-à-vis et sur son appréhension de la technique picturale en général, souvent liée à ses souvenirs. Une sorte de *masterclass* express très inspirante qui passe en revue toutes les facettes de son art. Au passage, Manuele Fior dévoile quelques-unes de ses influences (Lorenzo Mattotti, Winsor McCay, Pablo Picasso) et son attirance pour l'art brut (Aloïse Corbaz, Augustin Lesage, Carlo Zinelli).

© Manuele Fior / ICI MÊME

KALÉIDOSCOPE

Mais le principal plaisir de *L'Heure des mirages* est bien entendu la découverte des dessins, dont chacun accroche l'œil, que ce soit par le sujet, la composition, le travail des couleurs ou de la luminosité, ou tout cela à la fois. Les techniques variées (fusain, acrylique, gouache, feutre…), les multiples directions de recherche formelle (dessin précis ou au contraire nerveux et rapide, ébauché ou très détaillé…), le choix des sujets (portraits, paysages, scènes…) procure une lecture qui est tout sauf répétitive. À l'instar de la superbe couverture, ce qui frappe le plus dans ce kaléidoscope de près de 200 pages, c'est peut-être la force des couleurs. Mais pas seulement. Une mine de petits détails, ici la vie étonnante d'une silhouette, là l'originalité d'un rendu, là encore une tache de lumière, excite l'imagination. Du grand art.

THIERRY LEMAIRE

⇨ L'HEURE DES MIRAGES
de Manuele Fior,
Ici même, 200 p. couleurs, 26 €

Le Petit Ver tout nu, de Thierry Dedieu

Qui a vu, dans la rue, tout menu, le petit ver de terre ? Si vous savez répondre à cette question, c'est que vous connaissez la comptine pour enfants qui joue sur les mots et les rimes comme avec la vie du petit ver tout nu qui risque d'être dévoré tout cru par la grue. Bref ! Thierry Dedieu, dont les multiples albums et créations sont toujours pertinents et originaux, s'est basé sur les constatations des spécialistes de la petite enfance pour créer cette collection intitulée *« bon pour les bébés de 0 à 3 ans »*. Après *L'Empereur, sa femme et le petit prince* ou *Une souris verte* (une dizaine de titres déjà parus), réjouissez vos bambins avec l'histoire de ce petit lombric naturiste. Des albums ultra simples mais intelligents, pour ne pas prendre les bébés pour des petits vers tous nus.

Éd. du Seuil, 12 p. n&b, 14,50 €

HÉLÈNE BENEY

Le jour où les ogres ont cessé de manger des enfants, de Coline Pierré et Loïc Froissart

Pendant longtemps, les ogres se nourrissaient exclusivement d'enfants. Élevés en plein air, nourris au bio et engraissés avec de bons produits, ces enfants firent les beaux jours des repas des ogres, jusqu'au jour où ils devinrent non comestibles… Malgré le temps et les moyens, rien n'y fait, les enfants les rendent affreusement malades. Le conseil des sages vote le changement d'alimentation : il faut devenir végétarien… Derrière ce conte moderne et drôle, les auteurs parlent du changement, d'écologie, de contamination alimentaire et aussi de végétarisme ! À déguster dès 5-6 ans.

Rouergue, 40 p. couleurs, 15,50 €

HB

Mes chiffres rugueux Montessori, de Santini, Frossard et Kachel

Méthode pédagogique respectant les rythmes de l'enfant ultra en vogue depuis quelques années, la méthode Montessori apporte un modèle d'activités qu'on peut facilement mettre en œuvre à la maison. Ici, les éditions Gründ proposent d'apprendre les chiffres et les nombres jusqu'à 20 (existe aussi avec les lettres pour apprendre l'écriture cursive et la lecture) avec des cartes rugueuses, des exercices et un mode d'emploi. Hyper simple, facile d'utilisation et abordable, ce cahier peut aider tous les enfants à matérialiser les mathématiques de base et à comprendre les quantités. Utile et intemporel.

Gründ, 7,50 €

HB

LÉGENDAIRES MYTHICS

Après le succès des *Légendaires*, ses créateurs lancent une nouvelle série plus orientée ados : *Les Mythics*. Six tomes d'une lutte acharnée contre le Mal, consacrés à un personnage et son pays, dessinés par un artiste différent. Efficace et plutôt drôle, le premier tome arrive en librairie.

© Ogaki, Sobral, Lyfoung et Jenny / DELCOURT

Il y a fort fort longtemps, le Mal absolu fut vaincu par six héros humains aux pouvoirs surnaturels. Enfermé par cette super team dans le désert rouge de la planète Mars, le Mal ne risquait pas de revenir répandre sa terreur sur la Terre. Malheureusement, avec les avancées spatiales et la conquête de Mars par une expédition japonaise, le Mal est à nos portes ! Prenant secrètement le corps du spationaute Sakurako Abe comme vaisseau, le Mal est silencieusement de retour sur Terre… Les descendants des six héros antiques vont devoir quitter leur petite vie tranquille pour faire face à leur destin : sauver le monde !

© Ogaki, Sobral, Lyfoung et Jenny / DELCOURT

THE SPECIAL ONE

La première aventurière à sortir de sa vie de lycéenne est Yuko, une jeune Japonaise anticonformiste au caractère volcanique. À la faveur d'une répétition avec son groupe de rock, elle découvre qu'elle a une marque en éclair dans le cou : s'ensuit alors l'apparition d'un vieux pépé à corne (le sien, son aïeul !) qui lui annonce qu'elle est l'Élue. Elle découvre alors qu'elle est Raijin, le grand guerrier de la Foudre. Elle peut maîtriser les éclairs, le son de la foudre et accessoirement tout courant électrique, ce qui s'avère tout de même très pratique. S'annonce alors un combat contre la montre pour éviter la propagation du Mal sur Terre, alors que déjà les catastrophes naturelles s'enchaînent. Réussira-t-elle, avec l'aide de l'esprit de son aïeul et ses attributs magiques, à repousser la destruction du Monde ?

SUPER-HÉROS DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

Au fil des six tomes, on découvrira un nouveau personnage et son pays (Parvati en Inde, Amir en Égypte, Abigail en Allemagne, Miguel au Brésil, Neo en Grèce) qui viendront gonfler l'équipe des super-héros contre le Mal. Chaque opus sera dessiné par un artiste différent (Jenny, Alice Picard, Philippe Ogaki, Dara, Jérôme Alquié et Fred Charve), ce qui présage d'un rythme de sortie soutenue. Avec un ton résolument humoristique et une équipe mixte (trois garçons, trois filles), cette série s'adresse à tous et s'avère sympathique et moderne. À voir si le bouche-à-oreille en fera le même succès que les incontournables *Légendaires*.

HÉLÈNE BENEY

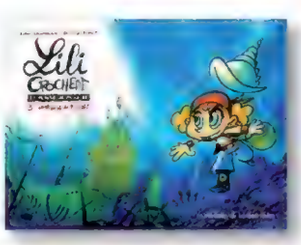
LES MYTHICS T. 1

d'Ogaki, Sobral, Lyfoung et Jenny, Delcourt, 56 p. coul., 10,95 €

Les éditions de la Gouttière seront à Livre Paris du 16 au 19 mars ! (stand n°C32)

les éditions de la Gouttière

De la bande dessinée sans texte aux albums pour les grands : il y en a pour tous les âges et tous les goûts aux éditions de la Gouttière !



En librairie le 7 avril !

Une épouvante conjuguée

Lecteurs, lectrices, Belges, Belges, auteurs, auteur(e)s (autrices, autratrices, auteuses, etc.), sages-femmes, sages-hommes, émasculés du subjonctif et transgenres en tous genres, bonjour !

Certes, certes, se moquer des incontinents c'est mal… Mais les modes pitoyables pour les néologismes, l'orthographe inclusive et le politiquement correct méritent toutes d'être remises à leur place d'origine, c'est-à-dire au fond du couloir à gauche (merci de tirer la chasse après défection [ou défécation]).

On aurait tort de croire que cette obstination à distribuer des zigounettes et des pilou-pilous partout, tout le temps et à toutes les sauces soit un phénomène récent. Depuis des temps immémoriaux en effet, la société occidentale s'évertue à contenir les individus selon leur appartenance sexuelle. Pendant que certains (et certaines) imaginent que c'est en châtrant la langue française que les solutions aux inégalités seront résolues, il existe encore une littérature, un cinéma, une industrie du divertissement et tout un tas de produits de consommation abusivement destinés et codifiés selon le genre des individus.

AU MASCULIN…

La bande dessinée, après avoir été considérée comme un divertissement mineur, pour mineurs, n'est maintenant plus tout à fait cette sous-littérature destinée, au mieux, aux préadolescents masculins. Les récits ont grandi de concert avec les lecteurs, mais aussi avec les bouleversements sociaux et les modes. Au milieu des années 50, les éditeurs ont commencé à élaborer des magazines en tâchant de viser à chaque fois un lectorat précis. Sous l'impulsion du succès rencontré par les premières ventes, les périodiques pour les filles se sont mis à foisonner dans les rayonnages. À quelques exceptions près, l'essentiel de ces nouveaux titres se composait de bleuettes ou de drames amoureux déclinés à toutes les sauces. Il faudra attendre la fin des années 70 pour qu'un premier et unique magazine mette à mal l'idée selon laquelle surnaturel et épouvante ne peuvent interpeller un sexe décidément trop faible pour supporter « l'étrange ».

… ET AU FÉMININ

La revue en question s'intitulait *Misty* ; elle a vu le jour en Angleterre, au moment où le monde de la bande dessinée anglo-saxonne s'enrichissait de grands scénaristes biberonnés au cinéma de genre, au fantastique et à la science-fiction. Pat Mills, l'un de ceux-là, créa le périodique en partant du principe que les succès cinématographiques de *Carrie, Satan mon amour*, ou d'*Audrey Rose* auprès des spectatrices tenaient dans le simple fait que les personnages centraux étaient des femmes. Pour le scénariste, la question du registre auquel appartient le récit est secondaire ; c'est bel est bien le regard porté sur la narration qui fait la différence. À partir du moment où des événements sont conjugués au féminin, ils interpelleront toujours – avec plus ou moins de bonheur – les autres femmes.

L'anthologie de *Misty* publiée par les éditions Délirium propose plusieurs scénarios ambitieux (*Les 4 visages d'Ève* et *Les Sentinelles*, plus particulièrement) où les personnages principaux sont des adolescentes qui n'ont rien de stéréotypées. Ces histoires qui, finalement peuvent être appréciées par tous, font la démonstration de l'absurdité à vouloir cantonner les sexes dans des cases prédéfinies ; un beau paradoxe que voilà, puisque que le magazine *Misty* a été pensé à l'origine pour les jeunes filles.

Et puisqu'il est question de paradoxe, notons que les pseudo-féministes qui revendiquent leur volonté d'enfermement dans des vocables imbéciles sont finalement aussi sectaires que ceux qui les parquaient jadis dans des niaiseries à l'eau de rose ou dans des divertissements ennuyeux…

KAMIL PLEJWALTZSKY

SCÉNARIO DE MALCOLM SHAW - DESSINS DE BRIAN DELANEY

© Fleetway / DÉLIRIUM
J'AIMERAIS BIEN SAVOIR CE QUE MAMAN ESSAIE DE ME CACHER. LA CICATRICE A-T-ELLE UN RAPPORT AVEC LE POUVOIR ?
DURANT LA NUIT, ALORS QUE ROSEMARY DORT…
AAAAAAH !
DES FLAMMES… ÇA BRÛLE… JE DOIS M'ÉCHAPPER…

MISTY - ANTHOLOGIE

collectif,
éditions Délirium,
176 p. n&b, 24 €

L'horreur par la suggestion

Les décennies passent et H. P. Lovecraft demeure la figure majeure de la littérature fantastique et horrifique américaine. Alors que l'arrivée de son œuvre dans le domaine public a donné lieu à une sinistre cohorte de produits triviaux, il est bon de se replonger dans les adaptations minutieuses, tout en suggestion, du maître argentin Alberto Breccia.

Les textes de Lovecraft, qui ne cessent d'évoquer des éléments qualifiés « d'indescriptibles » ou même « d'indicibles », sont un véritable défi à retranscrire en images. Breccia le relève avec entrain à 54 ans : il gagne sa vie avec la bande dessinée depuis déjà plus de trois décennies et demeure soucieux de ne pas noyer le plaisir du dessin dans la routine. Chronologiquement, ses adaptations de Lovecraft, presque toutes réalisées entre 1973 et 1975, se situent donc après son *Éternaute* et avant *Le Cœur révélateur* et ses autres travaux inspirés d'Edgar Allan Poe. Breccia mène alors plus loin les expérimentations qu'il avait entamées sur *L'Éternaute* et qui avaient tant déplu au lectorat traditionnel. Découpages, collages, encres grasses, juxtaposition de textures diverses et antagonistes… L'artiste ne ménage pas sa peine et sa joie dans une lutte contre les éléments et le papier.

JE FRISSONNAIS DANS CERTAINS ENDROITS CACHÉS CAR DES AUTELS ET DES PIERRES SUGGÉRAIENT DES RITES OUBLIÉS D'UNE NATURE INEXPLICABLE, RÉPUGNANTE ET TERRIBLE.
© Breccia, d'après Lovecraft / RACKHAM

LE FANTASTIQUE COMME PRÉTEXTE

En 1985, il confiait aux *Cahiers de la Bande Dessinée* (n° 62) : « *En tant que lecteur, la littérature fantastique ne présente pas d'attrait particulier pour moi. Elle m'intéresse comme source d'inspiration pour mon travail, car elle permet d'épanouir mon style dans différentes directions, en dépassant le stade du réalisme* ». Ainsi, Breccia s'est davantage plongé dans les œuvres du maître de l'horreur pour les potentialités plastiques qu'il y décelait, qu'en raison d'une affection particulière. Mais loin de trahir le matériau initial, il en préserve les qualités suggestives, laissant, par un travail sur les formes indistinctes, intacte leur charge d'épouvante. Ce faisant, il a produit une interprétation inégalable dont la réédition était nécessaire.

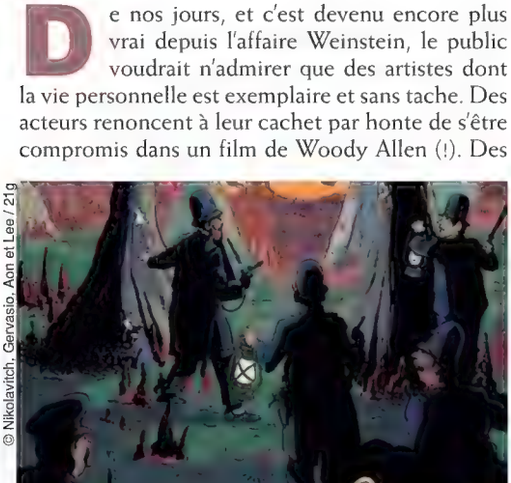
VLADIMIR LECOINTRE

➪ **LES MYTHES DE CTHULHU**
de H. P. Lovecraft et Alberto Breccia,
Rackham, 128 p. bichromie, 22 €

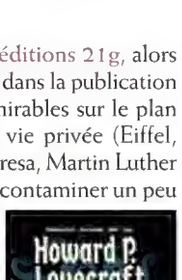
Celui qui appela Cthuluh

Visage allongé, oreilles en pointe, menton fuyant, lèvres pincées, regard inquiet : voici Howard P. Lovecraft, capté par l'objectif d'un appareil photo en 1924. Qu'en sera-t-il de son portrait en BD, réalisé par Nikolavitch et Gervasio ?

De nos jours, et c'est devenu encore plus vrai depuis l'affaire Weinstein, le public voudrait n'admirer que des artistes dont la vie personnelle est exemplaire et sans tache. Des acteurs renoncent à leur cachet par honte de s'être compromis dans un film de Woody Allen (!). Des acteurs, des présentateurs sont licenciés ou déprogrammés avant même d'être jugés. Pourtant, il n'est pas incompatible d'être un sale con et un excellent peintre, sculpteur, musicien, poète ou écrivain. L'art et la morale sont deux domaines distincts. C'est une erreur fâcheuse de méjuger une œuvre à cause des faits divers ou des opinions nauséabondes que son auteur a pu commettre.


© Nikolavitch, Gervasio, Aon et Lee / 21g

C'est donc tout à l'honneur des éditions 21g, alors qu'elles se spécialisaient jusque-là dans la publication de biographies de célébrités admirables sur le plan professionnel comme dans leur vie privée (Eiffel, Einstein, Rodin, Gandhi, Mère Teresa, Martin Luther King ou Nelson Mandela…), de contaminer un peu leur catalogue en ajoutant le nom d'Howard P. Lovecraft à cette liste prestigieuse. Nikolavitch, Gervasio, Aon et Lee donnent à voir à la fois l'écrivain génial, et l'homme Lovecraft dans toute sa médiocrité. Lovecraft fut l'inventeur des indicibles « *Grands Anciens* » comme Cthulhu et Yog-Sothoth, de la légende du *Necronomicon* (le livre qui rend fou) ou de la ville d'Arkham ; son œuvre, méconnue de son vivant, est aujourd'hui une des influences majeures de la culture pop, BD et cinéma en tête.



© Nikolavitch, Gervasio, Aon et Lee / 21g

Dans sa vie personnelle, en revanche, Lovecraft était plutôt antipathique. Ouvertement raciste et antisémite, bien que paradoxalement marié à une immigrée juive ukrainienne, l'auteur était un misanthrope affirmé, même s'il soignait ses amitiés épistolaires, par exemple avec Robert E. Howard (le créateur de *Conan le Cimmérien* et fondateur de l'*heroic fantasy*).

JÉRÔME BRIOT

➪ **HOWARD P. LOVECRAFT**
de Nikolavitch, Gervasio, Aon et Lee,
21g, 112 p. couleurs, 19 €

30 jours de nuit, T.4, de Matt Fraction et Ben Templesmith

Cette nouvelle incursion dans l'univers de *30 jours de nuit* est frappée du sceau de la folie, ce qui convient parfaitement à Templesmith qui aime tant dessiner des trucs de barjo... Dans cette enquête sur le massacre de 400 jeunes filles mexicaines, rien ne semble pouvoir être normal, et la folie des gens ordinaires est aussi flippante que celles des vampires, notamment avec cette idée géniale de faire dire ses pensées à voix haute au détective chargé de l'affaire, ce qui engendre évidemment des malaises avec ses interlocuteurs... Dingue et inquiétant !

Delcourt, 112 p. couleurs, 15,50 €

CECIL MCKINLEY

Vampirella – Masters Series, de Millar, Smith et Mayhew

Premier opus d'une nouvelle collection dédiée à Vampirella, cet album propose les six épisodes écrits par Mark Millar et John Smith au début des années 2000 pour l'éditeur Harris qui avait décidé de relancer ce personnage mythique. L'angle pris est plus une actualisation qu'un hommage figé à la belle vampire, immergeant pleinement celle-ci dans l'Amérique du XIX[e] siècle. La violence et le gore y sont donc plus exacerbés qu'auparavant, portés par le style « peint » et réaliste de Mike Mayhew, qui n'est pas insensible à la beauté froide de notre héroïne...

Graph Zeppelin, 144 p. couleurs, 19 €

CMcK

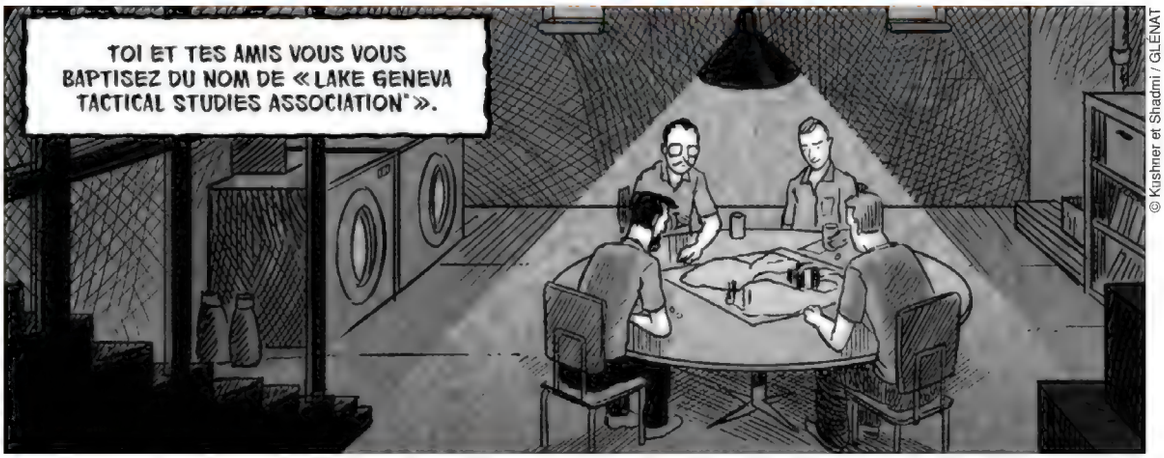
A.D. After Death, de Scott Snyder et Jeff Lemire

Réflexion sur l'angoisse de la mort, le désir d'éternité et la pertinence de l'oubli, cet épais récit s'apparente à ce que serait un épisode de *La Quatrième dimension* très étiré. La progression narrative est très accrocheuse, pleine de mystères, et l'intention d'éclairer cette science-fiction par le faisceau de la psychologie est très appréciable. Cependant, dans ce roman graphique, la partie littéraire prend véritablement le pas sur l'aspect visuel. Le dessin de Jeff Lemire, sans éclat, peine en effet à respirer entre les pavés de récitatifs de Scott Snyder, qui se montre ici plus écrivain que scénariste. Si bien qu'on se demande si la bande dessinée était vraiment le meilleur support pour accoucher de cette histoire.

Urban Comics, 264 p. couleurs, 22,50 €

VLADIMIR LECOINTRE

DANS LA PEAU DU MAÎTRE DU JEU



© Kushner et Shadmi / GLÉNAT

Tu entres dans une librairie, envisageant d'acquérir un grimoire de bande dessinée. Tu tombes sur un titre qui retrace la saga du jeu Donjons & Dragons. Tu l'achètes ou pas ?

Gary Gygax et Dave Arneson sont les créateurs américains de *Donjons & Dragons* (*D&D*)[1], un jeu de rôle permettant à une équipe de joueurs d'incarner chacun un personnage au cours de différentes missions préparées et mises en scène par un Maître du jeu. L'originalité étant que lesdites missions laissent aux joueurs une vaste part à l'imagination et à l'improvisation. Après chaque épreuve intermédiaire, des points d'expérience sont accumulés, ce qui permet aux personnages de devenir de plus en plus forts, jusqu'à devenir des « Gros bills » ultra puissants, amenés à affronter des créatures toujours plus redoutables. Le jeu a passionné environ 20 millions de joueurs depuis le lancement de sa toute première version commerciale en 1974. Mais il n'a pas eu que des adeptes. Il fut aussi accusé de conduire des joueurs à la dépression voire au suicide, de favoriser le satanisme et les vocations criminelles. David Kushner et Koren Shadmi[2], près de dix ans après le décès des deux créateurs, Gygax en 2008 et Arneson un an plus tard, réalisent une BD-documentaire sur les coulisses de la création de ce jeu, et l'impact qu'il a pu avoir sur son époque.

© Kushner et Shadmi / GLÉNAT

LE BIOPIC DE GARY GYGAX DONT VOUS ÊTES LE HÉROS

Soucieux de coller à leur sujet et d'apporter une originalité formelle à leur travail, les auteurs ont choisi de présenter les différents chapitres à la manière d'un maître du jeu qui démarre une aventure. Le lecteur est donc interpelé à la deuxième personne, pour incarner les différents protagonistes du récit. Par exemple : « *Tu es Gary Gygax, tu es né à Chicago le 27 juillet 1938* ». Hélas, cette idée ne fonctionne pas totalement, ou n'est pas correctement utilisée, car les auteurs ajoutent des citations directes à la première personne qui rendent le récit artificiel. « *Tu joues aux échecs pendant ton temps libre, mais tu n'es pas super bon* » « – *Échec et mat !* », annonce un adversaire ; « *Je n'y ai jamais vraiment bien joué* », regrette Gygax. S'il y avait chez le lecteur un début d'illusion d'incarnation, la voilà réduite à néant. Comme par ailleurs le lecteur n'est à aucun moment invité à prendre la moindre décision (ce n'est pas un livre-jeu), ce procédé de biopic à la deuxième personne tombe à plat.

Mais si sa forme n'est pas convaincante, ce livre est sauvé par son sujet : cette saga sur les coulisses de *D&D*, de l'invention du jeu au succès viral qui en fit un véritable phénomène de société, est intéressante. Et la postface de François Marcela-Froideval, le scénariste des *Chroniques de la lune noire* qui fut le collaborateur et l'ami de Gygax, mérite vraiment une lecture.

JÉRÔME BRIOT

[1] En anglais *Dungeons and Dragons*. Les puristes noteront que le mot anglais « *dungeon* » se traduit par « *cachot* » et non pas « *donjon* », le jeu d'origine consistant d'ailleurs à explorer des souterrains et non pas des bâtiments construits à la surface du sol.

[2] Shadmi est aussi l'auteur d'*Abaddon, Love Addict, confessions d'un tombeur en série* et *Le Voyageur*, parus aux éditions Ici même.

L'ÉVEIL DU MAÎTRE DU DONJON
de David Kushner et Koren Shadmi,
Glénat, 144 p. n&b, 17,50 €

18EME
FestiBD
10-11 MARS 2018
MOULINS
10h-12h et 14h-18h
Entrée gratuite
ESPACE VILLARS
Infos : 04 70 48 25 00
festibd@viltais.eu - www.festibd.fr
festi BD moulins
Viltaïs
vivre et agir
montagne
Sovadis
SOCIETE GENERALE
Ronder
CITROËN
WINSOR & NEWTON
La Région

Le Garde Républicain : 2054, T.2, de Jean-Yves Mitton

Avec son Garde Républicain, Thierry Mornet – alias Terry Stillborn – a exaucé un rêve d'enfant ayant biberonné aux publications Lug : créer un super-héros et lui faire vivre des aventures de papier. Mais quand c'est Jean-Yves Mitton qui s'y colle, alors le rêve devient Noël ! Qui plus est lorsque le fameux dessinateur français des sup'héros réalise un récit d'anticipation politique faisant écho aux dérives de notre société actuelle... de manière totalement débridée. Mitton se lâche, entre révolte, humour, sexe, action et critique acerbe. Ça dépote !

Hexagon Comics, 56 p. couleurs, 13 €
CECIL McKINLEY

The Manhattan Projects, T.1, Pseudo Science, de Hickman et Pitarra

En octobre 38, Roosevelt reçoit une lettre signée Einstein lui annonçant que les nazis sont proches d'avoir la bombe atomique. Afin de les prendre de vitesse, le président américain crée le Projet Manhattan, rassemblant les plus grands scientifiques de ce début de siècle… En partant de cette partie véridique de l'Histoire, les auteurs tricotent une dystopie hallucinée, entre SF et loufoque, et la passent au shaker de leur propre folie ! Couleurs criardes et rebondissements improbables, les fans du genre vont plonger dans une longue aventure (472 pages pour ce premier tome !) qui les fera passer de l'autre côté du réel.

Urban Comics, 472 p. couleurs, 35 €
HÉLÈNE BENEY

Le Quatrième Monde, T.4, de Jack Kirby

Voici donc la fin de la fameuse tétralogie des New Gods imaginée par Kirby pour DC au tout début des années 70. Il a arrêté les aventures du Superman's Pal pour se consacrer à ses propres comics. Seul *Mister Miracle* continue son chemin en solitaire jusqu'au n°18, tandis que *New Gods* et *Forever People* s'arrêtent à la onzième livraison ! Les responsables éditoriaux de DC laisseront Kirby terminer ses *New Gods* en 1984, puis éditeront l'album des *Hunger Dogs* consacré à Darkseid, à la gestation difficile. Des comics avaient été traduits en noir et blanc petit format par Arédit, *Hunger Dogs* était jusqu'ici resté inédit en France !

Urban Comics, 432 p. couleurs, 35 €
MICHEL DARTAY

ALL ABOUT COMICS

Huginn&Muninn a récemment publié deux ouvrages essentiels sur les comics : *Comics USA* et *Super-War*. Tout simplement incontournables pour tout fan qui se respecte.

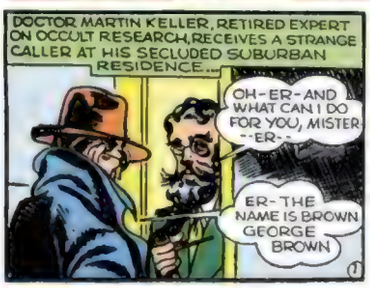
COMICS USA

En 1975, dans l'épatante collection « Graffiti » d'Albin Michel, parut *Comics USA* de Marc Duveau. Un ouvrage qui fit date, car ce fut le premier en France à aborder l'histoire des comics, notamment super-héroïques, en regard du succès grandissant de Lug et Arédit auprès du lectorat. Dans un remarquable esprit de synthèse, l'auteur se penchait sur l'histoire, la nature et les acteurs du médium en seulement 96 pages. Plus de 40 ans après, voici donc une réédition fortement augmentée et actualisée par l'auteur lui-même afin d'offrir une continuité à son travail initial. En 288 pages, avec la même acuité et en s'octroyant une iconographie bien plus riche qu'auparavant, Marc Duveau a déployé son analyse des super-héros jusqu'à aujourd'hui, et c'est toujours aussi passionnant et intelligent, abordant les comics de manière aussi spécifique que contextuelle – ainsi, dans le dernier chapitre sur les comics actuels, sont mis en avant la place et le rôle des femmes (réelles ou de papier) ou l'interaction entre fiction et actualité… Au-delà de son intérêt intrinsèque évident, il faut bien admettre que c'est aussi une vraie émotion que de voir reparaître ainsi l'ouvrage de cet auteur… car il le mérite amplement !

© 2018 MARVEL

THE VISION
THROUGH SMOKE, THE GATEWAY TO THE SUPER-NATURAL WORLD, STEPS THE VISION, ONLY TO BE TRAPPED AT TIMES BY THE VERY LACK OF THIS SUBSTANCE
IT HOWLS IN THE DARKNESS. A TORTURED HUMAN SOUL, LOCKED IN THE BODY OF A MERCILESS BEAST FROM THE HALF-WORLD. TO THE RESCUE OF A CITY RIDDEN BY FEAR AND DEATH, COMES THE VISION, TO TRACK DOWN AND DESTROY THE LOPING HORROR THAT MENACES ITS INHABITANTS---THE WEREWOLF!!!

© 2018 MARVEL


DOCTOR MARTIN KELLER, RETIRED EXPERT ON OCCULT RESEARCH, RECEIVES A STRANGE CALLER AT HIS SECLUDED SUBURBAN RESIDENCE...
OH-ER-AND WHAT CAN I DO FOR YOU, MISTER--ER--
ER-THE NAME IS BROWN GEORGE BROWN

SUPER-WAR

Dans sa collection « Fantask » dédiée aux cultures populaires, Huginn&Muninn nous propose ce livre sous-titré *Marvel versus DC Comics* : tout est dit ! Si le livre est visuellement aride (522 pages sans illustrations), son contenu est de tout premier ordre, résultat du travail impressionnant et de longue haleine de Reed Tucker, journaliste on ne peut plus sérieux. À travers son récit émaillé de nombreux témoignages des principaux acteurs du médium qu'il a rencontrés pour l'occasion, l'auteur retrace l'historique de la guerre éditoriale, politique, artistique et bien sûr… économique que se mènent les deux fameux mastodontes des comics depuis plus d'un demi-siècle. L'enquête est à la fois prenante et édifiante, et nous aide aussi à mieux comprendre l'évolution de la notion de *mainstream*. Un livre très bien documenté qui dévoile combien les rêves super-héroïques sont le fruit d'un business bien moins merveilleux…

CECIL McKINLEY

➪ **COMICS USA**
de Marc Duveau,
Huginn&Muninn,
288 p. n&b et couleurs, 27 €

➪ **SUPER-WAR, MARVEL VERSUS DC COMICS**
de Reed Tucker,
Huginn&Muninn / Fantask,
522 p. n&b, 25 €

CAPTAIN AMERICA est le point Godwin

Captain America, symbole de l'impérialisme américain, bon aryen aux yeux bleus et aux cheveux blonds… Une incarnation du fascisme aux yeux d'une partie du monde qui le déteste. Mais vous savez quoi ? Oui, Steve Rogers est bien un fasciste. Nick Spencer l'affirme dans *Captain America : Steve Rogers*. Décryptage !

Le premier épisode de ce recueil publié par Panini Comics a sacrément fait parler de lui. Des exemplaires du comic-book ont été brûlés, un hashtag spécifique a été déployé sur Twitter et les auteurs ont même reçu des menaces de mort. Tout ça, parce que le scénariste a décidé de dévoiler que le vertueux Captain America était en fait un agent de l'Hydra infiltré. Un agent de l'ancien nazi Crâne Rouge ! Un *cliffangher* qui a donc enflammé les réseaux sociaux pour qui le personnage ne pouvait être ce qu'il avait combattu toute sa vie. Construction volontaire : c'est au second épisode que Spencer explique le pourquoi du comment, et qu'il commence à poser les bases qui mènent à l'événement « *Secret Empire* » actuellement publié en kiosques en France.

© & TM Marvel & Subs.

ATTENTION, IL VA FALLOIR SUIVRE !

Ne le cachons pas, un minimum de connaissance de l'univers Marvel récent est un plus. Les épisodes assurent les résumés essentiels, mais vous aurez un peu moins de données à assimiler si vous savez qui est Kobik, ce qu'il s'est passé à Pleasant Hill ou pourquoi le crâne est si important chez Crâne Rouge. C'est la force de la série écrite par Nick Spencer. Elle assimile de très nombreux éléments de contexte de l'univers Marvel pour produire sa propre intrigue autonome. On redécouvre à la fois le présent et le passé de ce personnage qui n'est plus tel que nous le connaissions. Mais tout a un sens et les agissements agressifs accompagnant la sortie du tome 1 montrent bien leur vacuité. Évidemment que Steve Rogers n'a pas été des années durant un fasciste. Mais c'est désormais ce qu'il est, et l'histoire s'avère totalement passionnante, parvenant même à se glisser intelligemment au sein des « Événements » imposés par la structure éditoriale, et à leur donner un sens différent.

UN REGARD SUR L'AMÉRIQUE

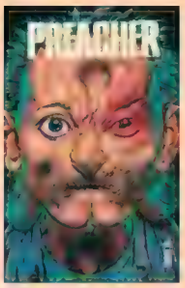
Quand bien même vous vous trouvez dans un comic-book grand public, il est possible de trouver un message politique. C'est exactement ce que fait Nick Spencer. Il donne à Hydra un discours très réel sur la façon dont les inégalités sociales engendrent les extrémismes. Reprendre les discours écrits et les confronter à la réalité américaine actuelle fait froid dans le dos. Un fond intelligent, des références bien menées à l'univers Marvel, *Captain America : Steve Rogers* est LA série de super-héros à suivre en ce début d'année 2018.

YANECK CHAREYRE

© & TM Marvel & Subs.

CAPTAIN AMERICA : STEVE ROGERS T. 1
de Nick Spencer et Jésus Saiz, Panini Comics, 176 p. couleurs, 18 €

Preacher, T.4, de Garth Ennis et Steve Dillon



Eh ben voilà, ça y est… on y est, à ce %£#§$& bout de la route ! Au bout de six volumes conséquents, l'épopée vacharde du révérend Custer s'achève, et avec elle cette belle édition intégrale de l'œuvre phare de ce garnement de Garth Ennis. Une très belle occasion de se (re)plonger dans ce road movie iconoclaste qui a fait date au sein de la vague post-punk britannique des années 90 chez Vertigo, mais aussi de revoir ces planches du regretté Steve Dillon. Et puis… saluons une fin convaincante qui évite les surenchères trash (car elles avaient déjà eu lieu !).

Urban Comics, 400 p. couleurs, 28 €

CECIL McKINLEY

Renato Jones, T.1 de Kaare Kyle Andrews

Cette « saison 1 » de *Renato Jones* est intitulée *« Les un % » :* ces 1 % de la population mondiale qui possèdent plus de la moitié des richesses de notre planète. Ça vous rappelle quelque chose ? Dans ce récit frénétique et provocateur, Andrews fait apparaître un justicier très remonté qui va faire payer les super riches – dans tous les sens du terme. Alternant couleurs, noir et blanc, narration énergique – voire épileptique – et fausses publicités de ce qu'elle combat, cette bande dessinée punk à souhait est un véritable pamphlet, sur le fond comme sur la forme. Yeah !

Akileos, 176 p. n&b et couleurs, 17 €

CMcK

Captain America, L'Intégrale 1974, de Steve Englehart et Sal Buscema

1974, c'est l'année de la démission du président Nixon à la suite de l'affaire du Watergate. Toujours écrits par l'inspiré Steve Englehart, les épisodes de ce volume mettent Cap face à une mystérieuse organisation proche du pouvoir présidentiel (l'Empire Secret, qui est également le titre d'une mini-série récente controversée). Ecœuré, il renonce à son costume aux couleurs du drapeau étoilé et devient Nomad. Le dessin est de l'efficace Sal Buscema, qui est le petit frère de Big John. Ajoutez à cela la présence de Black Panther dans quelques épisodes, et vous saurez ce qu'il vous reste à faire !

Panini Comics, 240 p. couleurs, 32 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

De l'art de la manipulation

Invité au dernier Festival d'Angoulême, nous avons pu rencontrer et nous entretenir avec l'auteur américain Matt Kindt.

DR

ENTRETIEN

Pour ceux qui, depuis la France, observent de près la production d'Outre-Atlantique, l'année 2018 sera l'année Matt Kindt… Les éditions Monsieur Toussaint Louverture ouvrent donc le bal avec *Du sang sur les Mains*, la traduction de *Red Handed* (2013), un volume aussi épais que ludique, tandis que Futuropolis annonce la sortie imminente de la traduction de *Dept. H*, sa dernière série, qui va se clore sous peu aux États-Unis. Du côté des super-héros, les éditions Bliss Comics n'en finissent plus de publier en français ses histoires pour l'univers *Valiant*, au sein desquelles se détache nettement *Divinity*, récit de guerre froide stellaire dessiné par Trevor Hairsine. Le planning de ses parutions françaises va ainsi se densifier, jusqu'à culminer en 2020 par la traduction du monumental *Mind MGMT*.

Avec *Du sang sur les mains*, pertinemment sous-titré « *De l'art subtil des crimes étranges* », Matt Kindt se livre à une récréation réflexive sur les notions de crime et de justice. Amateur de jeux de pistes et de récits d'espionnage, l'auteur propose à ses lecteurs une sorte de livre-puzzle qui requerra toute leur attention. La fragmentation et la manipulation sont au cœur même d'un récit qui s'abreuve davantage aux sources de la littérature qu'à celles du *comic-book*.

Vous ne semblez pas aimer les livres qui se lisent trop facilement…

Matt Kindt : Moi j'aime les livres que l'on peut relire. J'attends beaucoup de la lecture d'une œuvre et j'aime que mes lecteurs en aient pour leur argent. Chris Ware pour moi fut une révélation : un de ses livres était aux toilettes, et durant 15 jours, à chaque fois que j'y allais, j'en étais toujours à déchiffrer la couverture ! Il y a quelques années, quand je faisais la promotion de *L'Histoire secrète du géant dans une librairie*, un gars achète la BD, revient 20 minutes plus tard et me dit : « *c'était super ! Quand est-ce que tu sors le suivant ?* ». Ce que j'avais mis plus d'un an à réaliser avait été consommé en moins d'une demi-heure ! Je me suis alors juré de ne plus jamais faire une BD qui puisse être lue en 20 minutes ! La première lecture doit être divertissante, mais le lecteur doit avoir l'impression d'avoir manqué quelque chose.

Vous avez écrit de nombreux scénarios chez des éditeurs de récits super-héroïques. Comment, vous qui êtes aussi dessinateur, intervenez-vous sur le dessin des autres ?

Chez DC Comics, le scénariste n'a pas vraiment de relation avec les dessinateurs car les éditeurs agissent presque comme un mur. On leur envoie un script et ce sont eux qui le transmettent au dessinateur. Chez Valiant, au contraire, les relations et interactions entre scénariste et dessinateur sont encouragées.

Les contraintes semblent vous stimuler.

Oui, travailler avec des contraintes c'est ce qui est le plus amusant… Ne pas briser les règles, mais les plier légèrement pour trouver un axe créatif, voilà mon objectif.

Quelles étaient les contraintes que vous vous étiez fixées avec *Du sang sur les mains* ?

Pas d'armes et pas de braquages de banque… Bon, d'accord, au final il y a quand même un coup de feu !

Il semble que vous aimeriez que vos livres laissent une empreinte dans l'esprit de vos lecteurs. Et vous, quelles sont les œuvres qui vous ont marqué durablement ?

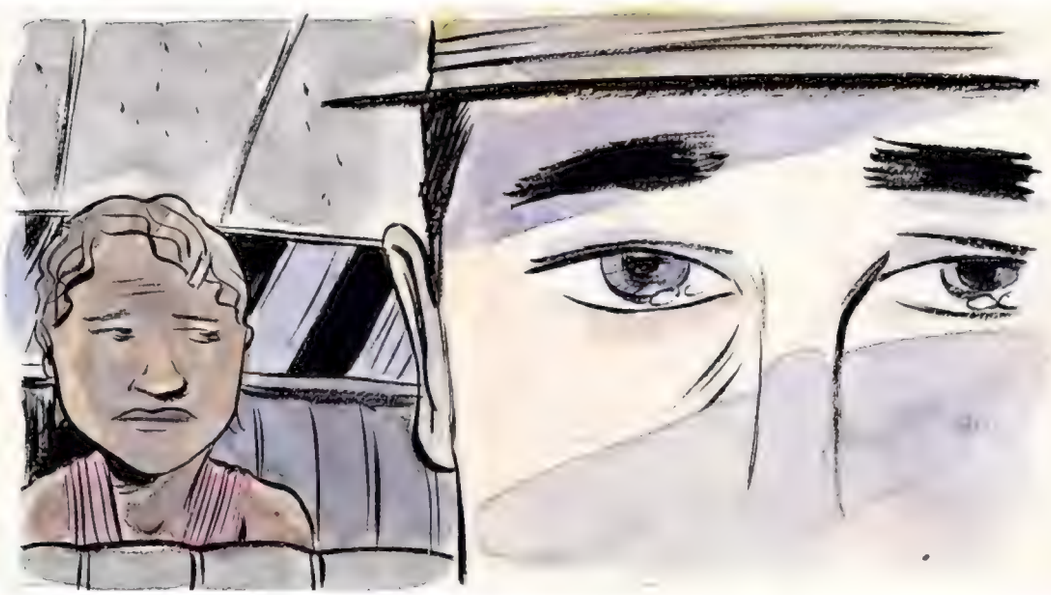
Nabokov est une grande source d'inspiration pour moi. Et dans son œuvre, *Feu pâle* et *Pnine* sont sans doute les livres qui m'ont le plus fasciné. Il faudrait également citer *Catch 22* de Joseph Heller. En vieillissant, mes influences ont beaucoup évolué. Quand j'avais 20 ans, je vénérais le travail de Frank Miller. Maintenant je suis plus tourné vers la littérature.

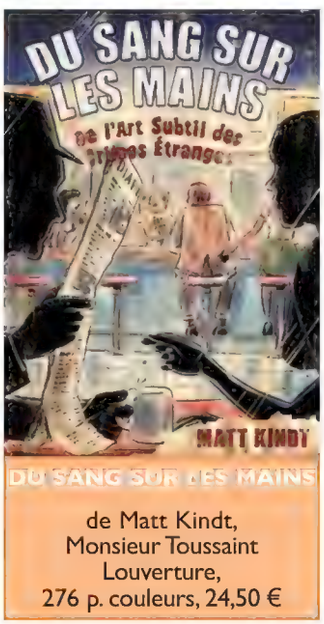
Dans *Du sang sur les mains*, il y a un motif récurrent montrant des artistes comme des voleurs de fragments d'autres œuvres. La création serait-elle toujours le détournement ou le pillage de travaux antérieurs ?

Qu'on en soit conscient ou non, on vole toujours l'œuvre de quelqu'un d'autre… On vole parfois même la vie des autres en se projetant dans leur existence. Oui, les meilleurs artistes sont de grands voleurs.

PROPOS RECUEILLIS PAR
VLADIMIR LECOINTRE

Merci à Thierry Bellefroid pour la conférence avec Matt Kindt qu'il anima durant le FIBD 2018.


© Matt Kindt / MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE



DU SANG SUR LES MAINS
de Matt Kindt,
Monsieur Toussaint Louverture,
276 p. couleurs, 24,50 €

Chroniques aliénées

Avec leurs *Chroniques de Groom Lake*, Ryall et Templesmith revisitent avec bonheur *l'affaire Roswell*, la dépoussiérant de tous ses poncifs via un humour décapant et un second degré très bienvenus.

Groom Lake, dans le Nevada. Sous le désert se cache un projet top-secret mené par l'agent Leticia Pope. C'est ce que va découvrir un jeune homme de 20 ans, Karl Bauer, après que son père a été enlevé pour servir de cobaye à des petits hommes gris venus de l'espace. Il s'agit donc bien de la continuité de l'affaire Roswell de 1947, à ceci près qu'ici on n'est pas dans *X-Files* mais plutôt dans *What-The-Fuck-Files*. En effet, s'il est bien question de projet complotiste d'État en lien avec des petits hommes gris, ce postulat de départ est gentiment – mais sûrement – mis à mal au fur et à mesure de la lecture, devenant une sorte de parodie dont l'esprit décalé fait souvent mouche...

KARL... EN DEHORS D'ARCHIBALD ICI PRÉSENT, QUI PEUT SEMBLER UN PEU ÉTRANGE EN EFFET... VOUS RISQUEZ DE VOIR D'AUTRES CHOSES AUJOURD'HUI QUI...
JE... P'PA...
OUI. DÉSOLÉE, D'AILLEURS. C'ÉTAIT DÉGUEULASSE, JE LE RECONNAIS.

© 2009 Chris Ryall, Ben Templesmith & IDW Publishing. Tous droits réservés. © 2018 Editions Delcourt pour l'édition française.

TÉLÉPHONE MAISON ?

Car tout part en quenouille jusqu'à la dernière page. L'Alien ? Il s'appelle Archibald et est obsédé par le chocolat, les clopes et... le sexe (qu'il n'a pas). Le héros ? Il semble plus enclin à affirmer qu'il n'est pas puceau plutôt qu'à agir pour sauver le monde. L'enjeu ? Le « paquet » des mâles de la famille Bauer qui peut enfler jusqu'à « explosion du slip ». Quant aux autres Aliens et robots en lice, mieux vaut ne rien en dire... Bref, ce qui aurait dû être un bon gros récit de SF flippant s'avère finalement

être un beau fiasco savamment orchestré, l'auteur prenant un malin plaisir à saboter la dimension extraordinaire de son sujet pour la faire bifurquer vers l'absurde, le j'm'en-foutisme, l'affligeant (voire le consternant), mais aussi une certaine tendresse... Cool !

CECIL McKINLEY

⇨ **LES CHRONIQUES DE GROOM LAKE**, de Chris Ryall et Ben Templesmith, Delcourt, 128 p. couleurs, 15,50 €

Oui, il aime son gros gun !

Qui a lu *Transmetropolitan* sait que Warren Ellis est dingue et qu'il était bien accompagné par Darick Robertson au dessin. Mais peu avaient identifié que le dessinateur était pire que son scénariste. Avec *Ballistic*, la preuve en est faite. Embarquez pour un délire gore et psychédélique assez rare dans le paysage comics.

Butch est réparateur de climatisation dans l'État de Repo City. Bon, c'est aussi un petit truand qui rêve d'égaler les grands braqueurs du passé. Pour cela, il a un gros pistolet vivant qui entre en lien avec son système nerveux. Mais Butch est un loser, ce qui va le mener au cœur d'un sale complot contre la ville.

ATTENTION AU DÉLIRE

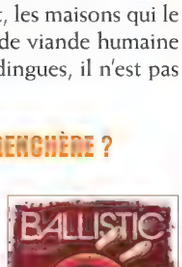
Une avalanche de concepts complètement dingues, voilà le menu. Attention avant d'ouvrir le livre, vous

© Black Mask Comics

risquez l'overdose. Déjà, graphiquement, Darick Robertson envoie du TRÈS lourd. Ses pages sont remplies de détails, les cases sont souvent surchargées à l'extrême. Le coloriste, Diego Rodriguez, vient rajouter une couche de couleurs flashy dignes d'un trip sous acide. Autant dire qu'il va falloir s'accrocher un peu et que les estomacs fragiles refermeront le livre rapidement, pris de nausées. Pour ceux un peu plus solides, il va falloir supporter la masse de concepts bizarres développés par le scénariste Adam Egypt Mortimer. Entre le flingue vivant, les maisons qui le sont tout autant, les restaurants de viande humaine clonée, on en passe et des plus dingues, il n'est pas facile de tenir à la lecture.

QUE RETENIR DERRIÈRE LA SURENCHÈRE ?

Car évidemment, une telle abondance de folie visuelle et conceptuelle poursuit un but. Nous inciter à être moins idiots, plus ouverts à la différence. En poussant le bouchon loin, Mortimer et Robertson nous rappellent que nous nous pourrissons la vie à lutter contre des concepts finalement pas si compliqués à intégrer,



© Black Mask Comics

vu ce que leurs personnages, eux, arrivent à dépasser. Mais pour arriver à ce message, il faut bien reconnaître qu'il faudra se montrer fort...

YANECK CHAREYRE

⇨ **BALLISTIC**
d'Adam Egypt Mortimer et Darick Robertson, Glénat Comics, 160 p. couleurs, 15,95 €

SHINOBI VS MONONOKE

Black Torch mêle baston, *yokaïs* et ninjas, **le tout porté par un dessin convaincant. Trois tomes sont annoncés pour le premier semestre 2018. Les ninjas aiment la discrétion ? Tant pis pour eux,** ce lancement est prévu pour faire du bruit[1] !

BLACK TORCH © 2016 by Tsuyoshi Takaki / SHUEISHA Inc.

Depuis l'enfance, Jiro Azuma a le don de parler avec les animaux. Ce n'est pas son seul talent : héritier d'un clan de shinobi (appellation plus traditionnelle des ninjas), c'est aussi une bête en arts martiaux. Il a développé sa propre technique : la « mue de la cigale », qui lui permet de disparaître pour réapparaitre furtivement dans le dos de son adversaire, et de là, vlan !, lui placer un bon kick dans le dos. Simple, un peu fourbe, efficace : tout à fait dans l'esprit shinobi ! Son grand-père l'élève à la dure, insistant beaucoup sur les entraînements, la tradition, le devoir et la réputation de la famille. Un jour, Jiro, averti par un corbeau, vient au secours d'un chat noir à moitié mourant. Lequel s'avère être en réalité Rago, un *mononoke*[2] surpuissant, fraîchement tiré des limbes par quelques-uns de ses comparses qui convoitent ses pouvoirs et l'ont passé à tabac. Pas encore remis de cette épreuve, Rago est retrouvé par un *mononoke* qui prétend lui laisser une dernière chance de rejoindre leurs rangs… Peine perdue ! Un ultime combat est inéluctable… Mais voilà que Jiro s'interpose.

BLACK TORCH © 2016 by Tsuyoshi Takaki / SHUEISHA Inc.

ET LÀ, PAGE 50, LE HÉROS MEURT !

Touché par le geste de sacrifice du garçon, Rago décide de fusionner avec lui pour lui permettre de survivre. Dorénavant, ils ne forment plus qu'un : Jiro prête son corps, Rago sa puissance et sa science du combat. L'être double qu'est désormais ce nouveau Jiro boosté par Rago intéresse également les agents du « bureau des investigations secrètes » chargés d'éradiquer de ce monde les *mononoke* qui s'y attardent… Ces descendants des ninjas sont désormais des fonctionnaires d'État, vêtus d'armures hi-tech et préférant les armes à feu aux traditionnels shurikens pour accomplir leurs missions secrètes, dont la chasse aux *mononoke* fait partie.

SON OF A BLEACH

Avec un seul tome paru, il est sans doute encore un peu tôt pour débattre de l'intrigue. Des éléments intéressants sont présents, c'est assez accrocheur et efficace, sans non plus être d'une originalité folle. Mais la fin de *Bleach* il y a quelques mois laisse le créneau du *shônen* de ninjas vacant… Et pour le dessin, nul besoin d'attendre un futur volume pour remarquer les qualités du présent titre : *Black Torch* est dynamique, avec une narration efficace et un trait de toute beauté. Le personnage de Rago est particulièrement expressif, jusqu'au comique dans ses attitudes de dédain ou lorsqu'il est incrédule à s'en décrocher la mâchoire. Les scènes de baston ne sont pas en reste : l'impact d'un coup de point de Jiro, boosté à la puissance *yokaï* par Rago, forme un dessin mémorable.

JÉRÔME BRIOT

[1] Notons que pour soutenir ce lancement, l'éditeur propose, chez les libraires participants, un jeu à gratter permettant aux veinards de gagner cartes postales, affiches, badges et t-shirts à l'effigie de la série.

[2] « *Spectre, fantôme, démon, esprit malin… Les gens donnent toutes sortes de nom !* », explique le noir félin. On dit aussi *yokaï*.

BLACK TORCH, T.1
de Tsuyoshi Takaki,
Ki-oon, 192 p. n&b, 6,90 €

This town is coming like a scary town

Scary Town, la série de Nokuto Koike parue chez Komikku, arrive à sa fin en claudiquant parfois comme un zombie éclopé. Mais ne vous y trompez pas, elle garde tout son mordant.

© 2015 Nokuto Koike (AKITASHOTEN)

Nokuto Koike est un habitué des histoires angoissantes assez courtes. Vous le connaissez déjà peut-être pour *6000, les oubliés* ou *Mushroom*, séries invariablement publiées chez Komikku qui s'avère un éditeur fort fidèle. Avec *Scary Town*, l'auteur se lance un poil plus frontalement dans l'effroi que précédemment en enchaînant des saynètes mélangeant abruptement horreur et dérision. Le cocktail est surprenant mais la décoction savoureuse, et le lecteur pris de court s'enivrera vite du résultat. Le troisième tome sonnant le glas de la série, sommes-nous prêts pour la gueule de bois ?

INVASION SPONTANÉE

Kouichi est un jeune garçon qui, bien que déscolarisé, semble volontaire et optimiste. Son père peine à joindre les deux bouts et se voit dans la nécessité d'accepter des emplois purement alimentaires. La situation se complique lorsque chaque nouveau job paternel commence à impliquer des bestioles étranges, des créatures surnaturelles et plus largement des situations macabres mettant la vie de tous en péril. La ville semble alors tourner de plus en plus rapidement en foire aux monstres dans de succinctes altercations mélangeant contes anciens, mythes modernes de la pop culture et tropes de films d'horreur. Jamais l'absurde de ces situations fantastiques ne réussira à faire basculer les priorités de cette famille, qui persistera stoïquement à placer ses problèmes financiers avant l'évident effondrement de réalité qui les poursuit.

UN ŒIL DANS L'ABÎME

Passé le merveilleux élément de surprise qui fait du premier tome un joyau de l'horreur à ne pas prendre au sérieux, il reste à la série un rythme rapide et des situations éclectiques qui culminent dans une conclusion psychologique astucieuse. Ce final, amené par un ultime tome dont les thématiques sociales sont un peu forcées mais justifiables, réutilise les codes du scepticisme horrifique dans une situation inverse qui évite l'écueil de l'évidence sans substance. Ainsi se clôt une parenthèse étrange qu'on aura eu plaisir à lire.

ALEX MÉTAIS

➪ **SCARY TOWN, T.3**
de Nokuto Koike, Komikku, 208 p. n&b, 7,99 €

KEDAMAME © 2014 Yukio TAMAI / SHOGAKUKAN

Quidam amer

Kedamame, de Yukio Tamame, est joyeusement comparé aux œuvres de Kentaro Miura, d'Hiroaki Samura et de Takeshi Inoue. La comparaison est peut-être encore un peu osée.

Rares sont les titres à être réellement intriguants. Bien sûr, un éditeur devra avant tout mettre en avant une série en laquelle il croit mais, passée cette promotion, que reste-t-il véritablement ? Dans le cas de *Kedamame*, il persiste un sentiment étrange, mélange de prémices poussives et d'intrigue pertinente. En effet, la mise en place des personnages est assez forcée, assemblage de flash-backs trop évidents et de situations initiales d'exposition sans assez d'ambages. Pourtant, plus le récit progresse et plus cette ambiance, poussée en effet par des graphismes du niveau des plus habiles du milieu, semble prouver son efficacité.

L'AMER À BOIRE

Kedamame n'est pas sans rappeler une combinaison de *Ken le transporteur* et de *Genzo le marionnettiste*. Le personnage principal, Kedama, présenté d'entrée de jeu comme un monstre, se rapproche d'une troupe de danseuses itinérantes. La nécessité pousse ce groupe à se lier avec un méprisable noble de leur ville d'accueil, tandis que de sordides meurtres dirigent un enquêteur du shogunat sur la trace du saltimbanque nouvellement inclus. Celui-ci paraît disposer de capacités lui permettant d'user de certaines spécificités animales. Il représente le coupable idéal, mais bien entendu de pires monstres peuplent le japon féodal qu'il arpente. Les redirections narratives sont classiques, mais le style soigné de l'auteur nous amène fatalement à en vouloir plus. Plus de capacités étranges, plus d'affrontements, plus d'antagonisme direct. Pourtant, c'est bien cette patine visuelle mêlée à une narration centrée sur une socialisation historique qui fait toute la force de ce premier tome. Il ne reste plus qu'à espérer que l'auteur persévérera dans ses détournements pour nous livrer une série d'action qui échappera aux codes simplifiés qui nous rassurent.

AM

➪ **KEDAMAME, L'HOMME VENU DU CHAOS, T.1**
de Yukio Tamai, Glénat, 224 p. n&b, 7,60 €

APOTHÉOSE DE TEZUKA

Parue en quatre tomes chez Casterman entre 2004 et 2006, revoici publiée aux éditions Pika la biographie dessinée d'Osamu Tezuka, auteur que les Japonais ont surnommé de son vivant *Manga no kamisama :* le dieu du manga.

DURANT CETTE PÉRIODE, LA PASSION D'OSAMU TEZUKA POUR LES DESSINS ANIMÉS FUT ENFOUIE SOUS TERRE...
EN REVANCHE, IL SE LANÇA À CORPS PERDU DANS LA CRÉATION DE MANGAS POUR LES REVUES.

TEZUKA OSAMU MONOGATARI by Toshio Ban. Tezuka Productions © 2018 by Tezuka Productions

De la jeunesse du petit Osamu, qui se passionne pour l'étude des insectes, à son adolescence pendant la Seconde Guerre mondiale qui enracine en lui des convictions humanistes et pacifistes ; de son immense œuvre en manga et en animation et jusqu'à sa mort en 1989, cette biographie réalisée par le studio Tezuka Productions révèle tous les détails de la vie de ce dessinateur et raconteur d'histoires surdoué.

TEZUKA, LA LÉGENDE

Osamu Tezuka a révolutionné le manga en offrant au domaine son premier best-seller d'après-guerre[1] et en imaginant en plus de 40 ans de carrière quantité d'autres titres inscrits au panthéon de la bande dessinée mondiale[2]. Véritable bourreau de travail, hyper-créatif, il aurait au total dessiné plus de 150 000 planches, soit une moyenne ahurissante de 10 planches par jour, chaque jour, pendant plus de 40 ans. Un chiffre exagéré ? Pas si sûr : l'intégrale Tezuka publiée au Japon compte 400 volumes. Et son œuvre prolifique ne se limite pas au manga. Tezuka, cinéphile accompli et grand admirateur de Walt Disney, est également l'auteur et le réalisateur de la première série animée japonaise destinée à la télévision – *Astro Boy* – et, au total, de 70 films, séries d'animation ou courts-métrages innovants. Tezuka a aussi soutenu une thèse de médecine. Il a participé à la conception de plusieurs pavillons du Japon pour des expositions universelles. Et bien sûr, il a créé et dirigé des studios d'animation qui comptèrent dans leur âge d'or plusieurs centaines de collaborateurs. L'auteur, précise encore sa biographie, avait même assez de talent au piano pour remporter un premier prix comme soliste au cours d'un festival étudiant. Hormis Chuck Norris ou Bernard Lavilliers, qui peut se targuer d'un si beau parcours ?

On voudrait se moquer du ton franchement laudatif, voire hagiographique de cette biographie réalisée par les anciens assistants et collaborateurs de Tezuka. Le regretté maestro y est montré avec un seul défaut : son incapacité à dire « non ! » aux éditeurs qui lui réclamaient un projet (ce qui au passage le conduisit à inventer le métier d'assistant mangaka, ces petites mains chargées de réaliser les décors, les encrages ou de poser des trames, quand le mangaka se concentre sur la mise en scène, l'histoire et le dessin des personnages). Mais c'est un fait : Tezuka fut un génie, ses livres et ses dessins animés sont là pour en attester.

RÉÉDITION NON AUGMENTÉE

On ne regrettera que deux défauts à ce livre passionnant. Le premier, c'est de ne pas avoir amendé la traduction en français de Marie-Françoise Monthiers, qui avait pris la décision contestable de mettre le mot « manga » au féminin. Cette forme avait été proposée en 2001 par Frédéric Boilet (auteur proche de Casterman) dans un « *manifeste pour la nouvelle manga* », par lequel l'auteur entendait distinguer « le » manga commercial (bouhhh !) de « la » manga d'auteur (haaah !). Cet usage, dogmatique et un brin snob mais compréhensible par le lecteur de 2004, est aujourd'hui totalement surréaliste et passe pour une faute de relecture ou une méconnaissance du domaine. Car l'usage n'hésite plus du tout : « manga » est un nom masculin, d'ailleurs même la préface du livre signée Pika Graphic emploie bien ce genre. L'autre défaut tient dans la bibliographie, en postface, qui reste celle de la première édition : elle s'arrête en 2006. Or, les éditeurs français ont continué de traduire et publier des livres de Tezuka entre 2006 et 2018 ! Il est donc curieux, voire fautif, de publier une bibliographie aussi parcellaire. Malgré ces défauts tout de même mineurs, nous ne pouvons que vous recommander de vous procurer d'urgence ce pavé aussi réjouissant que passionnant pour quiconque s'intéresse au manga, à l'animation ou à l'histoire mondiale de la bande dessinée.

JÉRÔME BRIOT

[1] Soit 400 000 exemplaires de *La Nouvelle Île au trésor*, titre créé en 1947 parvenu jusqu'à nous via une version remaniée en 1984, et disponible en France chez Isan manga.

[2] Quelques titres remarquables de Tezuka : *Astro Boy, Ayako, Black Jack, Bouddha, Demain les oiseaux, Hato, L'Histoire des 3 Adolf, Ikki Mandara, Kaos, Neo Faust, Princesse Saphir, Le Roi Leo…*

⇨ **OSAMU TEZUKA**
UNE VIE EN MANGA
Tezuka Productions, Pika, 930 p. n&b, 35 €

BLACK TORCH

TSUYOSHI TAKAKI

LE RENOUVEAU DU RÉCIT DE NINJAS, DANS UNE VEINE MODERNE ET DYNAMIQUE !

T01 le 8 février

T02 le 5 avril

BLACK TORCH © 2016 by Tsuyoshi Takaki / SHUEISHA Inc.

KI-OON
www.ki-oon.com

J-ONE

VOIR LA BANDE-ANNONCE

RETROUVEZ TOUTE NOTRE ACTUALITÉ SUR WWW.KI-OON.COM

YouTube

Contrebandes Godard 1960-1968, de Pierre Pinchon, Marie-Charlotte Calafat et Macha Méril

DR

Cet ouvrage réunit les différents ciné-romans, strips et pages de bandes dessinées effectués dans le sillage de certains des premiers longs métrages de Jean-Luc Godard : *À bout de souffle* (1960), *Une femme est une femme* (1961), *Le Petit Soldat* (1963), *Une femme mariée* (1964) et *Alphaville* (1965). Ces différentes mises en cases de films permettent de mieux comprendre en quoi le ciné-roman (né en 1915) est l'un des – nombreux – points de jonction entre le cinéma et la bande dessinée. Elles préfigurent également la coexistence entre l'image et l'écrit, régulièrement explorée par Godard au sein de ses films.

L'un des grands intérêts de cet ouvrage est son appareil critique. Celui-ci permet notamment de saisir l'apport de la Nouvelle vague dans la manière de communiquer sur les films. Adapter certains d'entre eux en ciné-roman permettait de toucher un public différent, davantage populaire que celui qui allait voir des films d'art et essai, tandis que certains strips de bande dessinée s'attachaient aux spécificités des tournages. Si le lien de Jean-Luc Godard avec ces pages est plus ou moins direct, ces dernières témoignent de son intérêt pour d'autres formes d'arts séquentiels que le cinéma.

Matière, 224 p. couleurs, 40 €

BORIS HENRY

Souvenirs d'Emanon, de Shinji Kajio et Kenji Tsuruta

Fin des années 70, un étudiant fan de SF monte dans un ferry pour une longue nuit de voyage. Il y croise une jeune femme énigmatique, bohème et libre. Cette rencontre va changer sa vie : Emanon, comme elle dit s'appeler (anagramme de No name), lui raconte qu'elle a la mémoire du monde depuis sa création… Une fable ? La réalité ? Une nuit de flirt et de discussions puis, au matin, la belle disparaît comme elle est venue. Il ne l'oubliera jamais… Adapté d'une série de romans japonais SF à succès, ce one-shot au graphisme parfait nous plonge dans une histoire d'amour fantastique. Malgré un vrai dénouement, on reste tout de même un peu sur notre faim. L'album vaut toutefois le voyage.

Ki-oon, coll. Latitudes, 180 p. n&b, 15 €

HÉLÈNE BENEY

Les graveurs sur pierre du Mont Bégo

Bien connue des touristes, la Vallée des Merveilles, 40 km au-dessus de Nice et Monaco, n'est que le fleuron d'un ensemble graphique gigantesque sur les flancs du Mont Bégo, dans le parc du Mercantour.

DR

Depuis environ -3000 jusqu'à environ -1600, une culture dont nous ne savons rien d'autre y a gravé au burin dans le rocher ou les parois rocheuses des figures, des représentations d'animaux, d'objets, d'humains, et même une sorte d'écriture inconnue.

Certaines sont réalistes, d'autres plus symboliques, et parfois l'interprétation est difficile. Mais toutes racontent quelque chose. On en a dénombré plus de 100 000. Elles sont à 2500 m d'altitude dans un pays enneigé huit mois par an (avant réchauffement). Ces images ont été relevées dès avant la Première Guerre mondiale (par Clarence Bichnell) sous forme de calques et de moulages. Car elles sont en creux, taillées souvent par piquetage, sur un fond rocheux noir ou rouge. Mais ces figures ne sont pas dans des grottes, mais à l'air libre, comme au Sahara, donc fragiles. Bien des couillons y ont ajouté leurs « *Vive Zorro* » ou « *Kiki aime Lulu* ». Ceci au fil des siècles et des cultures qui sont passées, à commencer par les Ligures qui ont manifestement massacré le peuple auteur des gravures.

UNITÉ ARTISTIQUE

Il y a différentes périodes qui vont des débuts, 3000 ans avant notre ère, à la période romaine, en passant par l'Âge du fer. On y observe des techniques variables, une finesse plus ou moins importante, des tailles allant de quelques centimètres à un mètre cinquante. Mais malgré tout cela, on observe une étonnante unité artistique, comme si une seule famille se transmettant les secrets techniques avait tout tracé.

On y remarque des thématiques constantes, notamment avec des représentations de bovidés très cornus et des chevaux, des enclos, des outils (charrues surtout), des armes (d'immenses poignards et des sortes de hallebardes ou de faux), des humains guerriers ou travailleurs – manifestement un peuple d'éleveurs. Il y a aussi des motifs géométriques, abstraits, mystérieux et très nombreux. Mais le thème des cornes, symboles de la puissance fécondatrice masculine, sont omniprésents. Il est donc peu probable que ces images aient été conçues par des femmes, tant cet univers semble machiste.

Bien entendu, sur ces images, chaque commentateur a une théorie qui balaie la précédente, et beaucoup en font un lieu de culte d'un peuple d'éleveurs transhumants qui seraient venus là durant des siècles, aux beaux jours, pratiquer des rituels et célébrer les dieux de la nature. Mais alors, ils se seraient déplacés avec leurs charrues pour cultiver la terre, juste pendant l'été ? Bizarre… Plus vraisemblablement, les dessins invoquaient des vœux que la fécondité invoquée frappe plus bas dans la vallée où se trouvaient les « exploitations » et les tribus… Ce qui est conforté par la présence de plusieurs dessins de barques, alors que la mer est loin.

L'industrialisation commence environ à -2000, avec une façon plus agressive de cultiver que celle qui n'utilise que la main. Les faux à long manche (« hallebardes ») et les poignards sont typiques d'une civilisation de l'Âge du bronze appelée « rhodanienne » et étendue de la Méditerranée au Rhône jusqu'à la frontière suisse. À cette époque, le culte du taureau est répandu dans la plupart des cultures.

JEAN BLAGUIN, FILS DES ÂGES FAROUCHES

Sont-ce alors des *ex-voto*, des éléments culturels, des dessins jetés comme ça pour s'amuser et surenchérir sur les précédents, des délires d'artistes ? Les images où certains voient un sorcier, une danseuse (qui est plutôt un danseur au vu de son pénis), un guerrier, ce ne sont peut-être que des porteurs de masques lors d'une danse rituelle. Plus réalistes et interprétables sont les scènes agricoles, avec des charrues tirées par des bœufs et conduites par des hommes manifestement nus. On a même un attelage de bovidés tirant une charrue conduite par un homme en érection. Du coup, il se pourrait que certains dessins soient en fait humoristiques, hypothèse jamais envisagée par aucun spécialiste.

On rappellera qu'il y a deux ans, les éditions Fidèle ont publié un collectif de BD situées dans La Vallée des merveilles dont les histoires se passent *in situ*.

YVES FRÉMION

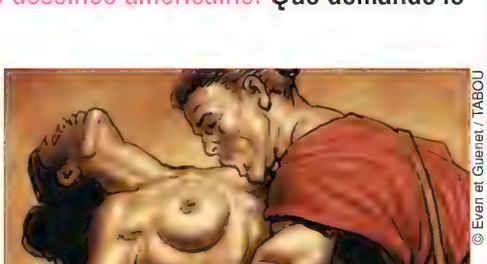
⇨ Frémion fut l'un des plus fidèles hussards de *Fluide Glacial*. C'est aussi un historien de la BD, un romancier et un scénariste (parmi d'autres activités).

ÉBAUCHES ET DÉBAUCHES

Un récit érotique autour de la sculpture et des orgies romaines, le tout servi par un dessin rappelant un maître de la bande dessinée américaine. Que demande le peuple (en dehors du pain et des jeux) ?

Parvenir à concilier récit d'aventure et érotisme est toujours périlleux ; l'un prend souvent le dessus sur l'autre. *Inguinis* de Katia Even et Nicolas Guenet déroule une intrigue consistante, tout en étant prolixe en matière de scènes de sexe.

Artémis, une sculptrice d'origine grecque, essaie de se remettre de l'assassinat de son père et d'honorer sa dernière commande – la plus importante de sa carrière. La concurrence est rude et il n'est pas exclu qu'un rival ait commandité le meurtre. Afin d'en savoir plus, Artémis n'hésite pas à donner de sa personne en se rendant aux orgies de Dominus Claudius, le plus déterminé d'entre eux.



© Even et Guenet / TABOU

Le style de Nicolas Guenet attire tout particulièrement l'attention. On retrouve beaucoup de convergences entre son dessin et celui de Richard Corben (dernier Grand Prix du festival d'Angoulême) : l'expressivité des personnages, la palette de couleurs et les anatomies sont effectivement très voisines.

Malgré toutes ses qualités, on pourra regretter qu'*Inguinis* n'ait pas bénéficié d'un troisième volet. Le scénario aurait gagné en cohérence et aurait pu éviter une conclusion trop abrupte.

KAMIL PLEJWALTZSKY

➪ **INGUINIS, T.2**
de Katia Even et Nicolas Guenet, Tabou, 48 p. couleurs, 15 €

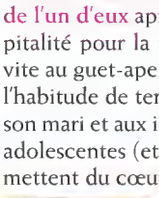
CECI N'EST PAS UNE PIPE

Avec son titre en forme de clin d'œil au concept de « charge mentale » récemment popularisé, la nouvelle BD de Bastien Vivès nous entraîne dans une luxueuse propriété particulièrement accueillante.

Sept ans (déjà) après *Les Melons de la colère*, récit d'une jeune femme naïve à la poitrine généreuse qui se faisait trousser par tous les mâles croisés sur sa route, Bastien Vivès ajoute un nouvel album à la collection « BD-Cul » des Requins Marteaux, à ne pas mettre sous tous les yeux mais chaudement recommandée pour se réchauffer durant les longues soirées d'hiver (ou de printemps qui tarde).

© Vivès / LES REQUINS MARTEAUX

Deux amis d'enfance se retrouvent au domicile de l'un d'eux après que l'épouse a proposé l'hospitalité pour la nuit. Une invitation qui tourne vite au guet-apens, la maîtresse de maison ayant l'habitude de terminer le dîner par une gâterie à son mari et aux invités de passage. Les deux filles adolescentes (et bientôt une jeune mineure, sic) mettent du cœur à l'ouvrage à leur tour, de quoi dérouter l'hôte d'un soir. Équivalent hot de *L'Auberge rouge* de Claude Autant-Lara, cette histoire grisante permet encore une fois au co-auteur de *Lastman* de s'amuser avec des fantasmes typiquement masculins.



GERSENDE BOLLUT

➪ **LA DÉCHARGE MENTALE**
de Bastien Vivès, Les Requins Marteaux, collection BD-Cul, 120 p. n&b, 14 €

La Mort de Staline d'Armando Iannucci

© 2017 Concorde Filmverleih GmbH

Au matin du 2 mars 1953 gît le corps inanimé du Petit père des peuples dans sa datcha de Kountsevo. Commence alors un jeu de massacre politique entre le vaniteux et lâche Gueorgui Malenkov, le dogmatique Viatcheslav Molotov, le boucher Lavrenti Beria et le fanfaron Nikita Khrouchtchev pour s'emparer du pouvoir et éviter une balle dans la nuque…

Brillante adaptation de la bande dessinée éponyme de Fabien Nury et Thierry Robin, *La Mort de Staline* démarre fort en dépeignant avec un humour aussi grinçant que noir à quoi ressemble la forme terminale d'une dictature absolutiste. Staline, un des pires tyrans que la Terre ait jamais porté, est à l'apogée de son pouvoir, un demi-dieu ayant droit de vie et de mort sur ses camarades soviétiques.

La Mort de Staline entraîne alors un enchaînement d'intrigues de palais au sein duquel les coups de poignards se frottent à un enfer bureaucratique et répressif. Les manœuvres cachées sont le prolongement d'un grand vide suite à la mort du tyran, dans lequel il s'agit de déterminer qui, dans ce nid de vipères minables, incompétentes et immorales, remportera la mise. Pourtant, on se surprend à rire énormément devant *La Mort de Staline*, scandé par les exécutions arbitraires et les nettoyages à gros calibres, car l'œuvre déjà sardonique de Nury se voit dopée par la plume particulièrement acide d'Armando Iannucci.

Loin d'en être à son coup d'essai, Iannucci a embrassé très tôt le statut de meilleur satiriste politique au Royaume-Uni avec la série *The Thick of It*. Il frappe un grand coup avec la comédie *In The Loop*, mettant en scène des diplomates pathétiques dont la veulerie précipite l'invasion irakienne en 2003. HBO le courtise pour lancer *Veep*, déclinaison américaine de *The Thick of It*. Au fond, *La Mort de Staline* n'est que le véhicule soviétique de la méthode Iannucci : une mise à nu sarcastique de la médiocrité égotiste, de la vanité humaine face à la soif de pouvoir, portée par un talent de direction d'acteurs hors du commun. Si le casting est impeccable dans l'ensemble, Simon Russell Beale se taille la part du lion dans la peau d'un Lavrenti Beria insaisissable et glaçant.

Sortie le 4 avril

JF

NO COUNTRY FOR OLD DOGS

Wes Anderson confirme qu'il n'est jamais autant à son aise que dans l'animation en volumes avec *L'Île aux chiens*. Ce probable futur objet de culte ne se contente pas d'être une simple déclaration d'amour au cinéma d'Akira Kurosawa, sa réflexion sur les dangers de la corruption des valeurs politiques et morales tombe à point nommé.

© Twentieth Century Fox

Lorsque Wes Anderson franchit le cap de l'animation *stop motion* il y a huit ans avec *Fantastic Mr Fox* adapté de Roald Dahl, le monde cinéphile ne fut pas plus surpris que cela. Au contraire, son obsession pour les compositions visuelles empreintes de méticulosité et ses cadrages au millimètre (d'une raideur paradoxalement élégante, décelable dans ses précédents films en prises de vue réelle) étaient la marque d'une évidence. Wes Anderson s'apparentait au formaliste roi de la vignette, à la croisée des chemins entre un Hergé dépressif et un maître de l'humour à froid doux-amer. En remettant le couvert aujourd'hui avec *L'Île aux chiens*, le cinéaste texan livre un petit monde d'objets en mouvement encore plus débridé et mémorable par une maîtrise plus affirmée encore de sa signature visuelle au service d'une fable farfelue et racée dans un Japon futuriste gangréné par la corruption et le fascisme rampant.

30 MILLIONS D'AMIS EN SURSIS

Dans l'archipel du Soleil Levant, dans un futur proche, une épidémie de grippe canine fait rage et tous les meilleurs amis de l'homme en sont frappés. Le maire Kobayashi de la ville tentaculaire Megasaki passe un décret ordonnant la mise en quarantaine dans une île avoisinante devenue au fil du temps une décharge à ciel ouvert. Rebaptisé depuis « l'île aux chiens », ses occupants sont alors abandonnés à leur sort, entre tristesse et rancœur. Jusqu'au jour où Atari, un jeune garçon de 12 ans, y pose son avion de fortune dans l'espoir de retrouver Spot, disparu sans laisser de traces. Flanqué de cinq chiens hauts en couleurs, la fine équipe découvrira une terrible conspiration menaçant la ville, point culminant d'un affrontement éternel entre les amoureux des chiens et des chats.

© Twentieth Century Fox

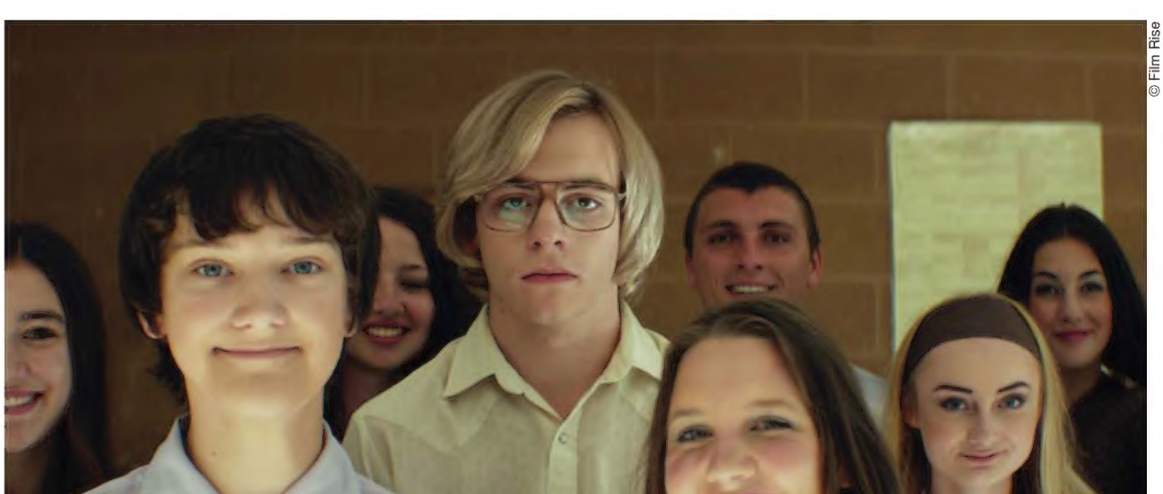
ENTRE CHIENS ET LIMIERS

Énoncé de la sorte, la trame semble convenue. Ce serait sans compter l'excentricité propre à Wes Anderson explosant dès le prologue avec des humains s'exprimant en japonais dont les propos sont instantanément traduits par une interprète, tandis que les chiens conversent dans la langue de Shakespeare. Plus loin, les traits du maire Kobayashi sont calqués sur ceux de Toshiro Mifune, l'acteur fétiche des plus grands films d'Akira Kurosawa. Les clins d'œil au maître japonais sont légion tant la patine visuelle de Megasaki rappelle ses plus grands polars comme *Les salauds dorment en paix* ou encore le mythique *Entre le ciel et l'enfer*, qui dénonçaient sans ambages la décadence économique, la lutte des classes et l'impossible réconciliation de ces dernières. Car, derrière les digressions narratives sophistiquées et la causticité de l'humour, il souffle dans *L'Île aux chiens* un salvateur parfum de rébellion face aux dirigeants corrompus tentés de manipuler la vérité en jouant sur les peurs afin de mieux persécuter les opprimés. Et, par les temps qui courent, on ne peut qu'applaudir des deux pattes.

JULIEN FOUSSEREAU

L'ÎLE AUX CHIENS

de Wes Anderson
film d'animation, 1h41
Sortie le 11 avril 2018


© Film Rise

MY FRIEND DAHMER
LA GENÈSE DU CANNIBALE

Avant de devenir l'épouvantable cannibale de Milwaukee, Jeffrey Dahmer fut un adolescent perturbé. Adapté du roman graphique éponyme de Derf Backderf, *My Friend Dahmer* tente de comprendre, non sans maladresses mais avec compassion, les racines insondables du Mal.

« *Pour ce que j'ai fait, je mérite la mort.* » Tels furent les mots grommelés par Jeffrey Dahmer lors de son arrestation le 22 juin 1991. Les inspecteurs de la police de Milwaukee découvraient alors une vision d'horreur absolue dans son appartement : corps démembrés, crânes dépecés, viscères humaines dans le réfrigérateur… Au total, Jeffrey Dahmer tua 17 hommes qu'il découpa et consomma. Cannibale et nécrophile, Dahmer fut condamné à la réclusion à perpétuité avant de mourir assassiné en prison trois ans plus tard et d'entrer dans l'imaginaire collectif pour son odyssée macabre. Avec tout ce que cela implique d'hystérie et de déformations des faits. Comment peut-on en arriver à commettre des actes aussi barbares ? Parce que l'on ne naît pas monstre, on le devient. L'auteur-dessinateur Derf Backderf fut longtemps hanté par cette question. Et pour cause, il a fréquenté les mêmes bancs du lycée que Dahmer, et s'est un moment lié d'amitié avec lui. Il en a tiré *Mon ami Dahmer* (en français chez çà et là), un roman graphique dont la compassion le dispute à l'effroi sur ce que personne n'a su voir.

DÉVORÉ PAR LA PULSION

Le cinéaste Marc Meyers affiche un respect patent pour l'œuvre de Backderf, bien qu'il démarre son adaptation de manière laborieuse. Le déroulé ressemble en tous points à celui de Backderf et Ross Lynch livre une composition ahurissante de Dahmer. Cependant, privé de la distance qu'apportaient le trait quasi « crumbien » et les observations neutres de la voix off du premier, l'introduction de *My Friend Dahmer* donne cette impression persistante de vouloir didactiquement cocher toutes les cases du répertoire « signes inquiétants d'un serial killer en devenir ». Ce n'est que lorsque les bizarreries comportementales dans les travées du lycée attirent l'attention d'un groupe d'amis emmené par le jeune Backderf que le film prend une autre dimension. L'axe « nature contre culture » se fait plus précis dans le sens où Meyers, par la prise de vues réelles, capture avec talent l'air du temps des *seventies* finissantes, une parenthèse dans laquelle la contre-culture avait déjà rendu son dernier souffle et le conformisme aliénant des années fric ne s'était pas encore installé.

L'EXISTENCE DE SURFACE

À certains égards, *My Friend Dahmer* s'inscrit dans une lignée de films américains traitant du mal-être adolescent occidental dont *Virgin Suicides* de Sofia Coppola et *Elephant* de Gus Van Sant seraient les fers de lance. Il partage avec le premier une évocation d'un temps révolu écartelé entre les premiers émois lycéens et la lumière des derniers moments d'une époque disparue, quand la recherche illusoire d'une explication à une tragédie future rappelle le second. Sans excuser les abominations commises ultérieurement, Marc Meyers reconduit l'intention originelle de Backderf de présenter un monstre en devenir conscient de sa déviance, traversé par des pulsions morbides qu'il abrutit par l'ingestion d'hectolitres d'alcool. Derrière les pitreries situationnistes de Dahmer, ses simulacres de crises d'épilepsie pour amuser la galerie tout en sachant qu'il ne serait jamais accepté socialement, *My Friend Dahmer* dissèque avec un regard compassionnel et humain un adolescent psychotique et peu à peu abandonné de tous… et qui, pour conserver à jamais les objets de son affection, décidera de les manger à l'âge adulte.

JULIEN FOUSSEREAU

⇨ MY FRIEND DAHMER
de Marc Meyers, avec Ross Lynch, Anne Heche, Alex Wolff…
1h47 - Sortie exclusive le 2 mars sur la plateforme VOD e-cinema
www.e-cinema.com

zoom

Roar
de Noel Marshall

© NOEL MARSHALL. Tous droits réservés.

Surnommé le film le plus dangereux de l'histoire du cinéma, *Roar* est loin de briller par son histoire (décousue) et fut un bide à sa sortie en 1981. Mais pour peu que l'on soit féru d'histoire du cinéma, le film de Noel Marshall mérite que l'on s'y attarde, dans la mesure où le réalisateur et son épouse Tippi Heddren, pris de passion pour les fauves africains, s'étaient lancés dès le début des années 70 dans la production d'un film à même de rendre justice à ces animaux majestueux.

Ils firent venir 200 animaux dans leur ranch californien pour un tournage fleuve de 11 années où l'on dénombra pas moins de 70 accidents sérieux. Les chiffres laissent pantois : 220 points de sutures sur le scalp du chef opérateur Jan de Bont, une lacération sur le visage de Melanie Griffith qui la conduisit à s'adonner à la chirurgie réparatrice. *Roar* est ce que l'on appelle un « film maudit », qui vaut moins pour ses qualités propres que comme condensé de la folie d'une production sortie de ses rails.

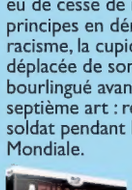
Actuellement en salles

JULIEN FOUSSEREAU

A Fuller Life

© Carlotta

Ce documentaire de Samuel Fuller réalisé par sa fille Samantha Fuller à l'occasion du 20e anniversaire de sa mort est l'occasion de revenir sur l'œuvre inestimable de ce franc-tireur ayant jeté une lumière sans fard sur l'Amérique du XXe siècle. Fuller n'aura eu de cesse de rester fidèle à ses principes en dénonçant avec force le racisme, la cupidité, la ferveur religieuse déplacée de son pays. Car Fuller aura bourlingué avant de se pencher sur le septième art : reporter, écrivain et soldat pendant la Seconde Guerre Mondiale.



A Fuller Life s'attarde d'ailleurs longuement sur l'époque de Samuel Fuller au front, notamment en présentant pour la première fois des images tournées par son père lors du débarquement en Afrique du Nord sur lesquelles Samantha superpose avec pertinence ses textes secs et sombres. Plus qu'un simple hommage à une figure paternelle imposante, *A Fuller Life* donne envie de se replonger dans *J'ai vécu l'enfer de Corée*, *Shock Corridor* ou *The Big Red One*.

Un Blu-ray Carlotta

JF

Bayonetta 2
Platinum Games

© Platinum Games

Avec *Bayonetta 2*, Nintendo poursuit son entreprise de remplissage des caisses en reportant les meilleurs jeux Wii U passés inaperçus en raison de son insuccès. Et ils auraient tort de se priver tant cette suite du jeu culte représente la quintessence du *beat'em up* par ses contrôles d'une réactivité sans pareille et sa lisibilité irréprochable dans la fureur (voir *Zoo* n° 55).

Le portage Switch est net et sans bavure, la fluidité de ce joyau d'action débridée n'est jamais pris en défaut, y compris en mode nomade. Cerise sur le gâteau, le premier volet disponible en téléchargement a également fait le voyage.

Ressortie exclusive sur Nintendo Switch

JULIEN FOUSSEREAU

Dragon Quest Builders
Square Enix

Le succès de *Minecraft* ne se démentant pas sur le long cours, il était plus qu'attendu qu'il inspire des déclinaisons. La saga trentenaire de *Japan RPG Dragon Quest* s'est penchée sur la question avec ce *Builders* tout à fait honorable. Son attrait repose sur un équilibre entre une bonne dose de narratif respectant le cahier des charges *Dragon Quest* et une liberté d'action conjuguée à une simplicité des contrôles. La ressortie Switch nous rappelle d'ailleurs à quel point ce jeu est taillé pour les sessions courtes, idéales pour optimiser sa gestion dans les transports en commun.

Disponible sur PS4, PS Vita et Nintendo Switch

JF

Subnautica
Unknown Worlds

Attention, phénomène. En accès anticipé pendant près de deux ans sur PC, c'est-à-dire accessible aux joueurs ayant déboursé la somme demandée pour un jeu encore inachevé, *Subnautica* est un modèle de bonification à force de prises en compte des retours positifs comme négatifs des joueurs par les développeurs d'Unknown Worlds. Aujourd'hui passé en version 1.0, *Subnautica* se révèle comme un idéal de jeu de survie en milieu aquatique extraterrestre particulièrement profond dans lequel on n'a rarement été autant tiraillé entre nos envies exploratrices et l'impératif de maintenir à flot nos ressources vitales. Brillant.

Disponible sur PC et Xbox One

JF

LA CHASSE EST OUVERTE

© Capcom

Traquer le monstre géant et agressif dans *Monster Hunter* fut un plaisir d'*happy few* pendant longtemps. Jusqu'à ce que la souplesse et le monde organique de *Monster Hunter World*, sorti début 2018, ne mettent tout le monde d'accord.

Alors qu'il traversait une panne créative au milieu des années 2000, l'éditeur japonais Capcom s'est copieusement nourri sur la bête *Monster Hunter*, si l'on peut dire. Phénomène de société au Japon, méconnu en Occident, la saga *Monster Hunter* énonce tout dans son intitulé : devenir un chasseur de monstres en traquant dans des terres sauvages et abandonnées d'étranges bestiaux féroces et massifs, avant de les terrasser après un combat de haute lutte à l'arme blanche et si possible en groupe. Mais pour bien chasser, il était essentiel de maîtriser toutes les mécaniques de jeu complexes… et surtout ultra rigides.

ARMÉ JUSQU'AUX SOURCILS

À force de passer presque plus de temps à glaner divers objets ou nourritures, c'est à dire à s'adonner aux mêmes actions répétitives pour augmenter ses statistiques ou son expérience, *Monster Hunter* a fini par lasser devant tant d'hermétisme, le condamnant à un entre-soi préjudiciable. Et comme souvent, lorsqu'une licence star de Capcom est au pied du mur, elle trouve les ressources pour se réinventer. *Monster Hunter World* n'échappe pas à la règle en retournant aux fondamentaux du plaisir de la chasse.

« LE BON CHASSEUR, IL VOIT UN TRUC QUI BOUGE… »

Sans être un monde ouvert à proprement parler, *Monster Hunter World* livre un univers flexible, souple et organique, rappelant le meilleur de ce qu'a à offrir un environnement libre. Il y a ces petits détails faisant toute la différence, comme le ramassage automatique des ressources ou le verrouillage de la caméra sur la proie, ses tutoriels intégrés au mode histoire pour ne pas larguer les nouveaux venus. Mais il y a surtout la beauté de ses cinq cartes de chasse cohérentes, tant dans la variété de leurs paramètres que dans la logique des règles qui régissent ce monde et ses bestioles qui le foulent. Capcom a enfin compris que le gibier était à la portée de tous et c'est tant mieux.

JULIEN FOUSSEREAU

Entretien avec le producteur Kaname Fujioka et le réalisateur Yuya Tokuda

Quel est le renouveau dans *Monster Hunter World* ?

YT : J'ai conçu *Monster Hunter World* comme un écosystème riche et immersif pour les joueurs, un monde réaliste et convaincant, afin de leur permettre d'apprendre à jouer quand bien même ils seraient novices. Ça n'a jamais été aussi facile de rentrer dans l'univers.

Y a-t-il eu des sources d'inspiration dans les *open worlds* d'Occident ?

YT : On a regardé attentivement ces jeux et nous ne voulions pas nous mesurer à eux en termes de superficie de monde, mais plutôt dans le registre de la profondeur et de la densité de jeu. C'est pourquoi le monde de *Monster Hunter World* n'est pas vraiment un monde totalement ouvert et se révèle plus petit. Chaque carte est séparée, mais chacune renferme une richesse et un niveau de détails qui n'a rien à leur envier.

***Monster Hunter* jouit d'un succès impressionnant au Japon alors que sa renommée est nettement plus confidentielle en Europe. Comment expliquez-vous ce fossé ?**

KF : Il y a toujours eu un décalage temporel entre les sorties japonaises et européennes lors des précédents épisodes – qui pouvait aller de six mois à plus d'un an – et je pense que cela a dû jouer un peu en notre défaveur. Un autre aspect pouvant expliquer cette méconnaissance de la franchise serait à chercher du côté culturel : les consoles portables sont très prisées là-bas parce que les Japonais vivent dans de très grandes villes fortement peuplées et empruntent énormément les transports en commun pour aller travailler.

Qu'est-ce qui vous a le plus excité lors du développement de *Monster Hunter World* ?

YT : L'idée de repousser comme jamais dans la série la profondeur de l'écosystème, d'imaginer des monstres toujours plus impressionnants avec des comportement toujours plus imprévisibles. Maintenant, ils ont une vie résiliente et peuvent s'affronter entre eux pour des guerres de territoires au lieu de se précipiter de concert sur le joueur comme auparavant. J'étais tellement heureux de réussir cela et j'ai hâte de voir comment les joueurs vont exploiter cette nouvelle donne d'un point de vue stratégique.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIEN FOUSSEREAU

MONSTER HUNTER WORLD

Capcom, action-RPG
Disponible sur PlayStation 4 et Xbox One

DISPONIBLE LE 20 MARS 2018

PS4 XBOX ONE NINTENDO SWITCH STEAM

/koeitecmogames @koeitecmoeurope

Produced by Omega Force 20th

KOEI TECMO EUROPE LTD.

18 www.pegi.info

©Hajime Isayama, Kodansha/"ATTACK ON TITAN"Production Committee. All Rights Reserved. ©2018 KOEI TECMO GAMES CO., LTD. The KT logo is a registered trademark of KOEI TECMO HOLDINGS CO., LTD.
Xbox, Xbox One are registered trademarks or trademarks of the Microsoft group of companies. "PlayStation" is a registered trademark of Sony Computer Entertainment Inc. © 2017 Nintendo.
Nintendo Switch and Joy-Con are trademarks of Nintendo. Steam and the Steam logo are trademarks and/or registered trademarks of Valve Corporation in the U.S. and/or other countries.

PHILIPPE THIRAULT & ENEA RIBOLDI

L'AIGLE des MERS

1916. Aux ordres du Kaiser, Hugo von Krüger coule des navires marchands pour gêner le ravitaillement allé, mais son code d'honneur lui interdit de faire des victimes.

L'arrivée d'une captive française va bouleverser la vie à bord...

ABORDAGE LE 21 MARS

LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS